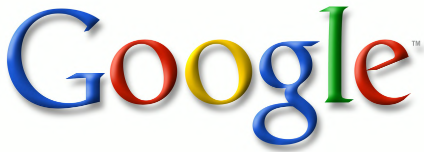



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



LES HOMMES ABANDONNÉS

DU MÊME AUTEUR

Prose

VIE DES MARTYRS, 1914-1916 .... 1 vol.
CIVILISATION, 1914-1917 *(Prix Goncourt 1918)* .... 1 vol.
LA POSSESSION DU MONDE .... 1 vol.
ENTRETIENS DANS LE TUMULTE .... 1 vol.
CONFESSION DE MINUIT .... 1 vol.

Poésie

COMPAGNONS *(Nouvelle Revue Française)* .... 1 vol.
ÉLÉGIES .... 1 vol.

Critique

LES POÈTES ET LA POÉSIE .... 1 vol.
PAUL CLAUDEL, suivi de PROPOS CRITIQUES .... 1 vol.

Théâtre

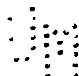
LA LUMIÈRE (Odéon) *(Figuière et Cie)* .... 1 vol.
LE COMBAT (Théâtre des Arts) .... 1 vol.
DANS L'OMBRE DES STATUES (Odéon) *(Nouvelle Revue Française)* .... 1 vol.
L'ŒUVRE DES ATHLÈTES (Théâtre du Vieux-Colombier) *(Nouvelle Revue Française)* .... 1 vol.

GEORGES DUHAMEL 1884-

—

Les
Hommes abandonnés

DIX-HUITIÈME ÉDITION





PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXXI

IL A ÉTÉ TIRÉ

387 exemplaires sur Hollande van Gelder
numérotés à la presse de 1 à 387

La première édition a été tirée sur papier vergé
pur fil des papeteries Lafuma, savoir :

1.625 ex. numérotés de 388 à 2012
25 ex. (Hors commerce) marqués à la presse de A à Z

JUSTIFICATION DU TIRAGE

17529

LE VOITURIER

LE VOITURIER [1]

ASSURÉMENT, Monsieur, l'opinion des hommes, ce n'est pas grand'chose; mais ce n'est pas rien. Vous pensez : « des mots, des bruits, moins que du vent, moins qu'un brouillard ». Eh ! vous avez peut-être raison, peut-être tort. On vous dirait : « Il y a, au Canada, une ville dont tous les habitants vous tiennent pour un chena-

(1) L'auteur rapporte aussi fidèlement que possible les propos du voiturier Montgoubert, mais réserve, jusqu'à nouvel ordre, son jugement sur toute cette histoire.

pan », ça vous ferait rire, parce que le Canada, c'est loin. Moi, à votre place, je ne sais trop comment je prendrais l'affaire.

Le village que nous atteignons s'appelle Bosc-Roger. Tout à l'heure, nous traverserons Bourgtheroulde, puis Berville. Le Roumois, voilà un pays que je connais passablement. Je pourrais nommer toutes les maisons et raconter l'histoire de chacune. Ces pommiers qui sont plantés dans les cours, je les ai, plus de cinquante fois, vus fleurir ; j'en ai goûté le cidre, année par année, en promenant mon banneau du Thuit-Signol à Pont-Audemer et de Quillebeuf à Caudebec. C'est le métier qui veut ça. Quand un pressoir grince au Bec-Hellouin, je l'entends du Thuit-Hebert. J'ai l'oreille sensible.

Nous passerons tout à l'heure au Teillement. Je vous montrerai la maison d'un homme nommé Ginest, qui était bien le meilleur berger de ce plateau. Ginest a été tué, voici dix ans, par le savetier de Berville et, dans tout le Roumois, qui compte pourtant quelques fameuses têtes, personne ne saurait vous dire à propos de quoi Gi-

nest a reçu dans la gorge un coup de tranchet qui l'a saigné aussi proprement qu'un mouton. Non, personne ne saurait vous dire la raison. Peut-être même aurait-on peine à trouver, dans la région, un homme qui se soucie plus de feu Ginest que d'une aguignette ; et c'est dommage, car la race des bergers est en train de finir.

Le savetier qui a tué Ginest était un appelé Laudrel. Je l'ai bien connu. A l'heure qu'il est, ce savetier-là doit casser des galets sur les routes de Cayenne, si toutefois les mouches ne l'ont point marqué. Je vous le répète, je l'ai bien connu; c'était l'homme le plus doux du monde. Quand un garçon se met à tuer, il n'est point toujours aisé de connaître ce qui l'y pousse. Laudrel a été condamné « à perpétuité » ; je vous réponds qu'il ne s'évadera pas. C'est une bonne pâte d'assassin. Que ses gardiens dorment sur les deux oreilles : le savetier est entre leurs mains comme le mort entre les mains du laveur.

Regardez les maisons de Bosc-Roger. Ce n'est pas la vitre qui manque : il y a plus de fenêtre que de muraille. Autrefois, derrière chacune de ces

verrières, il y avait un métier. Les gens d'ici travaillaient pour Elbeuf. Mais, petit à petit, tous les tisserands sont descendus à la ville et on n'entend plus marcher les métiers, dans ce village.

Le Laudrel dont je vous parle était natif de Bosc-Roger. Il était tout jeune quand sa famille partit pour Elbeuf. Je vous ferai remarquer qu'il y a de cela bien des années. Pourquoi, diable ! n'ai-je pas oublié cette histoire ? Hé, hé ! je n'oublie pas grand'chose, non, vraiment, pas grand' chose.

Ce Laudrel, qui s'appelait Fortuné, de son petit nom, était et est sans doute encore un gars assez chétif, assez rabougri, un fils de vieux, un petit ravisé, comme on dit chez nous. Ce n'est peut-être pas inutile de vous donner ce détail, bien qu'à mon sens il n'ait guère d'importance : Laudrel aurait été plus fort qu'un cheval entier, plus gras qu'une loche et plus dru qu'un fayard qu'il n'en serait pas moins aujourd'hui en train de s'arracher les tiques des pieds en regardant nager les requins, là-bas, devant la mer chaude. Il a eu contre lui des puissances en face des-

quelles la volonté d'un homme seul ne pèse guère plus lourd qu'une graine de séneçon.

Quand Fortuné Laudrel quitta le pays, il n'était encore qu'un bambin, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire. Il est resté plus de vingt ans hors de chez nous. On ne l'a vu revenir que peu de temps avant le mauvais coup. Comme il faut aller par ordre, je vais vous raconter ce qui lui est arrivé dans l'intervalle, sans ça vous seriez aussi sot que les autres pour entendre quoi que ce soit à l'affaire.

Les vieux Laudrel, les parents, ne firent pas leurs choux gras à Elbeuf. Ils ne tardèrent pas à périr. C'est tout pour eux. Ils n'ont aucune part dans mon histoire, si ce n'est d'avoir fabriqué ce malheureux garçon.

Laudrel avait appris le métier de cordonnier. Il vint s'établir à Rouen, près de l'aître Saint-Maclou. Là, il vécut assez longtemps et fit la connaissance d'une domestique d'auberge. Il l'épousa. C'était une fille sans grand bon sens, qui était originaire du Vexin et ne cessait de lamenter son pays. Riche pays pour la culture, le Vexin

Elle passait toutes ses journées à tarabuster son mari pour qu'il quittât Rouen ; si bien qu'il s'y décida. Ils firent leurs trois paquets et s'allèrent établir à Liancourt-Saint-Pierre, un petit village du Vexin où il n'y a quasiment rien à frire pour un savetier, car les gens de Liancourt ont coutume de porter leurs semelles à Chaumont.

Tout ça ne vous intéresse guère ; mais, si vous n'écoutez point, vous ne comprendrez rien à la suite et il faudra que je recommence.

Fortuné Laudrel vécut avec sa femme, à Liancourt-Saint-Pierre, pendant cinq ou six ans, pas plus. Il n'était point aimé et ne voyait, autant dire, personne. On le considérait, dans ce pays, comme un horsain, pour parler la langue de chez nous. Sa femme était bien de la région, mais elle s'aperçut, en y arrivant, qu'elle ne connaissait plus personne. Elle y était revenue parce que c'était le pays de son enfance et qu'elle se figurait que là seulement elle serait heureuse. Or, à Liancourt, personne ne fit plus cas d'elle que d'une pouche, et elle se mit à s'ennuyer terriblement, comme toutes les femmes.

Laudrel, lui, bricolait pour vivre : un peu la chaussure, un peu le sabot, un peu le harnais, un peu de tout, et en définitive, bren, rien de rien, pour être juste. Il vivotait ; il attrapait, de-ci, de-là, une journée de travail qu'on lui donnait à regret. Il était tenu à l'écart et ne comprenait pas fort bien son cas, parce qu'il était un peu bête. Les gens de Liancourt n'arrivaient pas à l'avaler; ils le supportaient, voilà tout ; et, bien à tort, ils le jugeaient malfaisant. S'ils l'entendaient tousser, ils pensaient charitablement : « Voilà Toupin qui va crever », car ils l'appelaient Toupin, pour des raisons qu'il serait trop long de vous expliquer.

Eh bien, Laudrel dit Toupin ne creva point. Il toussait souvent, car, vous le savez, il était minable ; mais ce fut sa femme qui mourut. Elle prit une maladie dans le ventre, comme toutes les femmes, et fut emportée en trois jours, ce qui n'est pas trop triste, au bout du compte, car c'était une créature qui s'ennuyait terriblement.

Chez Laudrel, qui n'avait pas une once d'intelligence, le cœur était bon. Il fut très affligé. Il

enterra sa femme puis n'eut qu'une idée: quitter Liancourt. Il pensait, comme tout le monde, qu'il serait plus heureux dans un autre endroit que celui où il se trouvait. Il n'avait point fait d'amis à Rouen, non plus qu'à Elbeuf. Il se connaissait, en revanche, à toutes sortes de petites besognes qui ne se rencontrent pas dans les villes. Enfin c'était un pauvre bougre qui s'imaginait avoir un but parce que le vent le poussait dans le dos. Il songeait à revenir camper dans les parages de Bosc-Roger. Un matin, il prit ses outils et ses quatre sous et il quitta Liancourt sans dire au revoir à personne. Ça se comprend, puisqu'on ne l'aimait pas et qu'il n'avait pas de société ; mais ce n'est pas un procédé recommandable, à mon sentiment.

Tout le pays de Liancourt fit « ouf », comme si on lui avait retiré une montagne de sur le cœur. Il ne s'agissait, en vérité, que d'un gringalet sans conséquence, mais on ne peut discuter ces choses-là, et quand un pays tout entier se prend d'aversion pour un homme, c'est perdre son temps que d'aller à l'encontre.

Laudrel gagna Rouen, par étapes. De là, il monta sur le plateau et, un matin, les gens de Bosc-Roger le virent débarquer sur le carreau du village. Il but un bol de cidre à l'auberge et se nomma avec autant de confiance que s'il eût dit : « C'est moi Christophe Colomb, qui reviens d'Amérique. »

Je crois bien que, dans tout Bosc-Roger, il n'y avait pas trois maisons où fût demeuré le souvenir des Laudrel. Le garçon s'aperçut tout de suite que le pays natal ce n'est pas forcément celui où on est né. Lui, Laudrel, était un de ces types qui n'ont pas de pays vraiment natal. En outre, il avait le cerveau mal organisé et ne remettait même pas les gens qui auraient pu le reconnaître.

Il traîna, quelques jours, de-ci de-là, et finit par s'installer à Berville, pour y bricoler, comme il avait fait à Liancourt. Chez nous, on l'appelait « le Veuf », à cause de son malheur. Il n'était même pas capable d'avoir un seul surnom. On l'avait appelé Toupin là-bas, ici le Veuf ; on l'aurait appelé de vingt façons qu'il n'aurait rien trouvé à reprendre.

Il avait, en ce temps-là, dans les trente-cinq ans. Je l'ai fréquenté et je peux vous assurer qu'il ne présentait rien d'extraordinaire, à première vue. Mais, pour quelqu'un qui s'y connait, il n'était pas tout à fait naturel. Il avait l'air de dormir plutôt que de vivre. Il tenait toujours la tête penchée, le menton touchant le bréchet, comme un homme qui écoute un faible bruit. Son regard n'était pas fuyant, mais il n'avait ni poids, ni fixité ; il allait et venait, ce regard, il voletait sans cesse comme ces loques qu'on suspend au vent pour effaroucher les oiseaux. Avec cela, imaginez un teint de la couleur du vieux plâtre et, chose qui montre que le sang de ce garçon n'était pas fort sain, beaucoup de feu sauvage et de boutons entre cuir et chair, dans le parmi de la figure.

Fortuné Laudrel avait des absences pendant la conversation. Il s'arrêtait soudainement, au plein milieu d'une phrase et, quand il se reprenait à parler, il semblait avoir oublié ce qu'il était en train de dire. Parfois il criait : « Ecoutez ! écoutez ! » Nous savions bien qu'il n'y avait rien à

entendre ; mais, pendant une ou deux minutes, il agitait sa main ouverte, pour nous faire taire.

C'était un homme assez pieux. Il avait, dès son arrivée, demandé à faire partie des frères de charité. On ne s'y était pas opposé, car, somme toute, il était du pays. Mais on avait dû lui prêter une tunique, parce qu'il était pauvre. A part cela, il s'entendait très bien à laver et ensevelir les morts.

Voilà l'homme, tel qu'il fut connu ici. Un gaillard tout à fait quelconque, vous voyez.

Pendant le début de son séjour à Berville, il fit un petit voyage. Il avait reçu, de Chaumont-en-Vexin, une lettre le convoquant chez l'homme d'affaires; c'était au sujet de je ne sais plus quelle bêtise concernant sa femme. Il passa juste une demi-journée à Chaumont, le temps de faire sa course et de boire chopine. Comme il avait une couple d'heures à perdre avant le train, il s'en fut jusqu'au cimetière de Liancourt, histoire de réciter un bout de prière sur la tombe de sa défunte. Il ne rencontra, en allant, absolument personne ; mais, comme il sortait du cimetière, il aperçut

deux femmes de Liancourt. Elles le reconnurent de loin, s'arrêtèrent et dirent : « Quoi ! Voilà Toupin qui est revenu ! » Lui, il n'y prit pas garde et s'en alla sans donner le bonjour à personne. Le soir même, il quittait le Vexin pour toujours. Je vous prie de remarquer qu'il ne retourna jamais dans ce pays. D'après ce que je sais, il cessa même bientôt d'y penser : il n'avait pas longue mémoire et n'était point homme à penser sur beaucoup de choses à la fois.

Il revint à Berville et reprit ses bricoles, toussotant, crachotant, se levant dès les chats, faisant poliment tout ce qu'on le priait de faire, donnant l'impression d'un garçon usé, minable, et qui ne saurait aller très vieux.

Maintenant, attention ! Voilà les choses qui deviennent drôles.

Le lendemain du jour où Laudrel avait été aperçu près du cimetière de Liancourt, les gens de ce village découvrirent, derrière une meule, le cadavre d'une fille de ferme. Comme on le sut par la suite, cette fille avait été étranglée et traitée d'une manière honteuse ; cela parut d'autant

plus triste que ce n'était pas une vacatout, mais une femme de bien.

Les gendarmes levèrent le nez, cherchèrent le pied du vent et découvrirent, sans aller fort loin, un damné chemineau qui, une fois sous les verrous, avoua sans trop de difficulté qu'il était le coupable. La justice se mit donc à la besogne avec ce chemineau qui n'a guère d'importance pour ce qui concerne mon histoire.

Les gens de Liancourt laissèrent bavarder les hommes de loi ; ils n'en pensèrent pas moins. Ils avaient leur sentiment sur l'affaire ; tous murmuraient : « C'est Toupin qui a tué la fille. »

Ce n'était guère sensé de porter le crime au compte de Laudrel,puisqu'on tenait l'assassin et qu'il avait avoué ; mais quand une opinion s'enracine dans un village, le Bon Dieu lui-même aurait peine à l'en arracher. Laudrel dit Toupin avait été vu par deux femmes parfaitement saines d'esprit et dignes de foi.Alors qu'on le croyait au diable, il avait été vu, en train de se glisser hors du cimetière,où il n'avait rien pu faire que de malpropre. Donc Toupin était revenu dans la

région et s'y cachait. La fille de ferme était sa première victime. Voilà ce qu'on pensait, voilà ce qu'on disait à voix basse dans le pays de Liancourt.

Une chose étonnante est que, de tous ces Liancourtois, pas un n'eut le courage de prononcer en justice le nom de Laudrel dit Toupin. Le peu qui dut faire le voyage d'Amiens pour y porter témoignage ne souffla pas mot de Toupin. Peut-être les gens de Liancourt sentaient-ils qu'ils n'avaient rien à prouver contre Laudrel. Peut-être avaient-ils, de leur Laudrel, une peur si noire qu'ils redoutaient même de lâcher son nom devant les juges. Pour mon compte, je crois que la justice d'Amiens leur semblait une chose redoutable, bien étrangère, somme toute, à leur affaire. Liancourt avait un secret, un de ces secrets qu'on ne peut raconter à des gens qui ne sont pas du pays.

On laissa donc le tribunal se débrouiller tranquillement avec son chemineau, et on continua, dans Liancourt, à penser ce qu'on pensait.

Le second coup de Laudrel dit Toupin ne se fit

pas attendre. Un grand fointier prit feu, près de la voie du chemin de fer. Liancourt trembla sous l'averse de flammèches, car, comme vous le pensez bien, Toupin avait attendu le vent d'ouest, afin de mettre tout le village dans le souffle de l'incendie. Cette fois-là, on aperçut, à la lueur des flammes, Toupin, — ou l'ombre de Toupin, — qui s'enfuyait vers les marais de la Troesne, car il lui fallait bien trouver à se mucher dans une région qui n'est guère bocageuse.

Dans le courant de la même saison, trois porcs furent massacrés dans leur ceute, massacrés à coups de hache. Tout le monde reconnut que Toupin faisait le mal pour le mal, sans espoir d'en tirer profit, ce qui, de l'avis général, était assez bien dans son genre, à Toupin.

Ce fut une grande période pour Liancourt. Dans le Vexin, les villages sont plus rassemblés que les nôtres. On se voit de plus près ; on communique plus volontiers. Toupin devint le démon du pays, un démon familier dont on avait grande horreur, dont on redoutait les maléfices, mais dont on était quand même un peu fier au

regard des villages voisins. Tous les pays ne sauraient se vanter d'avoir un Toupin, surtout un Toupin comme celui-là. Songez qu'en moins d'un an, il fit, à Liancourt, toutes les canailleries imaginables : il noya deux gamins dans la Troesne, qui n'a pourtant que moyennement d'eau; il assomma d'un coup de poing, certain soir de grand froid, un vieux retraité qui vivait seul, dans le haut du village, et qu'on trouva raide, en travers du chemin. Un homme, notez-le, qui avait justement une profonde haine de Toupin. Les vaches, ici et là, perdirent la retenette et avortèrent coup sur coup. Voilà du Toupin tout pur. Il y eut une maladie des basses-cours et les poules tombèrent comme mouches à gelée blanche. Encore Toupin! De temps à autre, une baraque brûlait, car Toupin avait pris le goût du feu.

Il ne se faisait pas seulement sentir : il se montrait. On l'apercevait parfois, à la nuit tombante, descendant du plateau par un sentier vert. Il avait, comme à l'ordinaire, sa tête inclinée sur la poitrine; il allait, regardant ses pieds et dissimulant son visage. Parfois, la nuit, il parcourait

les ruelles. Tout le monde reconnaissait le bruit de ses souliers, qu'il fabriquait lui-même et qui ne sonnaient pas comme les autres. Alors un homme ouvrait une lucarne et lâchait un coup de fusil, au juger, dans le noir. Un soir, à l'époque des couvraines, les gens de Liancourt le virent, de loin, traverser une pièce de terre et ramasser, chemin faisant, un peu du grain fraîchement semé, ce qui ne laissait présager rien de bon pour le propriétaire du champ.

Si jamais un homme a tenu en haleine un pays tout entier, si jamais un homme a occupé les pauvres âmes, depuis les marmots de l'école jusqu'aux vieillards paralytiques, ce n'est pas Napoléon, croyez-moi : c'est Toupin.

Il se fit, dans Liancourt, autour du nom de Toupin, un mouvement des esprits si fort, si soutenu que nul personnage vivant n'était aussi vivant, dans le village, que ce Toupin, ou plutôt que cette ombre de Toupin. La frayeur, la haine, la rancune, tout cela s'amoncelait dans le cœur du pays, tout cela grondait et demandait satisfaction. Ce n'est pas rien, une pareille colère ! Il

faut bien que, tôt ou tard,ce poids-là tombe sur quelqu'un.

Celui qui serait venu dire aux gens de Liancourt que Laudrel-Toupin vivait paisiblement, en faisant de menues bricoles, à Berville-en-Roumois, celui-là aurait vu les plus calmes lui rire au nez. Ma foi, Monsieur, les Liancourtois n'auraient pas eu tout à fait tort, car un homme, ce n'est pas seulement ce que ça paraît, et le Toupin-Laudrel en chair et en os qui bricolait chez nous avait assurément moins d'existence, moins de souffle que le Laudrel-Toupin imaginaire qui ravageait le pays de Liancourt. On n'est pas seulement là où l'on pose.

Quand je songe à cette histoire, je me demande si le peu de Laudrel que nous avions chez nous, c'était bien l'homme, si ce n'était pas plutôt le fantôme. On ne sait pas ; vraiment, on ne peut pas savoir.

Je vais pourtant laisser le Laudrel de Liancourt pour en revenir à celui de Berville, le nôtre.

Je vous l'ai dit, il avait trouvé à se loger et travaillait, tantôt de son métier de savetier, tantôt

de bric et de broc, à des riens. Je le voyais presque chaque jour, parce que je passais dans le pays, matin et soir, avec ma carriole où mon banneau. A ce moment-là, je ne connaissais pas, bien entendu, tout ce que je vous raconte. C'est plus tard, beaucoup plus tard que j'ai tout su, que j'ai tout compris.

Il m'arrivait de boire un bol de cidre avec Laudrel, et de causer. Il n'était pas très, très familier ; il manquait de conversation. Je lui disais : « Comment ça va ? » Et il me répondait d'un air embarrassé : « Par-ci par-là. » Pas grand'chose de plus à en tirer.

Ce que je remarquais, ce que tout le monde pouvait remarquer, c'est qu'il maigrissait. Non que la nourriture lui fît défaut : il gagnait bien assez pour le manger d'un homme seul ; mais il avait l'air d'être rongé en dedans.

Il était soigneux de son travail et allait régulièrement à l'église. On n'avait rien à lui reprocher sur le chapitre des femmes. Il donnait l'impression d'un homme vidé, absent ; un homme sans importance et sans poids.

Quelques mois passèrent et sa figure devint étrange, pour ceux du moins qui, comme moi, ont l'œil. Il marchait presque ployé en deux, accablé, tout pareil à un gars qui emporterait une maison sur son dos. Il tenait toujours la tête penchée,et si fortement que son menton devait faire trou dans sa poitrine. Il m'arrivait de le rencontrer, allant à ses affaires ; je le prenais dans ma voiture. Il me disait: « J'ai un feu qui me travaille le dedans du corps. » Je lui répondais : « Il faut voir un médecin. » Mais lui hochait la tête pour dire non. Il prit, peu à peu, l'habitude de ce mouvement et ne cessa plus de hocher la tête comme pour répéter mille et mille fois: « Non ! non ! »

Je vais aller au court et vous dire ce qu'il advint,environ un an après le retour de Laudrel.

Le savetier voyait assez souvent Ginest, qui était berger à la Tomberie, et qui avait une maison moitié sur Berville, moitié sur le Teillement, un endroit où nous allons arriver dans moins de cinq minutes. Laudrel allait volontiers fumer une pipe auprès de Ginest, et ils causaient tous deux à ne rien dire, car si Laudrel était silencieux, Gi-

nest n'était pas bavard. Il lâchait peut-être trois mots par jour, dont deux pour ses chiens.

Laudrel n'était plus que l'ombre d'un homme. Ceux qui l'observaient tant soit peu s'attendaient à le voir tomber au moindre coup de vent. On le tenait pour un garçon perdu et on disait que c'était la poitrine ; mais ce n'était pas la poitrine.

Un jour, un dimanche, Laudrel s'en fut retrouver Ginest, qui était occupé à châtrer les moutons de l'année. Corbasson, qui a vu la scène de loin, m'a tout raconté.

Ginest prenait les jeunes moutons entre ses genoux, le derrière en l'air ; il leur fendait la peau avec un vieux tranchet que lui avait prêté Laudrel, puis il saisissait les parties à deux mains et châtrait l'animal avec ses dents, en reculant la tête et en tirant, ce qui est une bonne manière de s'y prendre quand on sait ce qu'on fait, comme ce Ginest.

Eh bien, ce jour-là, Laudrel regarda pendant un grand moment Ginest châtrer ses bêtes. Laudrel était debout, et vint un moment où il commença de trembler sur ses jambes. Puis, soudain,

c'est ce que m'a raconté Corbasson, il saisit le tranchet et, pendant que Ginest serrait les dents en renversant la tête, il lui enfonça le tranchet dans le gras de la gorge, sous la mâchoire. Corbasson n'en revenait pas. Il paraît que Laudrel s'y prit aussi nettement qu'un homme qui n'aurait fait que ça toute sa vie.

Ah ! Monsieur, voilà une affaire sur laquelle on a dit un nombre considérable de bêtises. Oh ! oui ! un nombre considérable. Laudrel fut arrêté sans difficulté. Il ne se sauva point. Il ne donna pas un mot d'explication. Il se contentait de répéter :

— Comme c'est dégoûtant, ce qu'il faisait là ! Comme c'est dégoûtant !

Vous admettrez pourtant avec moi qu'un berger peut châtrer les moutons avec ses dents, ce n'est pas une raison pour le tuer. La raison, la vraie raison, les juges de Rouen ne l'ont jamais connue. Laudrel, tout le premier, ne la connaissait point.

Il reprit si vite et si bien dans sa prison que, quand il parut devant le tribunal, il avait l'air

mieux portant que jamais. Il paraissait soulagé, délivré, guéri. Il ne chercha point à se défendre ; il ne lâcha pas, non plus, un mot que l'on pût mettre à sa charge. C'était un homme dont il n'y avait rien à dire. Personne de Berville ne témoigna contre lui, le coup de tranchet mis à part. On lui a laissé sa tête, à ce Laudrel, et on l'a expédié en Guyane, où il doit avoir plus chaud que nous, à l'heure présente.

Le curieux, Monsieur, est que ce malheureux ne semblait pas s'intéresser à son procès. Chaque fois qu'on lui rappelait son crime, il était stupéfait ; il ne disait ni oui, ni non ; il n'avait pas l'air bien convaincu que c'était lui qui avait fait la chose et il parlait comme quelqu'un que l'on réveille en sursaut.

Bah ! en voilà bien assez de ce Laudrel. Je peux pourtant vous dire encore une chose : les gens de Liancourt connurent, par les gazettes, tous les détails du procès de Rouen. A compter de ce moment, Liancourt retomba dans le calme et tout le monde se trouva satisfait. D'ailleurs, il ne se produisit plus, dans ce village, que des choses

naturelles; il y eut des accidents, des maladies, quelques incendies, mais plus rien que des choses naturelles.

Vous vous demandez, sans doute, comment il se fait que je sache tout le vrai de l'affaire. C'est que moi, Monsieur, je voyage beaucoup. Je suis toujours sur les routes. Je réfléchis. J'écoute grincer l'essieu, j'écoute le pas de mes chevaux et mille autres bruits, mille autres ! Je regarde le jour naître et mourir sur les vitres des villages. Je bois avec les hommes dans les auberges. Je comprends mieux que beaucoup les cris qu'on entend le soir, en rase plaine, quand les villages se parlent de loin, avant le sommeil. Je sais beaucoup d'histoires, oui ! beaucoup d'histoires.

Ah ! voilà la maison de feu Ginest. Cette maison que vous voyez là-bas, près du remblai que nous appelons ici un fossé et sur lequel il y a des hêtres. La limite des deux communes traverse cette maison. Quand il s'est agi d'enterrer Ginest, qui n'avait pas de famille, il y a eu grande querelle entre Berville et le Teillement. Personne ne voulait du cadavre. Les hommes de loi ont fait

observer que, dans cette maison, la cheminée était sur Berville. Et c'est Berville qui a payé ; car, où est le foyer d'une maison, c'est là qu'en est l'âme.

Je vais mettre les chevaux au pas et vous raconter cette querelle.

ON NE SAURAIT TOUT DIRE

ON NE SAURAIT TOUT DIRE

PRENDRE les choses à Kurzras ? Je n'y vois pas d'inconvénient. Mais pensez-vous que le reste ne vaille pas d'être conté ? Ne faudra-t-il rien dire du rendez-vous de Schuls, ni de l'impressionnante cérémonie au cours de laquelle Neek fut sacré chevalier du « grelon » ? — Trois coups de piolet sur le crâne ; une pinte de pilsen pour l'ondoiement, et allez-y !

Avez-vous quelque intérêt à ce que je passe

sous silence la cuite merveilleuse que prit Le Biel, devant une tête de sanglier, dans cette auberge de Scarl, dans cette singulière auberge toute vêtue de petites écailles vertes, comme la queue d'un triton ?

Peut-être vous est-il désagréable que je rappelle la chute indécente de Raphaël sur le glacier de Silvretta, chute qui lui coûta en totalité la peau d'une fesse ?

Qui pourrait m'empêcher de relater ici, sous le sceau du serment, la découverte que nous fîmes, dans la glace, d'une cheminée ronde, verte, noire et vraiment effrayante ? Nous y jetâmes une pierre que nous entendîmes rebondir, gronder, tomber pendant plus de dix-sept minutes ; tant et si bien que Gaspard, cerveau mathématique, calcula que la pierre avait dû ressortir de l'autre côté du monde, dans les environs de Bornéo.

Certes, si je disais toutes ces choses, il me faudrait en narrer mille autres d'importance non moindre. Comment le guide Hans Schmolz se conduisit avec nous de manière indigne et comment nous déposâmes sur un petit glaçon les ho-

noraires de ce serviteur incorrect, dont nul de nous ne voulut toucher la main. Comment notre bande se divisa précocement en deux clans, presque irréconciliables : le clan de la bière et le clan du vin blanc. Comment nous entendîmes, à maintes reprises, crier sous nos souliers l'épine dorsale du continent, cependant que Biel me disait : « Si tu craches ici, la moitié de ta salive ira dans la mer du Nord et le reste à la mer Noire. » Comment, de Taufers à Glurns, nous fîmes une étape nocturne si parfumée de propos philosophiques que les montagnes se penchaient pour nous écouter et que les étoiles clignaient de l'œil, en manière d'assentiment. Comment l'usage des liqueurs spiritueuses diminua l'aptitude de nos jambes à escalader les sommets, mais accrut l'aptitude de nos âmes à triompher des problèmes les plus abrupts.

Il me faudrait peut-être aussi parler de ce caillou mal taillé, que nous rencontrâmes un soir dans la pierraille d'un col. Je le pris pour siège et me trouvai assis sur trois états. Cet insolent caillou portait trois petits traits groupés comme les branches d'une étoile : les trois angles s'ouvraient sur

trois nations. Aujourd'hui, si l'on plaçait là trois œufs d'une même poule, l'un vaudrait quatre cents couronnes, le second dix lires et le dernier trente centimes. Absurde chose ! Mais, en ce temps-là, les frontières n'avaient qu'un caractère idéologique, et nous passâmes.

Vous pensez peut-être que je vais vous exposer la « loi monétaire intérieure » que nous élaborâmes au sujet du règlement des dépenses quotidiennes ? Ne l'espérez point. Foin de ces choses ! Toutes réflexions faites, je vais commencer à Glurns, car il faut bien commencer quelque part.

A vrai dire, le *Gasthof zur Sonne* ressemblait beaucoup plus à un monastère qu'à un bistro. A l'extrémité d'un couloir voûté, sinueux comme une galerie de rat, j'occupais une chambre à peu près aussi spacieuse que le vaisseau d'une cathédrale. Vous songez : « dur à chauffer en hiver ». Possible, mais nous étions au mois d'août et je me désintéressais des questions de chauffage. Dieu ! la royale chambre ! Je n'y découvris pas moins de trois échos, dont l'un répétait les mots de plusieurs syllabes. Voilà des chambres comme

je les aime. Dans l'angle sud de ce local, il y avait une table de toilette qui sentait la bergamote. La cuvette... — ah ! il faut le reconnaître, c'est avec cette damnée cuvette que commença la série des phénomènes, — la cuvette était de proportions si remarquables que j'y pris un bain. A grands efforts des bras et du rable, nous l'avions déposée à terre, cette cuvette. Elle accueillit plusieurs seaux d'eau. Et quels seaux ! Des barriques, des foudres ! J'y pris un bain, vous dis-je, et Le Biel, qui était plus menu que moi, réussit même à y nager. Je le vis faire la planche, puis tirer sa coupe.

Comme je m'épongeais, au sortir de l'eau, comme je me roulais dans ma serviette, une bonne serviette pas moins large qu'une voile brigantine, j'entendis résonner dans le lointain la voix de Gaspard. Je pris mon élan au travers de la chambre et ne mis guère que trois minutes à toucher la porte, car je suis bon coureur. Gaspard s'impatientait un peu. Il entra, fit quelques pas et dit avec une moue de mépris :

— Que c'est petit, chez vous !

Pauvre Gaspard ! Sa chambre était quatre ou

cinq fois vaste comme la nôtre, si vaste qu'après une heure d'exploration, il n'était pas encore parvenu à découvrir le lit. Il venait nous chercher pour une battue. Nous lui promîmes assistance : à Glurns, c'est chose qu'on ne refuse point.

Je ne vais point vous raconter le dîner. Dommage ! car ce fut un fameux dîner. Nous étions, tous les six, autour d'un certain jambon... J'avais Neek à ma gauche et Thierry à ma droite. En face étaient Raphaël, Le Biel et Gaspard. Je ne les voyais pas, à cause du jambon. Neek mangeait sans mesure. A toutes mes remontrances, il répondait avec roideur :

— Je m'arrêterai quand je verrai le nez du Biel.

Le nez du Biel n'apparut que vers dix heures du soir. Le jambon était à peine ébréché. Vivent les cochons qui ont de pareils membres ! Mais, déjà, Neek était grièvement saoul, car jambon ne se mange sans boire et Neek formait, avec Thierry et votre serviteur, le très redoutable, le très magnifique clan du vin blanc.

A onze heures, la veuve Kolb vint voir com-

ment allaient les choses. Elles allaient, ma foi, fort bien. La veuve Kolb refusa un cigare, mais accepta une pipe de tabac. C'était une aimable femme à la poitrine orageuse. Dire comment, vers la mi-nuit, j'entrevis Raphaël naviguant sur cette poitrine toute pareille à une mer démontée, voilà ce que je ne pourrais faire sans manquer aux règles de la discrétion et de la bienséance. Silence! Et honneur à la veuve Kolb, reine des hôtesses à l'enseigne *zur Sonne* !

En voilà bien assez avec Glurns. Qu'il vous suffise de savoir que je dormis mal. J'avais un lit à l'italienne, un lit de tôle peinturlurée. Il n'était pas de taille médiocre, au contraire ; mais, à proportion de la chambre, il me parut si réduit que je n'osai m'y coucher autrement qu'en chien de fusil. Oui, ce très grand lit me fut petit, relativement, et je m'y trouvai à l'étroit pour des raisons auxquelles le vin blanc demeure complètement étranger, pour des raisons philosophiques dont le développement et la critique m'éloigneraient de mon objet.

La journée du lendemain, qui était celle du

14 août, nous accueillit, comme il convient, dès le seuil de l'auberge *zur Sonne* par une très éclatante fanfare de soleil. Un de ces soleils qui creusent, dans le ventre de l'homme, des abîmes où tous les liquides fermentés de la création s'engloutiraient sans laisser trace. Les adieux à la veuve Kolb furent des plus touchants : l'excellente personne versait des larmes. Tant que nous fûmes en vue, elle agita son ample mouchoir de cotonnade jaune, du haut de ce perron auquel on accédait — c'est Gaspard qui les compta — par cent onze marches, pas une de plus.

Le Biel — Dieu ! l'exécrable caractère ! — nous harcelait comme un taon.

— C'est aujourd'hui, disait-il, qu'il nous faut sauter par-dessus le Bildstöckljoch. Vous apprendrez ce qu'il en coûte de s'endormir tous les soirs dans les délices de Capoue.

Thierry parlait politique, ce qui, le matin, est mauvais pour les jambes. Neek, qui avait célébré l'aurore par une petite libation, se plaignait de sentir déjà le vin blanc lui ruisseler entre les omoplates. A quoi Le Biel répondait :

— Vous n'êtes que des fesse-pinte. Vous déshonorez le « grelon » !

Raphaël, esprit pacifique, entreprit une conciliation qui dégénéra tout de suite en querelle. Ne partez jamais en voyage sans une grande provision d'injures.

Et c'est ainsi que nous abordâmes le Matschertal. Parfois, me retournant, j'apercevais la vallée de l'Adige, puissamment entaillée dans le pays montagneux. La petite ville de Glurns, sanglée dans son enceinte, carrée, nette et déposée sur la verdure comme un objet précieux, décochait par sa porte fortifiée une route mince, incandescente, plus droite que le regard du Père éternel. Nous tournâmes, sans regret, le dos à ces merveilles : nous étions à l'âge où l'on ne sait regarder que devant soi.

Devant nous, c'était le Matschertal, ravin noir au fond duquel hurle un torrent de lait.

Je n'ai pas la prétention de vous raconter, en détail, cette journée du Matschertal : elle n'est pas à notre gloire. Tout se fût peut-être bien passé sans le satané village de Matsch. Il ne faudrait

jamais rencontrer de villages, avec des gars comme Neek, comme Gaspard, comme Thierry.

En vérité, tout le monde fut content de cette petite auberge qui se prétendait « du Cerf » — je vous demande un peu ! — Mais l'homme qui s'arrête une seconde s'arrête peut-être pour l'éternité. En fait, nous passâmes près de cinq heures sous l'enseigne du Cerf. Et c'est grand' honte, car nous n'avions mérité nul repos.

Neek, ayant déniché un piano édenté, sénile et quinteux, le martyrisait sans relâche. Cette musique ravit toute la compagnie, jusqu'au Biel dont l'autorité n'allait pas sans faiblesse. Raphaël avait saisi par la taille et induit en de folles valses une servante blonde dont les nattes tournoyaient et sifflaient comme des fouets. Thierry mit à l'air, pour les masser avec tendresse, deux pieds osseux, pourpres, inquiets, aux orteils en volutes. Puis on décida de déjeuner, sans aller plus outre. Puis une forte majorité se prononça pour la sieste. Puis on s'enquit d'un guide. Il se fit longuement attendre. Cependant le parti de la bière entreprenait, contre le parti du vin blanc, un match im-

prudent dont la dignité générale eut à souffrir.

Le guide ? Un petit gnome jovial qui s'était brisé une jambe au Wildspitze. Il boitait comme Vulcain, mais trottait comme Mercure. Il nous demanda trois minutes pour aller embrasser sa fiancée. Il l'embrassa durant plus d'une heure. Si vous rencontrez jamais Joseph Tiefenau, ne vous laissez pas faire le coup de la fiancée.



Chers amis, chers compagnons, ombres fidèles à ma voix, en dépit des années, des défaillances, des trahisons, de l'oubli, de la mort.

Gaspard avait un regard si frais, si calme, un regard de matinée. Mais notez les muscles de lutteur, notez le large dos bossué sur lequel s'entassèrent bien des fardeaux indus. Et cette voix placide, mélodieuse, imprégnée de sourire ! Et ce large front calculateur ; car Gaspard avait, à compter, une aptitude puérile, presque animale. Et quelle poignée de main ! Et comme il subissait en souriant son inhumaine passion mathématique!

Raphaël, cœur tendre et pratique, Auvergnat élégiaque ! O compagnon de mon jeune âge, mon contrepoids, mon balancier ! Ame bourrée d'apophtegmes et de beaux vers. Avec tes courtes jambes velues, tes reins pesants, ta stature massive, tu ne semblais pas fait pour trébucher. Mais tu n'avais que trop de raison : en faut-il tant pour déraisonner ? Que je te revoie encore, marchant devant moi, une petite plume de coq frémissant à ton chapeau ! Et peut-être te pardonnerai-je mon ingratitude, ma méchanceté, et ce jour amer où je compris que je ne t'aimais plus.

Thierry ! La silhouette de Thierry entrevue dans la lueur d'un été ! Un grand garçon, timide et bourru, tourmenté d'idées comme d'une puberté tumultueuse. Ses paupières enflammées semblaient clignoter sur un perpétuel sourire que désavouait la bouche toujours crispée sur des mots tyranniques, des injures, des cris. Je le revois, avec sa large culotte de velours miroitant. Un seul jour de fatigue donnait à son visage une maigreur inquiétante ; un seul bon repas suffisait

à le rendre presque obèse et luisant, luisant. Drôle d'homme !

Pour Neek,et quoi qu'il ait pu lui advenir,— es-tu toujours vivant,cher garçon?—il demeurera celui qui m'apprit à aimer les héros de la musique. Ses longs doigts brusques s'évertuaient sur tous les pianos de rencontre; il ne choisissait pas, comme ces gloutons de plaisir à qui toutes femmes sont bonnes. Mais, à l'appel de ces doigts osseux, l'âme des maîtres descendait sur nous, s'installait parmi nous.

Enfin, toi, Biel, toi, mon préféré, toi, mon ami entre tous, toi qui m'as fait tant souffrir ! Silence. Pardon.



Est-ce donc là ce que je comptais vous dire ? Que non pas ! Laissons cela, croyez-moi et revenons au Matschertal, à la faille ténébreuse où nous fit cheminer tout un après-midi le très plaisant Joseph Tiefenau.

A deux heures en amont de Matsch, une sale bourgade nommée Glieshöfen est embusquée sur

le sentier des voyageurs. Elle nous fut fatale; on aurait pu s'y attendre avec des gars comme Thierry, comme Gaspard et comme tous les autres. Une foudroyante attaque du parti de la bière trouva le parti du vin blanc ferme sur ses pattes, je vous prie de le croire. Joseph Tiefenau s'éclipsa sous le prétexte d'aller embrasser sa fiancée : chaud lapin que ce Tiefenau ; il avait une fiancée par village. Une heure admirable et querelleuse s'écoula, sous le genévrier sec qui tenait lieu d'enseigne.

Le Biel, alourdi d'une bière perfide, s'épuisait contre Neck, en une lutte inégale. Gaspard feuilletait le registre de l'auberge et formulait gravement cette remarque :

— Il n'est pas venu un seul Français ici depuis treize ans, dix mois et dix-huit jours. Les Français ne sont pas balladeurs.

Moi, je regardais, vers le bas de la vallée, de misérables cultures qui s'accrochaient de-ci, delà, aux parois de la montagne. Parfois, un champ bossué, étayé de petites murailles et grand comme une carte à jouer aventurait, jusque dans le dé-

dale des rocs, une maigre barbiche de seigle. Très loin, perchée sur un cap, environnée de pins hargneux, une bicoque blanche gardait, comme un berger, d'immenses solitudes. Elle me parut alors affreusement triste, malgré le soleil ; mais il m'arrive d'y penser comme au paradis, maintenant que j'ai vécu vingt ans de plus parmi les hommes.

Joseph Tiefenau, ayant copieusement embrassé ses multiples fiancées, revint nous prendre et ne refusa pas un verre de vin suret. Puis nous nous ruâmes sur le Hollerweg.

N'attendez pas que je vous raconte tout, ni la bataille rangée que, suants et soufflants, les deux partis de buveurs se livrèrent à la Hutte d'enfer.— Dans ces patelins-là, toutes les huttes sont plus ou moins « d'enfer ». — Ni la montée, par cette rampe qui dominait comme un balcon vertigineux notre chemin de tout le jour, ni comment Raphaël fut assez lâche et assez roublard pour passer, une fois de plus, son sac à Gaspard, ni comment nous nous trouvâmes sur le Bildstöckljoch, à huit heures et demie, alors que la nuit tombait, ni comment Joseph Tiefenau, nous ayant

vaguement indiqué notre sentier, s'éclipsa soudain, sous un prétexte futile dans lequel il était encore une fois question de fiancée.

Il m'eût été pourtant bien agréable de vous peindre, même sommairement, même en quelques mots, ce paysage courroucé, immobile, inhumain comme le dieu de la Bible, ces montagnes emprisonnant dans une poigne crispée des névés qui bavaient de toutes parts, ces moraines refoulées comme de monstrueux monceaux de balayures, ces petits lacs de turquoise, déjà ressaisis par le gel nocturne.

Baste ! on ne saurait tout narrer sans perdre de vue son histoire. Je vous dirai, une autre fois, notre descente dans la nuit, nos cris dominés par le hurlement des eaux, le lampion dansant qui nous rassembla sur une crête environnée de précipices, le soulagement qui nous saisit à percevoir les appels de Tiefenau, les remords de ce guide paillard, mais débonnaire, et l'espèce de sommeil qui m'envahit, cependant que courait devant moi la lanterne pliante du plus fiancé des montagnards tyroliens.

Je dormais donc à poings fermés, tout en marchant, quand, vers la onzième heure du soir, nous atteignîmes Kurzras.

La nuit était énorme, impénétrable, hantée de souffles, tuméfiée du bruit des torrents, ce bruit qui gronde encore dans mes oreilles pendant l'insomnie. J'entendis Joseph Tiefenau ouvrir une porte et nous entrâmes dans la clarté; nous entrâmes à Kurzras, par une porte comme toutes les portes, une porte percée à même le noir.

Je me laissai choir sur un banc et, cessant de marcher, me réveillai tout aussitôt. Je remarquai bien que le banc était particulièrement haut sur pattes et large du siège, mais je n'y prêtai pas une suffisante attention, tout d'abord.

Tiefenau avait encore une fois disparu. Nous étions rassemblés tous les six autour d'une massive, d'une pesante table de bois. Une lampe de cuivre versait sur nos têtes une lumière comparable à celle qui éclaire nos rêves. J'eus bien l'impression que la lampe ainsi perchée était anormalement ventrue, mais je n'accordai que peu de moi-même à cette observation.

A dire vrai, toute mon attention était requise par certain objet que j'apercevais au fond de la salle. C'était, sous une autre lampe non moins volumineuse que la nôtre, une masse noire, énorme, mouvante, et d'où sortaient des tourbillons de fumée. Soudain la masse vira sur elle-même et je dus me rendre à l'évidence : cette montagne de substance noire était un curé, mais un curé comme vous n'en avez jamais vu et comme vous n'en verrez jamais. Le curé dit poliment : « Gruss Gott », ce qui signifie bien des choses dans l'idiome de l'endroit ; puis il se leva. Il n'avait pas moins de deux mètres trente de haut. C'était un curé fort grand. Il fumait une pipe de porcelaine au fourneau gros comme une soupière. Le Biel dit à mi-voix :

— Vingt dieux ! Le beau curé !

Gaspard, qui s'intéresse aux articles pour fumeurs, prononça :

— Vingt dieux ! La belle pipe !

Raphael semblait exténué. Il ne voyait rien, il n'entendait rien. Il murmura faiblement :

— De l'eau !

— Traître, rugit Biel,qui régentait le parti de la bière.

Mais déjà Gaspard, Neek et Thierry faisaient chorus et la bande altérée hurlait : « De l'èau ! de l'eau ! »

L'eau demandée ne se fit pas trop attendre. Une porte s'ouvrit quelque part et l'hôte parut.

C'était un homme de huit pieds et plusieurs pouces, tout simplement. Il portait une serpillière bleue dont la poche était de taille à engloutir deux d'entre nous. Il déposa sur la table une carafe pleine d'eau fraîche, une carafe d'une vingtaine de litres. Puis il se retira en silence. Voilà comme ils sont, à Kurzras.

Vous pensez peut-être que ce fut tout pour ce soir-là. Ah bien, oui ! Comme nous manœuvrions la carafe, la porte s'ouvrit de nouveau et Raphaël poussa des cris :

— Un taureau ! un taureau !

Pff ! C'était le chien de la maison. Mais Raphaël n'était point à blâmer, car, de ma vie, je n'ai vu chien si considérable.

Le curé vint courtoisement nous faire la con-

versation, cependant que nous tailladions à même une andouille large comme une cuisse. Cet ecclésiastique s'exprimait dans une langue composite, faite de bas allemand, de latin, d'espéranto et de quelques termes empruntés — Dieu me pardonne ! — à l'argot des ports méditerranéens. Il nous divertit le mieux du monde. Parfois, il frappait du poing sur la table, qui ployait aussitôt les reins ; parfois, il lâchait un gros rire : alors toute la masure était ébranlée sur sa base et les torrents du voisinage, interdits, s'arrêtaient un instant de mugir.

La joie revint et dissipa notre fatigue. Les partis réclamèrent et obtinrent les matériaux de leur controverse courante : bière et vin blanc coulèrent à longs flots. Mais le curé s'étant décidément rangé du côté des buveurs de vin, le parti de la bière apparut, passé minuit, irrémédiablement perdu [illegible].

[illegible] la jeune et séduisante [illegible] que nous expliqua le curé, la [illegible] ne [illegible] pas de sa [illegible] une cariatide, pourvue

de seins admirables et, en général, d'ornements plantureux. Homme de toutes les conquêtes, Raphaël entreprit aussitôt de lui faire sa cour. La géante souriait d'attendrissement. Raphaël avait l'air d'un pygmée assiégeant une forteresse. Et Thierry, versé dans les sciences naturelles, évoquait, à contempler nos amoureux, ces espèces animales étranges dans lesquelles le mâle est si réduit qu'il vit normalement en parasite sur sa femelle et, dès la saison des amours, émigre vers le bon endroit. Heureusement la belle Léné n'entendait rien à notre langue et, quand il est amoureux, Raphaël n'offre plus prise à la plaisanterie.

Ce fut une bien belle soirée. Je n'en dirai rien de plus, car là n'est point l'objet de mon récit. Je laisserai pareillement dans l'ombre et l'oubli la couchette bizarre où j'achevai la nuit en compagnie de notre Biel. Cette couchette était fort étroite : nous n'y tenions que « de profil » et tous deux sur le même côté. Nous changeâmes de côté quatre fois jusqu'à l'aube et, chaque fois, il fallut nous lever : toute évolution sur place ayant été jugée inopérable. Je sommeillais dans les inter-

valles et, bercé par la voix des torrents, je m'imaginais condamné à dormir en marchant toute l'éternité.

Dès le petit jour, je fus à la fontaine où je plongeai et replongeai une tignasse étrangement sèche et rebelle. Puis, rafraîchi, je contemplai le paysage.

Kurzras ne comporte qu'une seule maison, et une église qui fait, pour se dresser au centre du village, des efforts dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont vains et un peu ridicules.

La maison, notre auberge, est de belles dimensions, comme il convient à ses propriétaires. Un crâne de bœuf en orne la façade, pointant deux cornes flexueuses qui menacent l'horizon. Le crâne est très blanc et poli par les saisons.

Si l'auberge est vaste, l'église, en revanche, est petite, si petite même qu'elle ne me parut guère susceptible de contenir son curé. Celui-ci, messe dite et ventre garni, jouait sur le parvis. Il jouait une partie de quilles. On eût dit qu'il s'évertuait contre les piliers d'un temple, car les quilles étaient à la mesure du joueur. Il

brandissait une boule grosse comme une dame-jeanne. La gracieuse Léné lui tenait lieu de partenaire. Elle maniait les boules avec aisance et vigueur. A chaque coup, sa gorge charmante bondissait, roulait, déferlait dans son joyeux corsage.

Ce spectacle, qui n'était dépourvu d'attraits pour personne, fut, pour Raphaël, presque fatal. Il parlait de racheter le fonds de commerce et de s'établir aubergiste à Kurzras. Voyez-moi ça !

Un petit déjeuner de jambon, d'œufs au miroir et de pains au cumin nous rassembla. Le Biel, mal reposé, semblait enclin à nous faire chèrement payer les mécomptes de son estomac. Gaspard calculait le poids exact de l'abbé Kampitsch — tel était le nom du curé de Kurzras. — Neek jouait du piano, sur ses propres dents qu'il avait fort longues. Thierry ne disait rien, car il était sujet à la colique matinale.

La belle Léné nous faussa compagnie pour s'aller parer. Nous étions le quinzième jour du mois d'août et c'était fête. Friedmann Taschach-haus, le patron de l'auberge, nous donna le bon-

jour. Certain vin blanc léger obtint un assentiment unanime, car le repas du matin faisait en général la trêve des partis.

Joseph Tiefenau, dûment soldé, nous avait quittés dès l'aurore pour retourner à ses amours. Honneur à la mémoire de ce montagnard érotique !

Nous discutâmes notre itinéraire. Taschachhaus et Kampitsch nous prodiguaient les conseils. Bref, il fut décidé que l'abbé nous guiderait sur le Hochjoch, escorté de la gracieuse Léné, qui devait porter un panier de beurre à ses cousins de l'Œtztal.

Je ne décrirai point la félicité de Raphaël : je lui devinais des causes trop peu morales. Thierry, ayant fait la paix avec ses organes digestifs, entreprenait l'abbé Kampitsch sur un point de théologie. La langue adoptée pour ce tournoi fut l'espagnol, dont le prêtre possédait quelque teinture et pour laquelle Thierry nourrissait une sympathie toute romantique.

Les sacs étaient bouclés, les gourdes remplies et les adieux à moitié dits quand reparut notre

radieuse compagne. Elle avait, pour le quinze août, revêtu de somptueuses parures : caraco de soie, tablier de dentelle, jupe de futaine à poil. Les grains d'un triple collier frémissaient sur sa gorge. Selon la coutume du pays, une couronne de petites fleurs candides attestait la pureté de ses mœurs

Nous partîmes. Le Hochjoch ne fut qu'un jeu. Fille de la montagne, Léné ne semblait aucunement intimidée par le glacier sur lequel flottaient, comme des épaves, d'informes blocs de granit. L'abbé enjambait avec insouciance des failles qui eussent englouti un régiment. Le Biel, rugueux et misogyne, affectait de se tenir à l'écart et accablait Raphaël de remarques désobligeantes. Raphaël, amoureux pratique, marchait à l'ombre de son idole ; car le soleil avait surgi, d'autant plus vite que nous montions à sa rencontre. Une journée merveilleusement chaude s'annonça et des nuages joufflus se mirent à rouler dans le ciel.

Le Biel, ayant imaginé de quitter ses bas pour se singulariser et se rafraîchir, dut au miroite-

ment du glacier un coup de soleil qui, par la suite, lui pela fort nettement les jambes. Avis aux fanfarons !

La matinée se passa sur le Hochjoch qui ne fut pas de taille à effrayer des gaillards tels que nous. Quelques petites saucisses rouges et le contenu des bidons réjouirent cette traversée sans péril.

Thierry échauffait l'abbé Kampitsch. L'honnête ecclésiastique, après avoir traduit tous ses arguments en plusieurs langues mortes ou vives, parut chercher dans sa mémoire une réplique décisive et il articula correctement le mot « merde ». Sur quoi la controverse prit fin.

Le Wilsdpitze, d'un air préoccupé, nous regardait grouiller sur la glace comme un géant regarderait des pucerons sur ses orteils. Désireux de rétablir la concorde, l'abbé Kampitsch entonna, d'une voix bien timbrée :

Buvez-moi donc encore une toute petite goutte !

Après chaque couplet, Léné et nous reprenions tous en chœur : « ô Suzanna ! » cependant que

l'écho des abîmes transformait notre chant joyeux en un gémissement lugubre.

Enfin nous descendîmes dans la vallée de Vent, qui est un des rameaux de l'Œtztal et bientôt apparurent des villages pavoisés pour la solennité de l'Assomption. De larges étendards aux couleurs de la vierge ornaient la face des maisons. Le peuple des hauteurs ruisselait vers les lieux bas où se donnaient les réjouissances.

Venaient d'abord, par petits groupes, les chasseurs en costumes d'apparat : bas blancs, souliers à boucles, culotte à pont, chemise bouffante, veste courte et chamarrée, cravate écarlate. Ils portaient l'arme à la bretelle et leur feutre, un peu semblable à celui des mousquetaires, s'ornait d'une touffe de plumes neigeuses.

Les guides, pareillement vêtus, s'enorgueillissaient d'un long piolet poli par l'usage, d'un havresac, d'un paquet de cordes et de crampons. Ils avaient les jambes noueuses, bossuées, le ventre étroit, serré dans une ceinture à plaques de cuivre.

Une multitude de jeunes filles couronnées de

fleurs comme notre Léné et comme elle parées, encore que moins florissantes et moins dodues, descendaient les pentes en se donnant le bras et en chantant. Des marmots en habits de fête couraient d'un groupe à l'autre ; les vieilles femmes, coiffées de feutres velus, souriaient de leurs bouches édentées ou fumaient gravement de courtes pipes de porcelaine.

Tout respirait une joie paisible, pastorale, traditionnelle. Le temps seul refusait de s'associer à cette fête. Des nuées ardentes s'amoncelaient autour des cimes ; un souffle rauque parcourait la vallée, pareil à la respiration d'une meute. Mais qu'importe à la jeunesse aventureuse le désaveu d'un ciel angoissé ! Nous n'avions cure que de l'énorme joie qui dilatait notre poitrine.

Le sentier, peu à peu, devenait une route aimable, facile, jalonnée d'innombrables crucifix à toits de zinc. Que ces images, sculptées dans un bois grossier et peintes farouchement, apparussent hideuses, mutilées, barbouillées de sang et de sanie, voilà qui ne nous inquiétait guère, voilà qui ne semblait fait que pour nous divertir.

Je ne peux pourtant songer sans trouble à ces figures torturées, barbares, postées comme des avertissements à tous les angles du chemin.

Thierry, remis de ses déconvenues théologiques, avait passé son bras sous celui de l'abbé Kampitsch et le couple réconcilié déambulait en chantant. Agréé par un sourire céleste, Raphaël s'efforçait d'élever une main audacieuse jusqu'à la taille de sa déesse Léné. Neek, osseux, dégingandé, discutait avec lui-même des avantages du contrepoint. Gaspard éclairait tout le paysage de son sourire lunaire. Le Biel, jambes au vent, béret en bataille, piolet érigé, avait l'air d'un lansquenet. Et moi je marchais à l'arrière-garde, égouttant dans ma gorge le fond de mon bidon.

Comment s'appelait ce village où nous fîmes halte et qui faillit être le dernier village de notre vie à tous les six, voilà ce que je ne sais plus, voilà ce que même je n'ai jamais su exactement.

L'orâge semblait inévitable et imminent. Une haleine brûlante errait au ras du sol. Des grondements tourmentaient les entrailles de la montagne. Nous nous assîmes devant une petite au-

berge, sur la place du village. En face de nous, toutes portes ouvertes, béait une église blafarde, entourée d'un cimetière. Le vaisseau de l'édifice était plein d'une ombre brûlante au fond de laquelle palpitaient les flammes du chœur. La place du village était déserte et poudreuse. Des chants étranges nous parvenaient parfois dans une bouffée de fœhn.

Nos verres avaient été déjà vidés à plusieurs reprises quand nous nous aperçûmes que l'abbé Kampitsch et Léné Taschachhaus avaient disparu. Au même instant, les chœurs éclatèrent plus proches. Plusieurs centaines de voix humaines parurent soudain déchaînées.

Les coudes sur la table, le nez dans nos verres, nous demeurions assommés de fatigue et d'étonnement quand la procession déboucha sur la place.

En avant, marchaient les chasseurs et les guides ; ils étaient fort nombreux et n'avaient plus leur air souriant du matin, mais des faces sérieuses, crispées. Ils chantaient, à plusieurs voix, un cantique lent et sauvage.

Derrière eux s'avançaient des prêtres revêtus de leurs parures sacerdotales ; puis venait un baldaquin soutenu par quatre colosses et sous lequel brillaient des pièces d'orfèvrerie ; puis... oh ! mais voilà qui n'est pas commode à décrire. Imaginez des bannières, mais des bannières à la hampe robuste, élancée comme un mât de navire, à l'étamine développée comme une voilure. Soulevés par les premiers souffles de l'orage, les immenses pans d'étoffes chamarrées se déployaient, tournoyaient au-dessus de la foule, avec des cris, des froissements, des détonations. Des paysans se cramponnaient aux câbles d'or qui permettaient de maintenir en équilibre ces gigantesques oriflammes.

Derrière les emblèmes se pressait une multitude bariolée. Hommes, femmes, enfants, tous hurlaient le morne cantique. Au premier rang, nous reconnûmes l'abbé Kampitsch et notre Léné. Ils ne nous reconnurent point. L'exaltation était peinte sur leur visage.

Je ne sais trop ce qui se passa juste à ce moment ; mais un mot, dans la foule, vola de bouche

en bouche, se mêlant aux syllabes de l'hymne sainte. Peut-être avez-vous déjà prononcé le mot allemand « hut » et sans doute ne vous a-t-il point paru présenter la moindre particularité. Mais vous ne savez pas ce que peut devenir ce mot pacifique quand il est vociféré par trois ou quatre cents bouches furieuses. Avant même que nous eussions pris conscience de la signification de ces cris, l'abbé Kampitsch, jaillissant de la masse, s'était rué sur Thierry et lui arrachait son chapeau qu'il jeta par terre.

Vingt dieux ! la sale minute ! et comme nous fûmes tous promptement décoiffés ! En ce qui me concerne, la besogne fut assumée par un montagnard hirsute, barbu de noir jusqu'aux yeux, qu'il avait féroces et fulgurants. Puis le monstre me saisit au collet et se prit à me secouer. Un tumulte effroyable s'ensuivit : la foule nous bloquait contre la façade de l'auberge, avec des hurlements, des imprécations ; certaines femmes continuaient de chanter, notre horreur en fut accrue. J'entrevis Gaspard, pâle et calme, expédiant maintes bouteilles sur les têtes des assaillants.

Raphaël, le plus petit de nous six, tentait de se glisser au ras de la muraille ; mais il fut saisi aux cheveux par une femelle frénétique en laquelle je reconnus la douce Léné. Des autres, de Neek, du Biel, je ne sus brusquement plus rien. De gros nœuds de populace s'étaient formés dont ils devaient, chacun, constituer en quelque sorte le noyau.

Il ne faut pas trop chercher à retracer des moments tels que celui-là. On en corrompt, avec les mots, la foudroyante, la terrifiante grandeur. Je nous vis, dans un de ces éclairs qui visitent l'esprit au fort du péril, je nous vis broyés, piétinés, livrés aux fauves, consumés, parmi les clameurs, sur ce bûcher qui couve secrètement au fond des multitudes religieuses. Je fermai les yeux et m'abandonnai.

C'est alors que se produisit l'intervention non point surnaturelle, mais tout à fait naturelle grâce à laquelle je suis encore ici pour vous raconter quelque chose.

Un bruit comparable à celui d'une charge de cavalerie fondit soudain sur le village et l'orage

éclata. Les bannières furent tout à coup empoignées par l'ouragan et tombèrent dans la foule, fauchant à grands coups toute cette canaille. Une bourrasque formidable roula pêle-mêle les hommes et les étoffes affolés. La vallée tout entière retentit sous le marteau de la foudre et une pluie diluvienne s'abattit sur les bourreaux et les victimes.

Il y eut des cris, des ordres, des appels, une fuite immense et grondeuse. De stridents coups de tonnerre semblaient poursuivre les fanatiques dans leur déroute. Je me retrouvai soudain seul, empêtré dans un étendard brodé de cœurs flamboyants et, tête nue, les vêtements déchirés, le visage en sang, je pris ma course sous la colère du ciel qui me parut, malgré tout, préférable à celle des hommes.

Je courais depuis dix minutes, quand une ombre me barra la route. C'était Gaspard ; il avait un œil poché, sa vareuse fendue, les poignets foulés, mais il avait déjà recouvré, autant qu'il me parut, son beau calme souriant. Il venait d'arrêter dans leur course et de grouper Neek,

presque indemne, Thierry, qui s'en tirait avec des écorchures, Le Biel, fort malmené et bégayant de colère. Derrière moi survint Raphaël, qui avait laissé plusieurs poignées de cheveux aux mains de sa douce furie et qui semblait encore plus humilié que contus.

Ce fut avec un grand soupir de soulagement que nous nous serrâmes, tous les six, les uns contre les autres. La pluie tombait toujours, mais nous n'y prenions garde. Et pourtant, c'était une de ces pluies extraordinaires, capables de changer la structure géographique d'un pays. Elle tombait d'un bloc, d'une seule masse et nous avancions, suffoqués, comme des nageurs dans le ressac. On entendait rouler des quartiers de rocs. Les pins déracinés se fracassaient sur les pentes et des torrents de boue s'enflaient dans tous les plis du sol.

Nous nous étions remis en marche, désireux de gagner au pied, et jamais pluie ne nous parut plus rafraîchissante et plus douce, bien qu'elle entravât notre course et nous transperçât jusqu'aux os.

— Quelle aventure ! criait Thierry. Ce Kampitsch sera une des grandes déceptions de mon existence.

— L'orage, affirmait Gaspard, nous a sauvés après avoir failli nous perdre : à la faveur de certaine tension électrique, l'âme...

Mais Neek grommelait en manière de conclusion :

— Quelque température qu'il fasse, à l'avenir, je saluerai les processions.

Le Biel, comme de coutume, passait sa rage sur le très misérable Raphaël :

— Voilà, disait-il, une salutaire leçon pour les godelureaux qui font l'amour aux femmes sauvages.

Quant à moi, tout occupé de nouer sur ma tête un mouchoir de coton rouge, je ne disais rien : je pensais à ces passions primitives qui, semblables à de grands fauves traqués, se sont retirées au fond des solitudes, mais n'attendent, pour en sortir, qu'une défaillance du monde, un moment d'angoisse, une heure d'orage.

Nous marchâmes longtemps. La pluie avait

cessé que nous allions encore à toute vitesse, sans nous retourner, à travers un paysage bouleversé comme un visage après les larmes.

A la chute du jour, nous nous jugeâmes hors de danger. Une auberge solitaire nous offrit des lits, de la nourriture et un grand feu de bûches pour sécher nos habits.

Nous n'avions guère plus de vingt ans, les uns et les autres ; un grand besoin de joie survivait, en nous, à toute mésaventure et, ce soir-là, le parti de la bière et le parti du vin blanc se livrèrent une bataille formidable, mais indécise. Je ne vous la raconterai pas, car j'ai déjà perdu beaucoup de temps à vous relater maintes choses qui n'en valent pas la peine et j'en viens à perdre de vue l'objet même de mon récit.

Il se fait tard ; je ne pourrai vous dire, ce soir, ni comment nous remplaçâmes nos couvre-chef, égarés dans la bataille, par de petits feutres coniques de l'effet le plus réjouissant, ni comment, abandonné vers minuit par d'indignes compagnons, au cœur d'une ville inconnue, je cédai aux douceurs de l'ivresse, m'endormis en

traversant une place publique et me réveillai le lendemain matin dans mon lit, ni comment, tourmentés par d'innombrables libations d'une bière fluide, nous parcourûmes au pas de course une grande cité gothique dépourvue de ce que vous savez, si bien qu'il nous fallut, pour nous soulager, grossir les flots du Danube. Je ne pourrai même pas vous raconter comment, dans un silence constellé de clarines, nous passâmes, à flanc de montagne, une nuit enchantée, couleur de saphir, ni comment, parvenus sur le faîte avec l'aube, nous découvrîmes une fois de plus que le monde nous appartenait.

L'ÉPAVE

L'ÉPAVE

La route traversait le village du nord au sud, suivant à distance respectueuse le rivage de la mer. Astreinte à mille servitudes, préoccupée de ses descentes et de ses montées, la route se livrait à maintes contorsions avant d'aller, en deux bonds, sauter la rivière Ouabia, au sommet du delta sablonneux.

Les maisons du village ne semblaient prêter que peu d'attention à la route ; elles s'écartaient sur son passage, mais ne cédaient guère à son

attrait : éparpillées dans la campagne verte, elles adoraient l'orient. Leurs façades, au toit tiré de côté comme un béret, regardaient, vers les montagnes, l'endroit d'où le soleil jaillit. Toutes les maisons étaient accroupies dans cette posture et conservaient sur leurs vitres, jusqu'au crépuscule, un reflet de l'extase matinale. Vers le ponant, vers la mer, d'où viennent les embruns, l'écume et les nuages, elles ne tendaient que d'épaisses murailles borgnes, à l'épreuve de la tempête.

A l'écart de la route, il y avait une petite place publique, en équilibre sur un mamelon. L'église se dressait là, parmi les tombes, les ifs et des buissons que mars tourmentait. La place était bornée par l'auberge Irigoyen, par la maison du cordier Inchauspe, et par la boucherie dont une muraille, large, haute et complètement nue, servait pour la pelote.

Il était plus de six heures du soir. Des garçons, leur journée finie, fumaient, devisaient et lançaient des balles contre le mur rose.

Iraçabal, le boucher, sortit de chez lui, les pieds nus dans des sabots arrosés de sang. Il vint re-

joindre, à la terrasse de l'auberge, des hommes, mi-paysans, mi-marins, dont les maisons jalonnaient la côte et qui, selon le jour et la saison, bricolaient sur la grève ou dans les champs. Il y avait là Pecotche, Oxyhamburu et son gendre Mendiburu, tous trois secs et rugueux comme des ceps, avec un visage à grands traits, sculpté rudement dans un bois fauve et vert. Iraçabal demanda du vin et Mendiburu commença péniblement à parler du bœuf qu'il lui fallait vendre et dont son cœur ne parvenait point à se séparer.

L'auberge Irigoyen s'ornait, sur la place publique, de six platanes nains, au tronc ocellé, dont la tête s'échevelait à quatre mètres du sol et répandait des rameaux noueux, tordus comme les serpents de la furie.

Sous les platanes, les hommes parlaient presque à voix basse. Un long gémissement se déroulait dans l'espace, sorti, comme d'une gorge, des mécaniques du cordier, car Inchauspe, artisan silencieux et obstiné, travaillait, depuis cinquante ans, aussi longtemps que dure la lumière et souvent davantage.

C'étaient là tous les bruits du village. Au-dessous d'eux, régnait une chose qui n'était pas le silence, mais ce qui tenait lieu de silence en cet endroit depuis le début du monde : la respiration grondante de la mer.

Le soleil n'était pas encore couché. Il effleurait le flot, comme un fer que le forgeron va tremper. Il éclairait toutes les choses par-dessous et leur arrachait des confidences que midi ne connaît point.

Vers le sud, on apercevait deux belles montagnes, l'une en forme de tour crénelée, l'autre de soc de charrue ; elles étaient recouvertes d'un pelage roux, avec de minuscules villages empourprés.

Au nord, une grande falaise d'argile obstruait l'horizon. Elle était vêtue d'herbe rase et creusée de ravines profondes. La mer et la pluie conspiraient à sa ruine ; mais, majestueuse encore, elle portait à sa crête, comme un cimier, les ruines d'un hameau construit jadis par les naufrageurs et les corsaires.



Le vent soufflait de l'ouest ; il avait charrié toute la journée des nuages furieux qui s'étaient évanouis à l'approche du soir. Le flot était gonflé de colère, poussé maintenant par la brise et la marée, à la fois. On voyait les vagues arriver du large et sauter à tour de rôle la barre d'écueils submergés qui, à une portée de fusil du rivage, formait comme une défense avancée. L'obstacle franchi, les lames arrivaient pêle-mêle, en se bousculant, jusqu'aux mamelons glaiseux sur lesquels était bâti le village ; et l'on entendait des détonations profondes, comme si le village eût été attaqué dans ses fondations par les divinités souterraines.

Mais le vent, la mer haletante, le soleil semblable à un brandon, le lent et invincible hérissement des herbes appelées par le printemps, tout cela laissait le village en proie à une paix profonde, car le cœur des hommes était serein.

Le facteur parut ; on avait aperçu sa casquette en mouvement par-dessus la haie de tamarins.

6

Il déboucha donc sur la place et Yochepa Haramburu, le femme du sandalier, lui dit un salut bas et ardent qu'il fut seul à entendre :

— Agur Capandeguy !

Le facteur Capandeguy avait trente ans et de durs muscles montagnards. Il fit, de sa lèvre rasée, un sourire mystérieux ; puis il s'engouffra dans la maison des postes où l'on voyait évoluer la silhouette de Mlle Darridole, fidèle à ses registres, à son guichet, à ses sonneries grelottantes.

Maria Ancibure, la sage-femme, sortit du jardinet fumé de varech où elle donnait des soins à quelques herbes potagères ; elle vint jusqu'à la maison basse où habitait Irola, le carrier, avec sa femme féconde entre toutes les femmes du pays.

Maria Ancibure enfonça la tête entre les pots de géranium grimpant et cria dans le noir de la maison :

— Pas pour ce soir, Gachonchia ?

Une voix paresseuse répondit :

— Je ne sens rien encore ce soir, Maria ; mais n'allez plus au loin, Maria, ce n'est plus l'heure.

A l'approche de la nuit, le village sortit peu à

peu toutes ses créatures, comme s'il désirait les compter avant de s'enfoncer une fois de plus dans les ténèbres. Anchugarro, le charcutier, posa une chaise devant le seuil de sa boutique et alluma une pipe de tabac.

Le boulanger Apesteguy parut à son tour. Il cuisait pendant le jour et, venant d'achever sa besogne; il montra son torse nu dont les poils noirs étaient chargés de farine.

Sous les platanes,les buveurs achevaient à voix haute leur conciliabule. Iraçabal frappait sur la table et Mendiburu tendit à regret sa main calleuse pour toper, donner parole et abandonner enfin le bœuf cher à son cœur.

La porte de l'église grinça et Mlle Ipoutcha, l'institutrice, montra son visage illuminé d'une grande dévotion. Mlle Ipoutcha était une fille de quarante ans, tout entière tournée vers les choses de la religion. Elle traversa la place en baissant vers ses souliers, qu'elle portait larges et plats, un regard chargé de tristesse et de décence.

Des pêcheurs montaient le raidillon qui conduisait à la pente pavée sur laquelle ils tiraient leurs

barques. Les pêcheurs vinrent choisir une table à la terrasse Irigoyen et ils se mirent à boire. L'un d'eux, qui était jeune, bien fait et qu'on appelait Idiart, se leva presque aussitôt. On le vit disparaître vers la falaise d'argile ; dès qu'il fut dans le chemin creux, une fille au visage ambré, avec deux belles mèches tordues sur les tempes, se jeta sur lui et lui serra le bras. Elle disait :

— Pourquoi le père Idiart ne veut-il pas, Piarrès ?

Et Piarrès répondait comme tous les jours :

— Il voudra demain.

Ils se prirent par la taille et s'en furent vers les ruines du village des corsaires, comme les animaux en mal d'amour qui retournent, pour s'unir, au berceau de leur espèce.

Sous les platanes, les pêcheurs jouaient aux dés. Ils riaient, ils semblaient disposés à la joie. Ils convièrent le douanier Berteretche, avec qui, d'habitude, ils ne frayaient guère et, jusqu'à nuit noire, ils se passèrent le cornet de cuir.

Une petite lampe s'alluma dans une chambre, en contre-bas de la place. On aperçut l'intérieur

de la pièce et le pâle visage bouffi de Barroumères, l'épicier. C'était un homme mal portant qui végétait dans ce réduit comme une salade sous une futaille. Depuis des années, il ne mettait plus le pied dehors.

La nuit s'épaississait. On vit passer des ouvriers qui travaillaient dans les terres et rentraient tard à la maison.

Mariana Caillabu, qui avait été au-devant de son homme, sur la route, revint avec lui, traînant deux enfants à ses cottes et serrant contre sa mamelle le nouveau-né du mois même. Caillabu était gâcheur de plâtre et misérable. Il marchait vite vers la chaumière où l'attendait la soupe ; et les deux enfants suivaient à grand'peine en se cramponnant aux trousses de Mariana.

L'abbé Méric sortit du presbytère avant la nuit noire. Il s'assit sur le banc de bouleau et alluma une longue pipe, qu'il protégeait, avec la main, contre le vent.

Les buveurs cessaient de jouer et de boire. Ils regardaient, en hochant la tête, Aldacourrou, le chaudronnier, qui racontait comment Arcuby

avait été arrêté pour avoir volé cette grande bassine de cuivre rouge qui circulait dans le village à la saison des confitures. Les hommes écoutaient, bouche bée, et tous approuvaient la justice vigilante qui punit les voleurs de chaudrons.

Le ciel était tout à fait noir, avec trois failles violettes à l'occident. Les mécaniques d'Inchauspe cessèrent de gémir et il n'y eut plus, pour envelopper les âmes, que le grondement régulier du rivage.

Peu à peu, toutes les femmes, tous les hommes rentrèrent dans les maisons. On surprenait, deci de-là, une voix rauque et sonore qui disait les choses simples et éternelles de la vie de chaque jour.

On entendit battre des volets, mais point grincer de serrures. Vers huit heures, le village entier s'endormit, paisiblement, toutes portes ouvertes.

Le vent poursuivait sa chasse furieuse, comme un être d'un autre monde qui ne connaît pas le repos des hommes.



A trois heures de la nuit, Mariana se réveilla pour allaiter son nouveau-né. Elle serrait la fragile petite tête contre sa poitrine et disait, en dormant à demi :

— Bois, mon amour.

Pendant que Mariana donnait le sein à son enfant, elle entendit comme un son de trompe, long, déchirant, mêlé aux bourrasques. Elle posa le bébé dans la caisse pleine de fucus et tendit l'oreille. D'obscurs souvenirs lui conseillaient d'écouter, d'écouter à travers les brouillards du sommeil.

Elle écouta. Il lui semblait que, depuis des siècles de siècles, elle se réveillait la nuit, parmi des hommes et des femmes farouches, pour guetter les bruits accourus du fond de l'étendue marine.

Puis elle se leva, comme une somnambule, passa une jupe et ouvrit la porte de la masure.

Caillabu se retourna dans le lit et cria :

— Attention, Mariana, le froid te fera perdre ton lait.

Mais elle marchait vers la grève, guidée par une force intérieure. Elle n'était pas seule, elle se sentait environnée d'une multitude d'ombres.

La douche glacée d'une lame, sur ses jambes nues, la réveilla sans la désenchanter. Elle penchait son corps en avant et regardait avidement dans l'abîme de la nuit où nul œil n'aurait pu discerner quoi que ce fût.

La mer était encore forte ; elle montait. Une vague faillit renverser Mariana et la mouilla jusqu'au ventre. Mariana recula un peu et se baissa. Quelque chose qui n'était pas un galet roula sur ses pieds. Elle se baissa dans le noir et ramassa un, puis deux corps durs, plats, réguliers comme de petites boîtes. Elle se prit à les tourner et retourner entre ses doigts en regagnant la maison.

Elle poussa doucement la porte et fit flamber une allumette. Elle contemplait, avec des yeux vagues et dilatés, ce qu'elle rapportait de la mer : deux boîtes de fer blanc, soudées, peintes en jaune et rouge, avec des mots d'une langue qu'elle ne comprenait pas.

A ce moment, Caillabu se rencogna dans le fond du lit, en grondant :

— Ferme la porte !

Mariana prit un panier, sortit et ferma la porte derrière elle. Elle retourna vers la plage ; dès qu'elle eut les pieds baignés par les lames, elle se baissa pour chercher à tâtons. Le flot ne cessait de jeter à la côte d'autres boîtes, toutes pareilles aux premières. Mariana les ramassait hâtivement et les jetait dans son panier.

Quand il fut plein, elle revint vers la maison; elle passa derrière la bauge où grognait une truie, entra dans le bûcher et disposa son butin, à l'aveuglette, sous les fagots. Puis elle repartit.

Elle fit le voyage un grand nombre de fois.Elle commençait à être lasse et soufflait comme une mule poussive. En revenant avec sa vingtième charge, elle entendit la voix hoquetante du nourrisson qui l'appelait dans l'intérieur du taudis. Mais Mariana ne se possédait plus ; elle poursuivit sa besogne.

Comme elle retournait une fois de plus à la côte, le ciel se lava d'une clarté verte. Au large,

vers la barre grondante des récifs, on apercevait une silhouette énorme, déchiquetée, comme d'un navire perdu. Mariana n'y prit pas trop garde ; elle savait bien que la chose était là ; le jour ne lui apprenait rien. Elle se baissa et la première lueur de l'aube lui montra le flot montant chargé de débris innombrables, et de boîtes, de milliers de boîtes.

Elle regagna la cahute et réveilla Caillabu.

Caillabu passa son pantalon et demanda la soupe.

Mariana murmura d'une voix enrouée :

— Il n'y a pas de soupe. Viens voir.

Elle entraîna dans le bûcher Caillabu titubant. Et Caillabu aperçut, derrière les fagots, un immense tas de boîtes de sardines.

— Viens vite, dit Mariana.

Elle le conduisit à la plage.

Rauque, obstinée, la voix du nourrisson s'angoissait dans la masure.

Caillabu ne dit rien, il comprit. Le jour se levait lentement. L'homme regarda l'ombre du navire

échoué et les débris charriés par les vagues. Il se baissa et ramassa, silencieux, pressé.

Tous deux travaillèrent encore une grande heure. Après quoi le soleil envoya un rayon écarlate entre les nuages,et le monde entier frissonna.

Caillabu achevait de couvrir d'herbe et de terre l'étrange trésor.

— Fais la soupe, maintenant, dit-il.

Mariana avait tiré de la caisse l'enfant exténué. Elle le pendit à sa mamelle et se prit à trembler de tout son corps.



Dès l'aurore le bruit se répandit dans le village qu'un grand voilier était venu donner à la côte pendant la nuit et que la marée achevait de le mettre en pièces sur les brisants où il avait échoué.

La nouvelle atteignit le village à son extrémité sud. En quelques secondes, elle se propagea jusqu'au nord; elle volait comme le feu, comme l'épidémie ; de nouveaux foyers s'allumaient de

toutes parts sans qu'on sût quelle rumeur, quelle flammèche avait incendié les âmes.

Irola, le pic à l'épaule, partait vers les carrières creusées dans le pied des collines. Il était déjà hors de la portée des voix et trop avant dans les sentes pour apercevoir la mer. Le sort voulut qu'il se retournât juste à temps pour remarquer quatre hommes qui couraient sur la route en agitant les bras. Irola revint, d'instinct, vers le village et, ce jour-là, il ne reprit plus le chemin des carriers.

Etcheverry, le sonneur, qui était monté dans le clocher, en descendit sans avoir touché les cordes et dit à Idiart qui se rasait devant sa fenêtre :

— Il y a un grand voilier sur la barre.

Idiart posa son rasoir et partit.

Anchugarro, qui traversait la place en tirant un porc par l'oreille, entendit le propos d'Etcheverry. D'un grand coup de pied il poussa le porc dans l'étable ; il cala le portail avec un galet et se mit à courir beaucoup plus vite que ne courent les hommes de son âge.

Devant lui, dans le raidillon des pêcheurs, il

vit dévaler Pécotche et Haramburu et maints autres, sortis de leur maison comme si quelque mystérieux signal les en eût extraits.

En peu d'instants, ils furent à la plage. Elle était déjà couverte d'hommes, de femmes et d'enfants. Une petite foule frangeait le flot comme une écume noire. Au delà, il y avait les vagues pressées l'une derrière l'autre ; plus loin, la barre de récifs et, sur elle, l'épave.

C'était un vieux voilier pansu, l'étrave en l'air, des lambeaux de toile empêtrés dans ses mâts rompus. Toute la coque était ouverte, dépecée. On voyait saillir les grandes pièces de la charpente, arquées comme les côtes d'une charogne. La mer, à chaque lame, assaillait cette carcasse, la secouait, la grugeait, la vidait de son contenu.

Ce contenu paraissait prodigieux ; c'était une quantité infinie de boîtes de sardines. Aussi loin que l'œil pouvait distinguer les objets, la mer se montrait chargée de ces boîtes, et l'on ne comprenait pas qu'un seul navire pût porter une si grande fortune. Les vagues, en se cabrant, montraient, dans leur transparence, les petites boîtes plates,

innombrables comme les poissons d'un banc. Au fur et à mesure que les vagues venaient s'épuiser sur le sable, elles jetaient leur richesse, comme un joueur qui lance ses cartes sur une table. Mais, tout de suite, elles se ressaisissaient de leur bien pour le rejeter encore plus fort et plus loin.

Les gens du village couraient au bord de l'eau et dans l'eau. Ils ne se parlaient point : ils semblaient en proie à un démon, ils semblaient occupés à une danse antique et sacrée. Ils se baissaient, ramassaient des boîtes et couraient les mettre en tas sur le sable, au pied des mamelons herbus.

Anchugarro releva son tablier et commença de l'emplir. Pecotche quitta bientôt la plage, chargé comme un baudet. Quelques minutes après, on le vit reparaître, avec une brouette, et il se mit à faire voyage sur voyage entre la grève et sa maison.

Mendiburu avait amoncelé ses boîtes à l'entrée du chemin creux. Il partit et revint en hâte, piquant le bœuf, conduisant la charrette à larges roues pleines qui lui servait d'ordinaire à transporter le fumier d'algues et les galets.

La foule s'accroissait, s'allongeait, s'étirait sans cesse, s'agitait, s'exaspérait. Des hommes entraient dans l'eau ; ils marchaient au-devant des vagues et tendaient les bras pour saisir au vol les boîtes mêlées à l'écume.

Irola faisait son tas près de la rivière. Advint qu'en voulant l'emporter il se trompa et prit des boîtes au tas d'Oxyhamburu, son voisin.

Irola et Oxyhamburu se regardèrent avec fureur et, aussitôt, comme deux mâtins, ils se jetèrent l'un sur l'autre. Ils se portaient des coups de poings au visage et se donnaient du sabot dans le bas-ventre. Oxyhamburu, qui était le plus âgé, prit la fuite en crachant ses dents et Irola se remit à la besogne.

Mendiburu emplissait sa charrette. Quand il eut fini, il remonta le chemin creux. Il emportait des caisses entières bondées de boîtes et de sciure.

La mer était étale quand apparut le douanier Berteretche. Il s'arrêta près du pont de la rivière, regardant tout de loin, cependant que Mayalène Berteretche, sa femme, lui parlait. Elle disait :

— Laisse faire, Hiliar, puisque c'est le hasard.

... répondait pas et frappait la ... Alors Mayalène ajouta tout

... donc pas que j'y aille, Hiliar ?

... murmura quelques mots inintelli- ... en se retournant plus de vingt ... le cœur gros et n'aimait plus son ...

... l'eût quittée, Mayalène se prit à cou- ... rejoindre les autres, entra dans l'eau ... des boîtes. Chaque fois que son tablier ..., elle partait en haletant et allait cacher ... sous le bahut de sa maison.

... heures, Irola rentra chez lui avec deux ... de boîtes. Il trouva sa femme Ga- ... couchée et tourmentée par les douleurs ... ment. Irola avait obtenu déjà sept ... achonchia et il ne prêtait qu'une mé- ... importance à ces choses. Il dit :

... chercher Maria Ancibure.

... femme n'était pas chez elle. Irola re- ... à la plage et aperçut Maria Anci- ... était entrée dans l'eau jusqu'aux ais-

selles et qui s'agitait comme une possédée. Il lui dit :

— Gachonchia est dans les douleurs.

Elle répondit :

— Tout de suite, tout de suite !

Deux secondes après, Irola et Maria Ancibure ne pensaient plus à Gachonchia.

Ils avaient bien autre chose à penser : la mer commençait à se retirer, elle donnait affaire à tout le village rassemblé devant elle. Elle ne se lassait point de jeter à la côte une multitude de boîtes qui tournoyaient dans la crête des vagues et brillaient à chaque rayon de soleil.

Vers neuf heures, apparut Mlle Ipoutcha. Ne voyant venir aucun de ses élèves, elle avait prêté l'oreille aux rumeurs, et elle arrivait, avec son air austère de vieille fille macérée.

Elle demeura plusieurs minutes à l'écart, en proie à un malaise exquis et violent qui était la tentation. Puis, brusquement, elle releva ses jupes et traversa la rivière Ouabia pour gagner l'autre côté de la plage, où la foule était moins épaisse. Elle se lança dans l'eau avec une âpre

ivresse. Ceux qui regardaient autre chose que leur travail purent voir que Mlle Ipoutcha portait des pantalons de pilou à carreaux écossais.

Mlle Ipoutcha se mit à ramasser des boîtes.

Vers le même temps, l'épicier Barroumères, qui n'était pas sorti de chez lui depuis quatre années, se précipita sur la plage où besognaient déjà sa femme et ses enfants.

Barroumères était blême et hydropique. Il entra dans l'eau et fit une ample récolte.

Haramburu, qui menait l'étrange pêche à son côté, lui dit en riant :

— Ça va mieux, Barroumères ?

L'épicier regarda le marchand de sandales avec des yeux énormes, bordés de chair saignante, et il se remit à la tâche, comme un homme qui n'entend plus rien, qui ne comprend plus rien.

L'abbé Méric, ayant quitté sa soutane et ses souliers à boucles, ne fut plus qu'un athlète en culottes courtes. La pipe aux dents, il se jeta dans l'eau. Il avait dit sa messe, il se sentait le cœur léger, et, comme il était brave homme, il criait à ses ouailles :

— Il ne faut pas que toute cette bonne marchandise soit perdue !

L'abbé Méric mit un grand nombre de boîtes à l'abri dans la cuisine du presbytère. Entre temps, il eut la généreuse pensée de demander à Iraçabal si l'on savait ce qu'il était advenu des marins naufragés. Iraçabal, homme laconique, répondit simplement :

— Sais pas.

Il n'y avait plus, dans les maisons du village, que Gachonchia, qui criait pour elle seule, une vingtaine d'enfants en bas âge, la grand'mère Irogoyen, en train de mourir au fond d'une alcôve, et Mlle Darridole, employée des postes.

De sa chambre du premier étage, Mlle Darridole pouvait contempler la mer. A plusieurs reprises, la postière monta et contempla. A dix heures, saisie d'une résolution subite, elle sortit du bureau et ferma la porte à clef. Comme elle retirait la clef, la sonnerie du téléphone se mit à frémir. Mlle Darridole, n'étant pas sûre d'avoir entendu, courut vers la plage. A tout hasard, elle emportait son cabas à provisions.



La mer descendit jusqu'à midi.

Jusqu'à midi, le village entier la poursuivit dans sa retraite, la harcelant comme une armée en déroute et la pillant sans trêve.

Les gens des hameaux voisins étaient accourus, secrètement prévenus, comme les mouches par une odeur.

Quelques-uns étaient fiers de leur butin et en parlaient à qui voulait entendre. La plupart dissimulaient leur capture.

L'épave, demeurée à la merci des coups de mer, était presque complètement disloquée. La quille avait cédé dans son milieu et l'immense débris évoquait maintenant un animal à l'échine brisée dont le squelette se désagrège. De pesantes pièces de bois flottaient dans la baie, au gré des courants et des souffles. Parfois l'une d'elles, au milieu d'un grand jaillissement d'écume, venait donner comme un bélier sur les brisants.

La foule, épuisée, se réveillait d'une sorte de

rêve enivrant et s'effritait avec lenteur. Les hommes et les femmes regagnaient le village d'où beaucoup ne revenaient plus. Il y avait, dans leur regard, quelque chose d'âpre, de farouche, avec de la lassitude et de l'étonnement. Tout respirait en eux l'assouvissement d'une passion antique, endormie pendant des siècles.

Vers trois heures après-midi, on vit arriver sur la grève les gendarmes de la commune et des étrangers habillés de noir. Les gendarmes regardaient autour d'eux, dans la crainte de rencontrer leurs femmes; mais il n'y avait plus là que des loqueteux sans importance et des paysans obstinés qui repêchaient des poutres et les hâlaient, avec des câbles, hors de la portée du flot.

Les gens de la terre, tard venus à la curée, creusaient le sable avec leurs mains pour trouver encore quelque chose.

Une sourde agitation tourmenta le village pendant toute la soirée.

En rentrant chez lui, Irola, dès le seuil, entendit les vagissements d'un nouveau-né. Il fit un

crochet jusqu'à la maison de Maria Ancibure et ramena la sage-femme, échevelée, exténuée, les mains tremblantes, les vêtements plaqués au corps par l'eau de mer.

En pénétrant tous deux dans la chambre, ils virent qu'en effet une petite créature gémissait dans le pêle-mêle des draps. Un ruisseau de sang coulait jusqu'à l'âtre et Gachonchia, toute blanche, était évanouie.

Iraçabal rencontra Mendiburu devant le mur de la pelote et les deux hommes se prirent de querelle. Mendiburu annonça qu'il ne voulait plus vendre le bœuf et c'est ainsi qu'il manqua, pour la première fois de sa vie, à la parole donnée.

L'auberge Irigoyen ferma brusquement sa porte. La servante, en accrochant les volets, expliquait aux voisins qu'on venait de trouver la grand'mère Irigoyen morte au fond de son alcôve. Elle était morte sans avoir reçu les sacrements et l'on cherchait en vain l'abbé Méric pour savoir s'il était temps encore d'administrer les saintes huiles.

Capandéguy, le facteur, revint d'une tournée

lointaine, Il était seul à n'avoir tiré aucun profit de l'événement. Il eut une violente dispute avec Haramburu, le sandalier, et lui fendit le sourcil d'un coup de poing.

Yochepa Haramburu pleurait contre le chambranle de la porte. Capandeguy s'en fut de maison en maison et réclama sa part. Mais, déjà, toutes les maisons étaient nettes et il eût été impossible d'y trouver la moindre boîte de sardines.

Apesteguy ne voulut pas cuire pendant la nuit. Il se mit au lit en annonçant que le village n'aurait point de pain le lendemain.

Anchugarro tua le porc à la nuit tombante. Le charcutier avait bu plus que de raison. Il ne parvenait pas à égorger convenablement l'animal, qui, pendant une grande heure, emplit le village de cris stridents.

Dans la chaumière des Caillabu, une bougie brûlait près du lit. Mariana, saisie d'une grande fièvre, grelottait sous les couvertures. Mais, ardemment, à voix basse, elle entretenait Caillabu de l'achat d'une vache. La pièce enfumée s'emplissait d'ombre et de projets.

A nuit pleine, Idiart quitta la place publique et monta le chemin de la falaise. Dès qu'il fut dans les tamarins, il siffla doucement, à plusieurs reprises.

La fille aux cheveux tordus ne vint pas ce soir-là, et Idiart erra seul, pendant une partie de la nuit, aux abords des ruines hantées jadis par les corsaires.

Peu à peu le silence se fit. Les mécaniques du cordier n'avaient pas gémi de toute la longue journée. Inchauspe n'avait pas travaillé ; il était descendu de bonne heure à la grève et n'était pas encore de retour. On ne savait plus rien de lui.

La détonation régulière du rivage reprit peu à peu possession de l'espace. Mais, de minute en minute, on entendait grincer des serrures. Le village verrouillait toutes ses portes.

Vers huit heures, un grand calme régna. Ce n'était pas le calme de tous les jours. Le sommeil errait de maison en maison, comme un chien chassé qui ne trouve asile nulle part.

Deux ou trois petites lumières couraient sur la grève. Des misérables, lanterne au poing, cher-

chaient encore dans la marée montante. Et leurs quinquets dansaient, comme les feux que jadis, par les nuits sombres, les naufrageurs attachaient aux cornes d'un bouc.

ORIGINE

ET

PROSPÉRITÉ DES SINGES

ORIGINE ET PROSPÉRITÉ DES SINGES

Jamais fatigué ! Et je pourrais être le père de votre père, sans qu'il y paraisse. Des jeunes gens ! Façon de parler. Ils passent la journée à foutimasser et à traîner leur derrière de chaise en chaise. La poitrine leur descend dans le ventre et le ventre dans les cuisses. Et ça se déboutonne après les repas ; ça dort l'après-midi ; ça porte des bretelles, comme si le pantalon ne devait pas tenir tout seul, gracieusement serré sur les hanches. Ça n'a même pas la force d'ouvrir l'œil et

d'articuler correctement les mots. Hein ? Quoi ? De mon temps ? Mais je n'ai pas de temps. Toujours jeune, vous dis-je, et jamais fatigué ! Voilà comme je suis. Jamais soif et jamais faim. Je mange quand j'ai le temps et je bois quand j'y pense. Je n'ai pas de besoins, pas de défauts. C'est comme ça !

J'ai déménagé trente et une fois. Ce n'est pas fini, je vous prie de le croire. Je suis en pourparlers au sujet d'une situation qu'on m'assure excellente et qui, d'après mes renseignements particuliers, vaut dix ou quinze fois celle d'ici. Ce pays, d'ailleurs, commence à me donner sur le système. Tous ces mufles sont embringués dans la politique ; ils en ont jusqu'aux yeux, jusqu'aux cheveux ou, plutôt, jusqu'à leur calvitie, car vous avez remarqué que les gens d'ici sont presque tous chauves, vieux avant l'âge, profondément ridicules et, en général, cocus, oui, cocus, ce qui ne m'étonne pas. Je vais leur tirer mon coup de chapeau à la première occasion et aller m'établir dans le nord. Un pays superbe où il y a de l'argent à gagner pour un médecin.

La France est grande et je commence à la connaître. Le midi ? Mais oui, ce n'est pas mal non plus. J'ai exercé ma profession, il y a trente ans, à Villeneuve-lès-Avignon, si ça vous intéresse. Une ville de pouilleux campés dans des ruines somptueuses. De là, je suis passé sur la Côte d'Azur, où j'ai soigné des escrocs installés dans de richissimes palaces en pâte de guimauve et en crème fouettée. Là, j'ai fait une sérieuse expérience de mon métier, des hommes et de la vie. Que le raccommodeur de faïence et de porcelaine qui passe dans la rue vienne me dire : « J'ai besoin de m'acheter un turlututu, prêtez-moi cent sous ». Je suis homme à lui répondre : « Tenez, mon ami, voilà mille francs ». En admettant, bien entendu,que j'aie les mille francs.Mais qu'un monsieur, avec un monocle dans l'œil, vienne me raconter : « Je suis le duc de Madrid. J'ai oublié mon portefeuille à l'hôtel Carlton. Voulez-vous me prêter dix louis, pour payer le chauffeur ? » Je lui répondrai tout aussitôt : « Voilà dix sous. Et maintenant, filez ! Et plus vite que cela, ou je préviens la police. » Vous n'imaginez pas ce qu'on

apprend à fréquenter la noblesse sur cette fameuse côte d'Azur.

Vous comprendrez que je n'y sois pas resté longtemps, sur cette côte. Je suis remonté dare-dare dans le Pas-de-Calais, pour être médecin d'une mine. Ça, c'est une des erreurs de ma vie. J'avais été demandé par une fraction de la municipalité. On m'assurait aussi un fixe de onze cents francs pour donner mes soins aux trois mille adhérents d'une société de secours mutuel. Le fixe m'a tenté. Que voulez-vous ? Dans ma nature aventureuse, il reste un petit fonds, bien français, de fonctionnarisme et de bureaucratie administrative : un fixe, ça fait toujours plaisir, même quand ça suppose des obligations désastreuses. Par malheur, je tombe en pleine querelle politique. Je donne mes soins à un bonhomme sans lui demander la couleur de ses chaussettes. Il les portait rouges. La municipalité, qui était réactionnaire, a tout de suite crié qu'elle réchauffait une vipère dans son giron et l'on m'a retiré mon fixe. Ça m'a vexé et j'ai tout envoyé ballader : la mine, la société de secours mutuel et le reste. J'ai fait mes malles.

Pour le mobilier, il suit toujours à distance : c'est ma femme qui s'en occupe.

C'est alors que je suis parti en Normandie. Attendez ! Je ne me rappelle plus au juste si, tout de suite après le Pas-de-Calais, c'est la Normandie ou le Morvan. Voilà pourtant deux histoires bien différentes. Dans le Morvan, j'avais été sollicité par le maire d'un bourg important ; il m'avait promis les enfants assistés. C'était un brave homme, à cela près qu'il se noircissait un peu le nez. Le soir de mon arrivée, il m'offre un festin et, au dessert, il prend une congestion. Je le saigne, comme un bœuf. Il claque deux heures après. Mon premier client ! Il n'avait que des dettes et une influence très contestée qui ne lui survécut point.

J'essayai de me maintenir quelque temps ; mais je n'eus pas les enfants assistés et, par point d'honneur, je préférai me retirer. Et c'est alors, oui, c'est bien alors que je partis en Normandie, dans le pays de Caux. Je n'y étais pas depuis trois semaines qu'un concurrent s'installe à ma porte. Je suis un homme poli. Je mets des gants, mon haut de forme, et je vais faire visite au confrère.

Il ne me reçoit pas. Voilà ! Dans la suite, chaque fois que je le rencontrais, il regardait par-dessus ma tête en souriant. Un sourire à claques ! Trois mois après il avait ramassé toute la clientèle ; il était du pays et savait jouer aux dominos. En outre il tolérait le vieux marc et ne parlait jamais antialcoolisme, ce qui n'est pas inutile pour réussir dans ce pays-là.

Après la Normandie, j'ai eu plaisir à retourner dans le Soissonnais, où j'avais été établi une première fois, tout de suite après ma thèse, et que je connaissais bien. Grande installation ! Automobile, deux chevaux, plusieurs domestiques ! Et allez-y donc ! Je les avais, là, les enfants assistés. Je les avais si bien que je les fis retirer à une certaine mégère qui gavait ses nourrissons de mie de pain trempée dans la piquette. On n'imagine pas la puissance d'une telle femme. En moins d'un an, elle me rendit la région intenable. Je dus vendre l'automobile, les chevaux, le matériel. Je le fis, d'ailleurs, de tout cœur, car on m'offrait un poste magnifique à la Ricamarie, près de Saint-Etienne. J'y cours, je m'y installe

et j'y vis deux ans. Je comptais y finir mes jours. J'avais, dès mon arrivée, guéri presque miraculeusement une jeune paralytique et je peux dire qu'on m'aimait dans ce coin-là. Au bout de deux ans, éclate une formidable grève, car vous savez que ce pays est tout pourri par l'industrie. Donc, la grève. Moi, je ne me suis jamais mêlé de ces affaires-là : je ne connais rien à la politique. Je continue à soigner mes clients comme d'ordinaire. Quelques jours passent et je reçois une visite : le secrétaire des usines Mongenet, Kolb et Cappelan. Il me dit : « Les patrons ne sont pas contents, parce que vous donnez vos soins aux grévistes. » Je lui réponds : « Et puis après ? J'ai soigné les Prussiens en 70, Monsieur ! Quant à ces pauvres gens... » — « Oh ! me dit-il, pas la même chose ! Les Prussiens, ce n'étaient que des ennemis... » Là-dessus, il me claque ma porte au nez. Ma propre porte au nez ! Inutile de vous dire que je les ai envoyés se faire foutre, tous les Mongenet, les Kolb et les Cappelan. Seulement, ça m'a coûté une situation que j'avais mille raisons de croire définitive.

Après ? Oh ! après ! il y a eu le pays basque. Mais que faire avec des gens qui ne parlent même pas notre langue ? Après ? Ça va vous sembler drôle. J'ai pris la France en diagonale et je suis allé dans les Vosges, à Giromagny. Je n'aime pas beaucoup les contrées montagneuses ; on ne respire pas à son aise. Alors, j'ai quitté... et je suis encore une fois revenu dans l'Ile de France où je me plais bien.

Ah ! il y a des petites villes ! Si nous les traversions ensemble, sans nous presser, je pourrais vous raconter mille histoires qui vous couperaient bras et jambes ; en admettant, bien entendu, que je me trouve délié du secret professionnel, qui, pour moi, est chose sacrée. Nous irions par la grande rue, et je vous dirais : « Voici la maison du marchand de bois ; ce monsieur couche avec sa femme et avec les deux sœurs de sa femme ; il rôde dans la maison une petite odeur de haine à vous dresser les poils sur le dos de la main. Voici la maréchalerie ; la fille est putain à Paris depuis deux ans ; son père a juré de lui ouvrir le crâne à coups de masse si elle remettait

les pieds chez lui. Eh bien, elle vient tous les quinze jours voir sa mère, la nuit ; mais, quand elle doit venir, la vieille saoule son vieux à mort pour être tranquille quelques heures. La demoiselle apporte des gâteaux et le pauvre maréchal les mange le lendemain sans savoir d'où ça lui tombe. Regardez, voici le jardin du notaire ; ce gaillard a de beaux enfants et une femme appétissante, tout respire le bonheur ici ; mais le notaire a une maîtresse venimeuse comme un aspic et vorace comme une sauterelle; cette belle maison n'est plus qu'une façade; chaque fois que la notairesse entend fermer une porte, elle s'imagine que c'est un coup de revolver et elle a des battements de cœur. Ah ! Attention ! Ce regard, derrière le rideau qui tremble, c'est celui de la perceptrice. La malheureuse ne se montre guère : elle a trompé son mari, une fois, une seule fois, une pauvre petite fois, par hasard, et elle a contracté une terrible maladie qu'elle a bien été obligée de donner à toute sa famille. Le mari laisse dire volontiers que c'est lui le coupable. Pauvre bougre ! Il aime mieux passer pour cri-

minel que pour cocu. Cette villa, dont toutes les fenêtres sont fermées, appartient à une dynastie de grands bourgeois, des minotiers. Ils se sont mariés et remariés entre cousins pendant tout le XIXe siècle, pour ne pas laisser s'éparpiller la fortune. Et maintenant la famille se meurt : tous les membres en sont fous, rachitiques ou poitrinaires. »

Vous voyez ce que c'est. En passant devant chaque maison, vous entendez ? chaque maison, je pourrais vous raconter quelque chose d'analogue. Vous, cela vous désespère, parce que vous ne comprenez pas l'humanité. Mais si vous étiez à ma place, si vous aviez le pouvoir et le droit de pénétrer dans chaque chambre, à toute heure du jour et de la nuit, d'assister à tous les drames, de surprendre tous les regards, de connaître enfin tous ces bougres, d'aider les uns à naître, les autres à trépasser, tous plus ou moins à souffrir, alors vous verriez que, malgré toutes ses saletés, toutes ses misères, toutes ses folies, l'humanité est quelque chose de grand, dont il ne faut pas désespérer. Pour me faire oublier la

canaillerie du monde, il suffit parfois d'un mot, d'un geste, d'une poignée de main. C'est ainsi que je suis, moi. Et voilà soixante et onze ans que ça dure. Hum ! Soixante et onze ans ! Avouez que, si je ne vous l'avais pas dit, vous ne m'en eussiez pas donné plus de quarante-sept ou quarante-huit.

Je vous le répète, j'ai déménagé trente et une fois. J'ai essayé, les unes après les autres, toutes les provinces françaises et même les colonies, car j'ai tâté de l'Algérie, et ça vaudrait aussi la peine d'être raconté. J'ai connu la Meuse en hiver, avec ses grandes ondulations si mélancoliques pour qui suit les routes au trot d'un petit cabriolet. J'ai connu la Bretagne au printemps, quand la mer fume comme le lait qu'on vient de traire. J'ai parcouru l'Auvergne en été, une Auvergne calcinée, violette, toute poreuse et grinçante comme une scorie et qui semble prête à revomir des flammes, dès que le Mahomet tape un peu raide.

Quant à la Bourgogne, c'est un pays qu'il faut voir en automne, dans le plein de son travail, alors

qu'il sue le vin par tous les pores. J'ai exercé pendant quelque temps en Bourgogne, dans la vallée d'Aillant. Le paysage n'a rien d'extraordinaire et les gens vivent de commérages, de menus ragots, comme partout. Mais, quand arrive l'époque des vendanges, tout se métamorphose. Les coteaux commencent à rougir et à fourmiller de croquants. Un vent qui fleure la futaille va de porte en porte, à travers les villages, et ceux qui le respirent sentent leurs jambes trembler et leur intelligence changer de forme. Dans ce coin de la Bourgogne, le vignoble n'est pas toujours une entreprise industrielle, comme dans le Gard où l'on appelle, dès septembre, des « colles » de montagnards loqueteux. Non ! Dans le pays dont je vous parle, chaque maison suffit à son vin et la vendange se passe en famille, dans une intimité frénétique, comme chez le père Noé. C'est le moment des coups de passions, des comédies, des querelles et des miracles. Certaines paroles prononcées en janvier reçoivent réponse en octobre. Il n'est œuf si longtemps couvé qui ne risque d'éclore à la chaleur des cuves et les affaires les plus em-

brouillées se dénouent avec fracas dès que coule le vin bourru.



La Bourgogne, pour moi, ça date d'une bonne vingtaine d'années ; mais je jouis d'une mémoire excellente et que je ne laisse jamais trébucher. J'ai ma méthode, et je vous l'apprendrai quand vous voudrez : la mémoire, ça se dresse à coups de cravache, comme un chien savant. Grâce à ma méthode, toujours jeune et jamais fatigué ! Prenez de la graine.

Donc, je finissais ma tournée. Je venais de m'arrêter une dernière fois, au commencement du village, pour arracher une dent à un vigneron. Quelle affaire ! Le gaillard était à cheval sur un tonneau ; il ouvrait une gueule formidable, noire de vin, par laquelle il m'envoyait une haleine qui eût sûrement fait chavirer un homme moins vigoureux que moi. J'avais saisi la dent, au juger, et j'avais reculé. L'opération ressemblait à un pugilat. Le vigneron poussait des mugissements

de taureau. Enfin, quand nous nous étions séparés, à vingt mètres de notre point de départ, je tenais la dent. Par chance, c'était la bonne ; je veux dire la mauvaise ; enfin, vous me comprenez.

Je laisse mon bonhomme se rincer la mâchoire avec une eau-de-vie qui remontait au premier Empire et je rentre chez moi. J'en étais à tirer mes bottes quand on sonne à la grille. C'était l'adjoint au maire.

— Docteur, me dit-il, ça ne va pas.

Je demande, en décollant le bout de mes chaussettes, pour délasser le pied :

— Alors, monsieur Paillard, toujours cette vieille constipation ?

— Oh ! reprend-il, ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

— Pas de vous ? Et de qui?

— C'est dans le village que ça ne va pas. Il se passe du vilain à Brigandval.

— A Brigandval ?

— Mon Dieu, oui ! Toujours le sergent de ville !

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, mon

pauvre monsieur Paillard ? Allez chercher Biche.

— Biche est malade. Et c'est de vous qu'on a besoin.

Biche, c'était le garde champêtre. Il avait un petit coteau, comme tout le monde. Pas nécessaire d'être sorcier pour comprendre le genre de maladie dont il devait souffrir, à cette heure, tout garde-champêtre qu'il fût.

L'adjoint poursuit :

— Ce démon de sergent de ville est en train d'assommer sa femme, et Mélanie a juste choisi ce moment-là pour accoucher. Tout ça gueule à qui mieux mieux dans la baraque, et personne n'ose entrer.

— Bien entendu ! Et c'est moi qu'on attend pour arranger les choses.

— Dame ! Du moment que ça naît et que ça meurt, c'est votre partie.

— Ah ! les poisons ! Ah ! les canailles ! Eh bien, allons-y !

Je remets mes bottes. Je prends, par précaution, le pistolet chargé à petits plombs qui me servait alors à effrayer les chiens, de véritables

bêtes féroces dans ce patelin. Et nous voilà partis.

Brigandval est un hameau galeux, situé dans un fond, tout au bout du village. On l'appelait ainsi à cause de trois ou quatre indigènes célèbres par leur courtoisie et leurs manières distinguées.

Tout en marchant, l'adjoint m'expliquait l'affaire :

— Houchot, l'ancien sergent de ville, administre à sa femme une raclée chaque semaine. Mais, aujourd'hui, il fait son vin ; il est si saoul qu'il a triplé la dose et, probablement, tué la pauvre femme. Ce n'est pas tout. Mélanie, la fille du sergent de ville, était grosse du troisième enfant que le bandit lui a bricolé, car vous savez que ce monstre-là s'arrange pour être le père et le grand-père en même temps. Alors, Mélanie, prise de peur, a commencé d'accoucher. Tout le bas du village est en émeute et vous attend comme le bon dieu.

Le rôle du bon dieu est difficile à tenir, au milieu d'une population travaillée par le vin nouveau. Je me sentis profondément dégoûté de cette

Bourgogne, d'autant que je venais de manquer un poste admirable, en pleine Beauce, à deux heures de Paris, et qu'on m'avait signalé trop tard.

Le crépuscule tombait et, avec lui, une bruine pénétrante. Enfin, tout ajoutait à mon mécontentement. Nous arrivâmes à Brigandval.

— Ecoutez, me dit l'adjoint.

Nul besoin d'écouter pour entendre. Une centaine de bougres murmuraient, piaillaient, criaillaient, sacraient au milieu d'une cour commune à plusieurs masures dont les toits pliaient l'échine comme chiens battus. Dominant les bruits de ce troupeau, on percevait distinctement trois voix. L'une poussait de temps à autre un hurlement monotone ; pas de doute pour une oreille exercée : c'était le cri de la femelle en plein travail d'enfantement. Une autre voix gémissait sans arrêt, avec des modulations, des montées brusques, des trémolo : ce devait être la vieille. Enfin la troisième voix, venue, semblait-il, des profondeurs du sol, chantait terriblement.

Le groupe des paysans s'ouvrit à notre appro-

che. Les Bourguignons parlent français ; mais ils ont une particularité cocasse, du moins dans cette vallée d'Aillant : ils ne font aucune liaison et ils n'aspirent pas les *h*, ce qui donne à leur débit un léger bouquet que je vous recommande.

— Monsieur le médecin ! C'est pitié d'élever dé enfants dans l'hameau que voilà ! Y ont pas plutôt dé oreilles qu'y entendent toutes lé horreurs ed la vie.

Le sergent de ville avait assurément une très mauvaise presse. On parlait de dénoncer à la justice ses relations criminelles avec Mélanie, de le faire emprisonner, décapiter, que sais-je ? Pourtant, dès que je demandai deux ou trois hommes d'escorte pour pénétrer avec moi dans la tanière du fauve, les plus francs du bec s'éclipsèrent et je vis bien qu'en définitive il me faudrait exercer seul les inquiétantes fonctions de dompteur.

— Entrez toujours, me dit l'adjoint, et, si ça tourne mal, appelez-moi.

La maison Houchot était ouverte à tous les vents. Je m'arrêtai sur le seuil pour déchiffrer un peu l'ombre hurlante où je m'allais aventurer.

On entrait de plain pied dans une salle basse, pavée, malodorante. En face de moi, au beau milieu de la pièce, s'ouvrait l'escalier de la cave dont la porte, inclinée comme un pupitre, bâillait à deux battants. Il montait, de là, certaine chanson infernale qui ne semblait point échappée d'une gorge humaine, mais des entrailles mêmes de la terre en ribote. A droite, je devinais l'alcôve où gémissait la vieille Houchot. A gauche, on descendait par quelques degrés dans une chambre en contre-bas d'où venaient les clameurs de Mélanie. En voilà bien assez pour vous faire entrevoir le plan de mon champ de bataille.

Je fais un pas, deux pas et m'arrête net. Sur les marches de la cave, un claquement de sabots et la chanson qui monte, monte, plus formidable d'instant en instant. Enfin une lueur dansante et voilà l'homme !

Il y eut une merveilleuse seconde de silence. La vieille s'arrêta de mourir et Mélanie d'accoucher. La foule, qui grouillait derrière moi, dans la cour, retint son souffle et j'entendis soudain gronder les cuves où bouillait la vendange.

Houchot était nu jusqu'à la ceinture. Sa culotte et ses sabots ruisselaient d'une sève pourprée. De larges coulées violettes marbraient son torse velu, son visage et ses bras. Il brandissait une grosse bougie pareille à une torche. Il était magnifique, ridicule, farouche et repoussant. Le Démon du vin en personne.

Je n'eus guère le loisir de me livrer à des comparaisons mythologiques. D'un bond, le sergent de ville était sur moi. Il me pinça le coude d'une façon si particulière, si savante, que la place est restée sensible et que j'en souffre encore à chaque changement de saison.

J'ai le sang vif et je n'aime pas qu'un ivrogne fasse le méchant. Tout de suite les grands arguments ! Tout de suite le pistolet à petits plombs sous le nez du sergent de ville ! Voilà comme je suis, moi.

Il fit une retraite prudente et me considéra d'un œil encore trouble, mais pénétré de respect.

— Qui donc que t'es ? demanda-t-il.

— Le médecin. Je suis le médecin.

Aussitôt le Démon du vin exécuta correctement

le salut militaire. Puissance de la discipline ! Elle laisse toujours des traces.

— Oui, le médecin, repris-je. Et je viens examiner votre femme que vous avez tuée, canaille !

Le Démon du vin eut un rire de protestation :

— Tuer ma femme ! Oh ! vous me connaissez mal, monsieur le mé... le mé... mé...

— Allons, éclairez-moi, ou je vous fusille.

Une parole intelligible sortit de l'alcôve :

— Ne lui faites pas de mal, surtout, monsieur le médecin. Il est saoul.

C'est ainsi que la mère Houchot intercédait pour son bourreau.

Le sergent de ville éleva la bougie d'un poing qui tremblait avec fermeté, si j'ose dire ; et je me penchai sur le lit.

Vous n'avez sans doute pas une idée très nette de ce qu'on appelle le passage à tabac. Eh bien! moi, j'en eus, ce soir-là, une révélation objective, certes, mais complète. On eût en vain cherché, sur tout le corps de la bonne femme, un coin de peau large comme une pièce de cent sous et qui ne fût pas ou noir, ou bleu, ou rouge brique. En

vérité, c'était impeccable comme travail et, de ma vie, je n'avais vu femme pareillement accommodée. Je soulevais, l'un après l'autre, les membres endoloris, cherchant la fracture, le dommage grave. La malheureuse poussait des cris à émouvoir un homme de loi. Je me sentais soulevé d'une vertueuse indignation.

— Misérable ! disais-je, brute sanglante ! Vous lui avez rompu bras et jambes.

— Oh ! monsieur le médecin, protestait Houchot d'un air de reproche, vous pouvez la retourner dans tous les sens : je vous fous ma parole qu'il n'y a rien de cassé.

En fait, il n'y avait rien de cassé. Mais de savantes et innombrables meurtrissures.

— Oh ! monsieur le médecin, reprenait Houchot avec l'accent de la dignité offensée, je ne la bats jamais que par terre, à plat, par égard pour les os et pour les charnières. Je m'y connais.

Il ajouta non sans orgueil :

— J'ai été gardien de la paix.

Comme je faisais avaler une boulette d'opium à la victime, les cris de Mélanie reprirent.

— Allons, dis-je, allons voir de l'autre côté, maintenant.

Le Démon du vin me précéda dans la salle basse. Les poils collés par la sueur et la boisson, la langue épaisse, les jambes molles, il faisait piteuse figure.

— Vous n'êtes pas trop fier, lui dis-je. Allons, donnez-moi de l'eau.

— De l'eau ? De l'eau ? Il n'y en a pas.

— Alors donnez-moi de la goutte, et plus vite que ça.

Mélanie n'était pas une belle fille. Ce n'est jamais très réussi, ces gosses bâclés entre deux cuites. Elle avait une moitié du visage un tant soit peu rabougrie et, même de face, elle semblait vous regarder de profil, ce qui ne va pas sans offusquer l'idée qu'on se fait de la figure humaine. D'ailleurs, j'eus peu loisir de l'observer de ce côté-là. Elle avait une façon de crier qui signifiait clairement : « Ouvrez les mains si vous voulez recevoir le petit animal. Il n'est que temps ! »

Les femmes en couches redeviennent des êtres tout simples ; leur plainte touchante est peu va-

riée, puérile. Mélanie, humble créature, s'en tenait à : « Oh ! Marie-Joseph ! » et elle répétait ça chaque fois que la douleur l'empoignait aux entrailles.

Je me lavai les doigts dans un bol d'eau-de-vie. Un truc que je vous recommande s'il vous arrive jamais, comme à Louis XIV, d'avoir à vous improviser sage-femme. Puis j'allai voir où en étaient les choses.

La curiosité, qui fait des miracles, vient très vite à bout de la peur. Je n'étais plus seul chez mes fauves. Deux grosses femmes étaient entrées dans la pièce et y tournaient comme des toupies. Vous remarquerez qu'un accouchement ne se passe jamais sans qu'il y ait au moins deux grosses femmes. L'une se mit à faire du café, comme cela, tout naturellement, parce qu'il n'y a jamais d'accouchement sans café. L'autre, la matrone de Brigandval, me proposa ses services. On me sortit, je ne sais d'où, des serviettes, un drap et même une seconde bougie. Quels que soient les dissentiments, les querelles, les haines, le mystère de l'enfantement ressuscite chez les gens du

peuple une étrange solidarité qui vient du fond de la chair ; comme si toutes les passions devaient céder alors à l'instinct de l'espèce..

La matrone prodiguait à Mélanie les consolations de l'expérience :

— Prends patience ! Quand il est ouvert pour un, il est ouvert pour quinze.

Puis elle se tourna vers moi d'un air capable et complice :

— Alors, monsieur le médecin, la tête est dans les passages ?

J'effectuais ma première reconnaissance. La tête! Il s'agissait bien de la tête! Est-ce que quelque chose pouvait aller normalement, dans cette maison infernale !

— Cette tête-là, dis-je entre mes dents, cette tête-là, eh bien, c'est un siège !

On devrait toujours garder pour soi des confidences professionnelles de ce genre : elles ont vraiment trop de chances d'être mal interprétées. Comme je me retournais en m'essuyant les mains, j'aperçus le Démon du vin, le front dans ses paumes, en proie au plus manifeste accablement.

— Non, laissez-moi, disait-il aux deux grosses femmes. Je suis bien puni par où j'ai péché.

— Dame, glapissait la matrone, il y a aussi de sa faute, à elle. Je lui avais bien recommandé, dans la position qu'elle se trouvait, de ne pas l'aller voir, ce romanichel.

Et le Démon du vin de reprendre, en se martelant le crâne à coups de poings :

— Ses deux premiers sont plutôt chtis. Mais penser qu'au troisième il m'arriverait pareil malheur !

— Allons, allons ! La paix ! fis-je, sans bien pénétrer le sens de ces lamentations. Allez vous débarbouiller et laissez-moi l'aisance de mes coudes.

Je n'eus pas trop de mal à extraire l'enfant qui se présentait effectivement par le siége. Il n'était pas à terme. Mort, bien entendu, et triste à voir. J'étais navré, furieux, surtout navré, car, les enfants, ça me touche toujours le cœur. Je roulai le petit corps dans une serviette et l'allai poser dans un coin.

— Il est mort ? me dit la matrone.

— Eh oui ! Il y a belle lurette.

— Ça vaut mieux, fit-elle d'un air entendu.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Oh ! je sais de quoi il retourne, monsieur le mé...

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

Je crois que je leur aurais donné des claques, à tous ces ostrogoths, si je n'avais été maître de moi, comme je suis toujours. Je m'occupai de la délivrance. Mélanie ne criait plus. La vieille s'endormait en soupirant, dans la pièce voisine. Au dehors, le murmure des voix avait repris. Le Démon du vin paraissait en pleine déconfiture.

— Je peux le voir ! dit-il en se mettant debout.

— Non ! Non ! Tenez-vous tranquille. Allez vous laver la tête sous la pompe.

Il se laissa retomber sur sa chaise.

— Bien ! Bien ! Mais j'aurais voulu le voir, malgré que ce soit un singe.

— Un singe ?

J'étais au comble de la fureur, tout en restant maître de moi, comme vous imaginez.

— Qu'est-ce que vous me chantez ? Un singe ? Est-ce que vous allez me faire tourner en bourrique.

Il eut un geste solennel.

— Un singe ! Oh ! je n'ai que ce que je mérite. Vous avez dit un singe. Et j'ai bien entendu : je ne suis pas si saoul que vous pouvez croire.

Je commençai de me demander si ce n'était pas moi l'ivrogne. Il régnait, dans toute la cambuse, une vertigineuse odeur de vin. J'étais en sueur. Bien qu'il n'y eût que deux bougies dans la pièce, je croyais voir une vingtaine de lumières papilloter autour de moi. J'étouffais. Je ne sus que dire :

— Ah ! non, non ! C'est trop bête !

— Voyez-vous, monsieur, m'expliquait la matrone, Mélanie a eu un regard. Elle est allée, l'autre jour, jusqu'à la grand'place, pour voir ce romanichel qui montrait des animaux.

— Taisez-vous ! Taisez-vous ! Au fait, dites donc toutes vos bourdes. Après tout, je m'en moque, je m'en moque, je m'en moque !

Rien à faire, avec cette bande de sauvages. Je

bordai Mélanie dans son lit et je l'embrassai quand même, parce que moi, vous savez, j'embrasse toujours une femme que je viens d'accoucher ; c'est une habitude. Puis je passai ma veste. Le Démon du vin pleurait sur le bord de la table. Il était mou comme une guenille, complètement réduit. Il criait :

— Laissez-moi ! Je lui ai fait un singe. Je n'ai que ce que je mérite.

Ma foi, ces canaques étaient vraiment trop abrutis. Et ils pouvaient bien se passer de moi. Je pris mon chapeau et sortis. Ouf !



Voici maintenant le drolatique. Personne n'était sorti de la maison avant moi, je peux vous l'affirmer. J'avais à peine fait trois pas dans la nuit que je me sentis saisir par le bras.

— Eh là ! Faites donc attention ! J'ai le coude sensible : cette crapule m'a démoli.

— C'est vous, docteur ? me dit l'adjoint à voix basse.

— Oui. Et après ?

— Alors, c'est vrai ?

— Quoi ?

— C'est vrai que la Mélanie vient d'accoucher d'un singe ?

Il faisait fort sombre. Je dus regarder l'adjoint sous le nez. Il parlait d'une voix hésitante et qui sentait un peu le tonneau. Je fus sur le point de lui dire : « Quoi, vous aussi ? » Mais je me contentai de pouffer :

— Un singe ? De qui le savez-vous ?

— Ah ! vous voyez bien, répondit-il, vous voyez bien que vous ne pouvez pas dire le contraire.

A quoi bon dire le contraire ? Déjà je me trouvais entouré par plus de cent fantômes chuchoteurs qui répétaient : « Un singe ! Un singe ! » Il me parut que le génie de la vendange animait maintenant toute la population de Brigandval. Un homme, même courageux, peut-il lutter contre le génie de la vendange ? Je prononçai d'une voix aussi ferme que possible :

— Allons, au revoir, monsieur Pailland !

Et je pris la fuite. J'avais tout le pays à traverser pour regagner ma maison. Il régnait, ce soir-là, dans le village, une agitation tout à fait anormale. Des gens, groupés sur leur seuil, parlaient avec animation et j'entendais toujours le même mot : « Un singe ! C'est un singe ! » Parfois, j'avais l'impression d'avoir franchi la zone de folie, d'avoir distancé le singe ; mais, dix pas plus loin, il m'attendait au coin d'une borne. Le singe court plus vite que l'homme. Je dois ajouter que je ne me sentais pas, moi-même, dans mon sens ordinaire. Je crois bien que je ne marchais pas droit. C'est ça ! J'avais des idées extravagantes et, malgré ma fureur, j'éprouvais une certaine envie de chanter ; parfaitement, de chanter, ce qui n'est pas si ridicule, car j'avais alors une assez jolie voix de baryton dont j'aurais pu, si je l'avais cultivée, tirer parti, ce qui a toujours été mon rêve.

J'arrive chez moi. Célestine, la bonne, vient m'ouvrir. C'était une femme du pays, une quadragénaire assez grincheuse et qui n'a pas fait long feu à mon service, car, bien que j'aie le meil-

leur caractère du monde, je n'ai jamais pu garder un domestique plus de six mois.

Elle vient donc m'ouvrir et dit en m'enlevant mon paletot :

— Qu'est-ce que vous en avez fait ?

— De quoi ?

— Du singe à la Mélanie du sergent de ville de Brigandval ?

Si j'avais été moins patient que je ne suis, je pense que j'aurais donné à Célestine la gifle qui me mûrissait au bout des doigts. Je ne me livrai à aucune violence. Je répondis :

— Comment savez-vous ça ?

Célestine haussa les épaules.

— Qui donc ne le sait point ?

Je m'aperçus seulement alors que ma façon de parler ne comportait aucune dénégation. Au contraire. J'avais voulu dire : « Qui vous a dit qu'il soit question de singe ? » Et tout naturellement, ma question avait dévié et signifiait : « Comment savez-vous que c'est un singe ? »

Mais quoi ? Rien à faire contre le génie de la vendange. Je le sentais s'agiter, invisible, autour

de moi. Je l'entendais ricaner, comme un gaillard qui a réussi une bonne plaisanterie.

— Célestine, dis-je, en fronçant le sourcil, soufflez-moi dans le nez.

Elle recula, la mine vexée, et cria, la garce :

— C'est donc que monsieur a bu !

Avoir bu ! Certes non, je n'avais pas bu. Je me sentais même prodigieusement altéré, bien que, le plus souvent, je ne souffre guère de la soif, non plus que de la fatigue. Je passai dans la salle à manger. La soupe était servie et toute la famille m'attendait. Je me mis à manger sans souffler mot. Vous comprenez : le secret professionnel !

Ma femme me regardait attentivement. A plusieurs reprises, elle ouvrit la bouche pour me poser une question, mais sans s'y décider. Ce manège finít par m'irriter et, comme elle avalait une fois de plus sa salive, à la façon d'une personne qui va parler, je criai, avec force, en tapant du poing sur la table :

— Eh bien oui ! Que veux-tu ? C'est comme ça !

Ma femme répondit en baissant la tête :

— Bien ! Bien ! mon ami.

cette tranquillité. Comme j'arrivais à Brigandval, je rencontrai le garde champêtre, Biche. Il portait, sous le bras, un petit coffre de sapin. Il prit un air mystérieux :

— Je l'ai, dit-il.

Je ressentis du dépit, mais fis bonne contenance.

— Vous l'avez ? Eh bien, tant mieux, Biche. L'avez-vous, du moins, regardé ?

— Pas de danger ! Ma belle-sœur est enceinte ; et c'est assez d'un singe pour le village. Je l'ai pris avec la serviette, tel que vous l'aviez laissé, et je l'ai cloué dans sa petite boîte. Allez ! ouste ! Au cimetière !

Je regardai, [illegible] bonne fois, la petite b[illegible] de bois blanc qu[illegible]tenait la vérité.

— Bon voyag[illegible] revoir, Biche.

Il n'y avait pl[illegible]u'à laisser couri[illegible]
Après tout, la vér[illegible]e n'est pas ce [illegible]
ce que les homme[illegible]dent.

La population [illegible]rigandval [illegible]
résolue. « Un singe [illegible]t jamais [illegible]
fois n'est pas cout[illegible] Il serv[illegible]

veille, à cela près que la nuit l'avait affermie, clarifiée, purifiée. Le singe qui, la veille encore, n'était qu'une réalité en pleine évolution se trouvait, le matin venu, une réalité adulte, classée, indiscutable.

La première personne que je rencontrai fut le maire. Il était à cheval et partait pour ses vignes.

— Ah bien, me cria-t-il, docteur, ah bien, mes compliments ! J'espère que vous allez faire, avec ça, une belle note pour vos sociétés savantes.

Je crus prudent de sourire et de répondre une phrase des plus vagues, concernant la procréation en général et la tératologie en particulier.

Moins de deux minutes après, je tombai dans les pattes du receveur de l'enregistrement. C'était un gros homme assez maniaque qui collectionnait les serpents, les ténias et les papillons. Il me demanda, sans préambule :

— Vous l'avez mis dans l'esprit de bois ? Si vous n'en voulez pas, je le prends, hein ?

Pour couper court, je répondis :

— Non, je le garde.

Il était dit que je n'aurais ni cet honneur, ni

cette tranquillité. Comme j'arrivais à Brigandval, je rencontrai le garde champêtre, Biche. Il portait, sous le bras, un petit coffre de sapin. Il prit un air mystérieux :

— Je l'ai, dit-il.

Je ressentis du dépit, mais fis bonne contenance.

— Vous l'avez ? Eh bien, tant mieux, Biche. L'avez-vous, du moins, regardé ?

— Pas de danger ! Ma belle-sœur est enceinte ; et c'est assez d'un singe pour le village. Je l'ai pris avec la serviette, tel que vous l'aviez laissé, et je l'ai cloué dans sa petite boîte. Allez ! ouste ! Au cimetière !

Je regardai, une bonne fois, la petite boîte de bois blanc qui contenait la vérité.

— Bon voyage ! Au revoir, Biche.

Il n'y avait plus qu'à laisser courir le singe. Après tout, la vérité, ce n'est pas ce qui est, c'est ce que les hommes veulent.

La population de Brigandval était calme et résolue. « Un singe n'est jamais qu'un singe. Une fois n'est pas coutume. Il serait toujours temps

d'aviser, au cas où arriveraient des crocodiles ou des kangourous. Mais un singe ! On avait vu plus drôle. »

Je trouvai le sergent de ville assis sur le pas de sa porte. Il était admirablement dessoulé et montrait visage de sacristain. Il jouait avec deux gosses que je reconnus pour les deux premiers de Mélanie. Oh ! de très regrettables échantillons de l'espèce ! Je vous ai dit un mot, tout à l'heure, des unions consanguines. Imaginez ce que pouvaient être ces deux malheureuses créatures. Ajoutez-y l'alcool et la misère. Je vous passe les petits fronts en corniches et les poitrines en cages à serins. J'aime trop les enfants pour parler de ça tranquillement.

Le sergent de ville n'osait me regarder en face, et il faut dire que je ne l'y encourageais point. Il murmura :

— Tout va bien !

Je répondis :

— Vous n'êtes pas difficile.

Alors il me prit par le pan de ma veste et m'entraîna dans le jardin. Il parlait d'une voix basse,

humble, un peu rauque et non tout à fait dépourvue de bonhomie.

— Monsieur le médecin, je suis un misérable. C'est entendu ! Mais je n'ai pas toujours été comme ça, je vous assure...

Je me sentais assez nerveux et coupai court.

— Vous n'allez pas me raconter vos mois de nourrice.

— C'est le vin, monsieur le médecin, c'est le vin ! Et puis ce métier de sergent de ville qui ne m'a pas réussi. Songez : toutes ces nuits passées à marcher d'un bec de gaz à l'autre. Et toujours raide, comme si l'on avait avalé une latte. Et toujours l'ordre ! Maintenir l'ordre. Oh ! il y avait de quoi devenir enragé. J'étais à Paris, dans le dix-huitième. Vous voyez ça ? Maintenir l'ordre dans le dix-huitième ! Des fois, j'avais envie de chanter à tue-tête, de casser un carreau, de démolir une devanture. Pas par méchanceté, vous pouvez me croire. Pour en finir avec l'ordre. Mais non, je faisais comme les autres. Je me rangeais sous les portes cochères, en attendant que la pluie finisse. Comme les autres. Non ! ce que j'ai pu

m'ennuyer ! Alors, vous comprenez, quand il m'en tombait sous la main... Pour le service, bien entendu. Tout le sang trop longtemps retenu me montait à la tête et je tapais, je tapais. Je les aurais désossés, décarcassés, mis en loques. Heureusement qu'on m'a appris les règles et la bonne façon de taper. Malgré tout, ce métier-là m'a mangé le tempérament et, si j'y étais resté plus longtemps, je crois bien que j'aurais fait un malheur.

Il s'arrêta un peu, arracha du bout de sa botte une mauvaise herbe et reprit :

— Mais c'est le vin, surtout le vin ! Pour Mélanie, tout vient du vin. Moi qui suis bien bâti, je lui ai fait deux avortons. A ma fille, monsieur le médecin, à ma propre fille ! Et, pour finir, un singe !

Il s'assit sur une brouette et se mit à pleurer. Alors il me vint une inspiration. Si les légendes sont indomptables, qu'elles servent, du moins, à quelque chose.

— Houchot, lui dis-je, considérez que ce singe est un avertissement de la nature. Vous aurez



Moi qui ai le sommeil léger, je dormis, cette nuit-là, comme une souche. On vint, paraît-il, me demander, vers deux heures du matin. Je n'entendis rien du tout et ma femme répondit que j'étais souffrant, ce dont je n'osai trop la blâmer.

Quand je me décidai à ouvrir l'œil, il faisait soleil. Le temps était clair, léger, un peu frais. L'air avait de la transparence et de la netteté. Un beau rideau de peupliers jaunissait au bout de mon jardin. Le monde était bien à la place où je l'avais laissé la veille, mais il avait l'aspect rassis, calmé, historique en quelque sorte et non plus légendaire.

Pendant que je me rasais, toute l'histoire du singe me revint en mémoire. « Voilà, dis-je, une de ces aventures qui n'arrivent qu'à moi. Heureusement que, ce matin, il n'en restera plus trace. »

Je me trompais. Je sortis pour mes visites et, dès les premiers pas que je fis dans le pays, je pus constater que l'affaire du singe se portait à mer-

veille, à cela près que la nuit l'avait affermie, clarifiée, purifiée. Le singe qui, la veille encore, n'était qu'une réalité en pleine évolution se trouvait, le matin venu, une réalité adulte, classée, indiscutable.

La première personne que je rencontrai fut le maire. Il était à cheval et partait pour ses vignes.

— Ah bien, me cria-t-il, docteur, ah bien, mes compliments ! J'espère que vous allez faire, avec ça, une belle note pour vos sociétés savantes.

Je crus prudent de sourire et de répondre une phrase des plus vagues, concernant la procréation en général et la tératologie en particulier.

Moins de deux minutes après, je tombai dans les pattes du receveur de l'enregistrement. C'était un gros homme assez maniaque qui collectionnait les serpents, les ténias et les papillons. Il me demanda, sans préambule :

— Vous l'avez mis dans l'esprit de bois ? Si vous n'en voulez pas, je le prends, hein ?

Pour couper court, je répondis :

— Non, je le garde.

Il était dit que je n'aurais ni cet honneur, ni

cette tranquillité. Comme j'arrivais à Brigandval, je rencontrai le garde champêtre, Biche. Il portait, sous le bras, un petit coffre de sapin. Il prit un air mystérieux :

— Je l'ai, dit-il.

Je ressentis du dépit, mais fis bonne contenance.

— Vous l'avez ? Eh bien, tant mieux, Biche. L'avez-vous, du moins, regardé ?

— Pas de danger ! Ma belle-sœur est enceinte ; et c'est assez d'un singe pour le village. Je l'ai pris avec la serviette, tel que vous l'aviez laissé, et je l'ai cloué dans sa petite boîte. Allez ! ouste ! Au cimetière !

Je regardai, une bonne fois, la petite boîte de bois blanc qui contenait la vérité.

— Bon voyage ! Au revoir, Biche.

Il n'y avait plus qu'à laisser courir le singe. Après tout, la vérité, ce n'est pas ce qui est, c'est ce que les hommes veulent.

La population de Brigandval était calme et résolue. « Un singe n'est jamais qu'un singe. Une fois n'est pas coutume. Il serait toujours temps

d'aviser, au cas où arriveraient des crocodiles ou des kangourous. Mais un singe ! On avait vu plus drôle. »

Je trouvai le sergent de ville assis sur le pas de sa porte. Il était admirablement dessoulé et montrait visage de sacristain. Il jouait avec deux gosses que je reconnus pour les deux premiers de Mélanie. Oh ! de très regrettables échantillons de l'espèce ! Je vous ai dit un mot, tout à l'heure, des unions consanguines. Imaginez ce que pouvaient être ces deux malheureuses créatures. Ajoutez-y l'alcool et la misère. Je vous passe les petits fronts en corniches et les poitrines en cages à serins. J'aime trop les enfants pour parler de ça tranquillement.

Le sergent de ville n'osait me regarder en face, et il faut dire que je ne l'y encourageais point. Il murmura :

— Tout va bien !

Je répondis :

— Vous n'êtes pas difficile.

Alors il me prit par le pan de ma veste et m'entraîna dans le jardin. Il parlait d'une voix basse,

LE BENGALI

Dosse considéra, pendant plusieurs minutes, l'église de lave compacte, la place toute pavée de petites pierres rondes, les tilleuls émaciés qui, dans leur corset de tringles, attendaient la mort avec résignation. Il regarda ensuite les boutiques de salaisons, les pièces de lard pareilles à des pans de murailles, les vessies tuméfiées de graisse, les saucissons secs et noueux comme des pendus d'été. Il daigna même jeter les yeux sur le

jardin public dont les bégonias enduraient la soif, la poussière et maintes humiliations. Puis il dit :

— Six mille âmes ! Et il n'y aurait pas moyen de rigoler !

En ce temps-là, Dosse avait vingt-cinq ans. Son visage était cocassement triangulaire, plat, blême. Deux bandeaux de cheveux ouvraient leur accent circonflexe sur un front démesuré ; car Dosse, qui méprisait la science des hommes et l'étude qu'elle exige et la gloire qu'elle procure, n'en possédait pas moins un front d'académicien.

Dans la pâleur crémeuse de sa face, il y avait encore des yeux globuleux, hilares, de cette teinte rare que l'on admire aux flancs des harengs frais. Il y avait enfin une bouche, un chef-d'œuvre d'insolence, une bouche éclatante, humide, d'un dessin charmant et que n'avaient pas encore avilie mille nuits consumées dans la crapule.

Dosse, qui a de longues jambes, fit deux ou trois fois le tour de la place au train d'un cheval cravaché. Je le suivis sans protester : Dosse était l'organisateur des plaisirs. Je lui reconnaissais une autorité totale. Il en abusait.

— Ainsi donc, me dit-il, tu ne veux pas qu'on prenne le train ? Je connais dans le bas quartier de Tulle...

— Non, répliquai-je, non, Grand-Dosse ! C'est ici que nous passerons la nuit. Je suis le maître des itinéraires. Respecte mes attributions et mes arrêts.

— Bien, fit Dosse. Et il se remit en marche.

Il était un peu plus de huit heures du soir. L'approche de l'ombre n'apportait qu'un faible dédommagement au supplice tropical de la journée. La fraîcheur et le sommeil qu'elle escorte ne nous seraient point octroyés avant la mi-nuit. Ainsi j'errais, à la remorque de Grand-Dosse, dans cette cité de granit et de basalte dont les murailles, dès le crépuscule, commençaient à ressuer toute la chaleur absorbée depuis l'aurore.

Parfois Dosse faisait une courte pause et me regardait d'un œil courroucé.

— Parle-moi des ports, disait-il. Parle-moi des villes maritimes ! Marseille, Bordeaux, voilà des réalités ! Et Anvers ! Le vieux quartier, près de l'Escaut ! Les belles putains attendent, poliment,

au pied de leur escalier. Elles ont les bras croisés sur les seins et des bottines jaunes qui leur grimpent jusqu'aux cuisses. Et on sait boire : des bières anglaises, des bières allemandes, des bières flamandes, des alcools qui sentent merveilleusement la punaise et le goudron.

Il repartait à toute allure, appliquant sur les pavés sphériques des pieds qui, malgré les véhémentes passions de leur propriétaire, n'étaient point fourchus, mais étalés, mais épanouis.

— Ici, grognait-il, ces rustauds n'ont que des vins d'importation, des vins qui ont l'air d'être vomis avant d'avoir été bus. Ces bougres n'ont que des limonades à l'esprit de sel, et des cochonneries de sirops. N'étaient les lièvres et les truites, ce sacré pays ne posséderait qu'une existence purement géographique. Mais on ne mange pas de truites sans boire, foutre de foutre ! Et on ne fait pas l'amour avec des lièvres, jusqu'à nouvel ordre.

Un « verse-pot » allumait ses lampes. Je saisis Grand-Dosse par le pan de sa vareuse et proposai timidement :

— Entrons.

— Non ! Ah ! non ! rugit-il. Je vois ce que tu désires : un petit écarté bien sage, un rams de tout repos ; des cartes graissées comme à la couenne. On joue les consommations : deux menthes à l'eau. Et, vers dix heures, dès que le dernier commis voyageur est sorti, le patron souffle ses quinquets. Non ! Non et non !

Nous étions parvenus au tournant d'une petite ruelle vertigineuse dont les maisons se cramponnaient les unes aux autres pour ne pas dégringoler. Torrent en miniature, un ruisseau se ruait au milieu de la chaussée. Une grosse femme, affalée devant sa porte, s'éventait, attendant en vain le serein. Dosse fonça sur la grosse femme.

— N'y a-t-il pas, madame, demanda-t-il avec un sérieux calculé, n'y a-t-il pas, dans cette partie de la ville, un mauvais lieu ?

La matrone releva la tête et déploya plusieurs mentons pareils à des besaces.

— Un mauvais lieu ? reprit-elle d'une voix profonde.

— Oui, articula Dosse, un mauvais lieu, une maison de tolérance, enfin.

La nuit était presque complète. Planté droit, les jambes un peu écartées, Grand-Dosse avait la mine confite en dévotion d'un touriste qui demande le chemin de la cathédrale. Je le connais bien : je le sentis enchanté de son impertinence.

La grosse femme parut réfléchir et répondit avec gravité :

— Si fait ! Descendez ; prenez, à gauche, la rue de la Gare. Vous chercherez la rue des Petits-Piquets et, dans la rue des Petits-Piquets, vous verrez une maison à perron. Vous appellerez Mme Clotaire.

— Je vous remercie mille fois, fit Dosse en soulevant son chapeau.

Comme nous nous enfoncions dans la ruelle, je lançai vers Dosse un coup d'œil oblique et dis :

— Tu es vert. Hein ? Pour être vert, tu es vert.

Il allait à grandes enjambées, le cou ramassé, le front en avant, comme un bouc irrité. Il répliqua sèchement :

— Vert ? Je ne suis pas vert. Dans une ville

qui n'a point de garnison, on ne peut se renseigner qu'auprès des bedeaux ou des femmes.

Dosse est ainsi ; il veut toujours avoir raison...

La rue de la Gare était obscure. Les nuits de lune, on n'utilise qu'un quart des réverbères, même si la lune se lève tard.

La chaussée descendait si roidement que les ténèbres nous paraissaient céder, elles aussi, aux sollicitations de la pente, et couler. Des ombres remontaient le courant, furtivement aperçues comme les poissons d'un torrent noir.

De sa voix impérieuse Dosse immobilisa soudain l'une de ces ombres :

— Vous plairait-il, monsieur, de nous indiquer la rue des Petits-Piquets ?

L'ombre répondit :

— Vous y arrivez, précisément.

Dosse rallumait son cigare. La flamme du briquet ravit à la nuit notre interlocuteur. C'était un homme âgé, bas sur pattes, correctement vêtu. Il portait, sous le bras, une boîte engainée de cuir. Il cligna les yeux devant l'insolente petite

flammé, et fit mine de s'éloigner. Mais Dosse, avec une insistance glaciale :

— C'est bien dans cette rue, monsieur, que se trouve la maison de Mme Clotaire, une maison à perron ?

Le vieillard fit un pas, regarda Dosse avec curiosité et répondit :

— Oui ! La quatrième maison à main gauche.

Dosse était, en ce temps-là, un garçon insupportable, parfaitement insupportable. Il tira deux ou trois grosses bouffées de son cigare et poursuivit d'une voix suave :

— C'est bien chez cette dame Clotaire que l'on trouve des femmes de mauvaise vie, des filles de joie ?

— Oui, oui, des filles de joie, répéta le bonhomme en s'arrêtant pensivement sur chaque mot.

— Ainsi donc, acheva Dosse, pas d'erreur possible ? Merci, monsieur.

Le vieillard avait fait un pas pour s'éloigner. Il haussa les épaules et répliqua :

— Non, pas d'erreur possible. D'ailleurs, j'en sors. Au revoir, messieurs !

Dosse souffla son briquet. L'ombre environnante redevint soudain plus limpide et plus intelligible. Nous pénétrâmes dans la rue des Petits-Piquets.

— Cet abominable barbon, disait Dosse, n'a pas hésité une seconde à nous mettre au fait de ses mœurs déréglées.

Je ne répondis rien. Je luttais mal contre le besoin de sommeil. Pourtant, je n'oublierai jamais le visage nocturne que nous montra la maison de Mme Clotaire. La façade, construite en pierre volcanique, se résorbait de toutes parts dans l'obscurité. Au rez-de-chaussée, une seule fenêtre, aveuglée de planches et de papier. Au premier étage une autre fenêtre dont les volets clos étaient sertis de raies lumineuses. De là tombait une rumeur étouffée : une chanson indistincte, des paroles, des cris. La porte, à laquelle on accédait par un perron branlant, était verrouillée.

— Oh ! murmurait, entre ses dents, Dosse, flai-

rant de-ci de-là, comme un limier, oh ! l'étrange bordel, l'étrange bordel !

Et, du pommeau de sa canne, il heurta fortement la porte, à plusieurs reprises.

Un moment passa ; puis on entendit s'ouvrir la fenêtre du premier étage. Une voix de femme, au timbre canaille et rustique, héla :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Deux messieurs, flûta Grand-Dosse.

— Julie, va voir, dit la femme en refermant la fenêtre.

Trois minutes d'attente. Le cigare de Dosse s'embrasait de seconde en seconde et, chaque fois, j'apercevais la face plate et les gros yeux illuminés d'une lueur rousse.

La porte s'ouvrit. Une fille de vingt ans, à la tignasse luisante, aux mâchoires massives, parut, élevant un bougeoir.

— Eh bien, entrez ! fit-elle d'un ton morne.

Elle avait un jupon à fleurs et les pieds dans des chaussons de corde. Elle referma la porte derrière nous. L'entêtement de Dosse me donnait de l'humeur. Je regardais sans aucun contentement

le corridor dans lequel nous nous trouvions et dont les murs portaient des festons de poussière.

— Grand-Dosse, murmurai-je, Grand-Dosse, tu dois t'être trompé. Allons-nous-en !

Grand-Dosse ne m'écoutait guère. Il considérait, d'un œil amusé, la garce dont les gros seins tremblaient sous la chemise écrue. La bougie, tenue d'une main indolente, était descendue peu à peu et, sur le visage de la fille, les ombres du nez, du menton, des pommettes et des cils dansaient, rebroussées, avec les bonds et les palpitations de la flamme.

— Donnez-nous d'abord, madame, fit mon compagnon, quelque chose à boire.

— Eh bien, montez, gémit-elle en passant devant nous.

L'escalier était de pierre ; il tournait pesamment sur son axe. Au premier étage, la fille fit claquer un loquet et nous entrâmes.

Nous entrâmes dans une grande salle carrée. Au fond de ma mémoire, où tant de visages, tant d'horizons, tant de mers, tant de ciels ont laissé des peintures innombrables, jamais cette salle ne

cessera de vivre et de souffrir, avec la clarté fumeuse de sa lampe au verre brisé.

Je vis d'abord quatre lits,disposés bout à bout, tout autour de la pièce,le long des murailles.Dans un des lits, une vieille femme à la chevelure grise dormait, gémissant et grognant par intervalles. Dans le lit voisin, un couple s'agitait, au milieu d'un pêle-mêle de draps et de couvertures. Il régnait une chaleur de forge ; le couple haletait, à moitié découvert. On apercevait des reins velus, des cuisses ruisselantes de sueur. L'homme respirait à grands coups : han ! han ! comme un bûcheron qui manie la cognée.

Les deux autres lits étaient vides ; leurs matelas portaient des plaies par lesquelles bavaient des touffes de crin. Sur le bord de l'un d'eux, un paysan demeurait prostré, les cheveux collés au crâne, l'œil luisant d'ivresse.

Il y avait encore une grande caisse, comblée d'une paillasse. Là, deux enfants dormaient, dans une odeur d'urine et de lait suri.

Au centre de la pièce, une large table recouverte de toile cirée. Des litres, plus ou moins

pleins d'un vin noir, étaient épars comme des quilles. Vêtu de la blouse sombre des Auvergnats, et coiffé d'un feutre à grandes ailes, un homme se tenait debout près de la table. Il serrait un verre à boire dans sa rude main et psalmodiait une romance où revenait sans cesse ce vers :

N'as-tu pas entendu chanter le bengali ?

Les seins sur la table, le menton dans les paumes, une femme écoutait. Elle avait quarante ans peut-être, un visage bouffi et des yeux submergés d'une graisse livide ; mais dans ces yeux roulaient des larmes ; mais sur ce visage voguait, hésitait, mourait et renaissait sans cesse un rêve misérable et merveilleux, un rêve d'océans hardis, de forêts pâmées et d'oiseaux aux plumes éclatantes, d'oiseaux dont le ramage fait dormir, pleurer, mourir et renaître.

Julie nous avait donné deux verres et les remplissait de vin. Dosse dit, presque à voix basse :

— J'aurais préféré de la bière.

Et je sentis que toute son assurance habituelle

venait de tomber. Il serrait les lèvres pour y entretenir, à grand'peine, un sourire crispé.

L'homme chantait toujours. Les enfants se dressèrent soudain et se prirent à tousser ensemble : une quinte prolongée, après laquelle l'haleine leur revint dans un sifflement qui déchirait l'oreille. J'avais trouvé, sur la table, une feuille de papier qui traînait dans les flaques de vin et j'en jouais distraitement.

— Laissez cela, dit Mme Clotaire en tendant le bras. Laissez cela : c'est l'ordonnance du médecin. Il sort d'ici, parce que les gosses ont la coqueluche.

Je me penchai vers Dosse et soufflai :

— Allons-nous-en, Grand-Dosse.

Dosse ne paraissait pas m'entendre. Il but, par petites gorgées, tout son verre de vin. Il sortit une pièce de cent sous et la posa sur la table. Puis il se leva et dit en se découvrant :

— Au revoir, madame, au revoir, messieurs.

La femme secoua légèrement la tête. Julie prit le bougeoir. Le paysan à la blouse noire n'avait pas cessé de chanter. Peut-être même ne nous

avait-il pas vus. De l'œil, je parcourus une fois encore toute la chambre. Je regardai bien la vieille femme endormie, les enfants congestionnés par la toux, le couple enragé, toujours en proie à lui-même et, surtout, surtout, la lampe, toute droite au milieu de la table, la lampe dont le verre charbonneux et cassé versait une clarté si douloureuse qu'elle blesse encore le fond de mon œil, après vingt ans.

La rue nous reçut dans ses ténèbres indulgentes. Là, et là seulement, Dosse parut s'abandonner. Il prit mon bras, comme il lui arrivait de faire dans les minutes d'inquiétude, et il marcha longtemps à mes côtés sans rien dire.

De détours en détours, je retrouvai le chemin de l'auberge. Nous gagnâmes notre chambre et nous couchâmes, sans avoir échangé une parole.

Dosse, Grand-Dosse, tu dois te rappeler cette nuit-là. Vers deux heures du matin, la clarté de la lune entra par les fenêtres ouvertes. Et, comme je me retournais dans mon lit, je t'aperçus, de loin, les bras croisés derrière la tête et les yeux ouverts.

Un peu plus tard, le jour d'été surgit, chassant les rêves, le jour d'été, victorieux et insouciant. Tu ne dormais pas encore, Grand-Dosse. Tu regardais, au plafond, frissonner les reflets de l'eau que le soleil chauffait déjà dans les cuvettes de faïence.

NOUVELLE RENCONTRE DE SALAVIN

NOUVELLE RENCONTRE DE SALAVIN

Une journée, hélas ! Une journée de plus ! A travers les cils, l'aube d'hiver se fraye passage, comme l'eau fangeuse de l'inondation qui ne connaît plus d'obstacles. Ah ! que la terrible nuit était douce à l'âme transie ! Une minute, une minute encore, pour savourer désespérément ce sommeil pareil à la mort ; une minute encore pour étreindre ce rêve qui va s'échapper, s'échapper, et qui était beau et enivrant et triste, oui,

si triste, mais qui valait mieux que toute la vie. Une journée, mon Dieu ! Elle est là comme un témoin qui veut être entendu et qui ne s'en ira pas sans avoir dit tout ce qu'il doit dire.

Salavin ferma ses paupières avec force, comme pour refouler le jour. Il se retourna dans son lit, étirant ses membres appesantis ; il se retourna prudemment, car il savait que, sous la couverture mince, il était difficile de concentrer un peu de chaleur ; il savait aussi que le sommier rebelle allait grincer, à la grande colère du redoutable Jaboulet, le voisin de dortoir.

Fidèle à ses habitudes, le sommier lâcha d'abord une plainte stridente, puis un des ressorts fit entendre une véritable détonation, prolongée par le sanglot vibrant de tous les ressorts voisins. Comme chaque jour, Jaboulet grogna :

— As-tu fini, canaille ? Tu m'agaces les dents.

Du fond de la salle, sortit une voix rauque et basse :

— Pas vrai ! T'en as plus, de dents.

Mais Jaboulet trancha :

— Ça m'agace la place... bourrique.

Salavin se tint coi. Dormir, dormir encore un petit instant. Se retrouver sur cette route bordée de pins noirs et dallée de marbre où le vagabondage des songes l'avait poussé toute la nuit. Rêver encore pendant une minute ; rêver une vie qui fasse oublier à jamais la vraie, la morne, l'écœurante vie.

Il se sentait tout empoisonné de sommeil, les reins douloureux, les jambes pâteuses, le cœur empli d'eau trouble, la tête gonflée de fumée.

Le dortoir comptait six lits, six lits de fer, dépareillés, sans draps et dont aucun n'était assez long pour un homme d'une taille moyenne. Couché sur le côté droit, à cause de son cœur dont il percevait le sourd travail affairé, Salavin contemplait le rectangle livide d'une fenêtre ; cette image semblait divisée dans toute sa hauteur par la silhouette grêle d'une colonne de fonte qui soutenait le plafond et qu'un architecte aux desseins mystérieux avait érigée très loin du centre de la salle.

Par la fenêtre à demi barbouillée de blanc d'Espagne, on apercevait, de l'autre côté de la

cour, le dos d'une grande maison : une muraille de meulière, immense, aveugle, impénétrable comme un avenir. De la cour, où les marchandes des quatre-saisons remisaient leurs voitures sous un appentis, montait une rumeur de querelle. A travers une mince cloison arrivaient les bruits de l'escalier : claquements de galoches, clapotis mous de savates, glissements feutrés de vieilles chaussures humides, appels, quintes de toux. Mais rien de tout cela n'empêchait Jaboulet de dormir ; seul réussissait à l'exaspérer le cri du sommier que Salavin irritait parfois en bougeant.

Depuis deux mois, Salavin occupait le lit nº 3. Il avait Jaboulet à sa droite. Le lit nº 1 était vide. Le lit nº 2 avait été pendant longtemps celui de Lhuilier, mais Lhuilier, maintenant, se mourait à l'hôpital et Salavin n'avait plus de voisin attitré ; rien que des miséreux sans attaches et sans histoires, qui arrivaient, le soir, avec juste quinze sous en poche pour s'offrir une vraie nuit et qui repartaient le matin sans s'être rassasiés de sommeil, emportés, comme de vieux papiers, dans

la bourrasque qui leur tenait lieu de destin.

A la droite de Jaboulet dormait d'ordinaire un personnage silencieux, blafard, qui s'était appelé Martinage, mais que l'on ne désignait jamais plus autrement que par son surnom : le mort. Il était soigneux de ses nippes, méticuleux dans tous ses actes et fort exactement appliqué aux infimes besognes qui lui tenaient lieu d'occupations. Il n'avait aucune espèce de vice ou de passion et apportait à sa carrière de gueux des qualités qui, si le hasard l'avait placé dans les rangs de l'administration, eussent fait de lui un fonctionnaire apprécié. A force de résignation et d'inertie, il avait désarmé le farouche Jaboulet qui n'avait même plus l'air de le voir, ne le comptait jamais au nombre des personnes présentes et affectait de s'intéresser à des objets ou à des hommes placés derrière Martinage, dit le mort, comme si le corps du pauvre hère n'eût été qu'une vapeur, un songe.

Enfin, tout au fond, dans l'angle de la pièce, le lit nº 6 donnait asile à un garçon plongeur. Il avait longtemps travaillé dans un restaurant de

la rue Montmartre, puis il avait perdu sa place à cause d'une maladie qui n'est pas rare dans le métier et qui lui emportait la peau des doigts. Il usait ses économies à quêter quelque vague besogne et ravivait sans cesse son mal en acceptant de faire les extra, au grand bouillon de la rue Monge. C'était un homme perdu de santé, mais encore musclé et habitué à ce qu'on le fît monter du sous-sol pour mettre, de temps en temps, un ivrogne à la raison. Le jour où il était entré à l'hôtel, Jaboulet avait perdu la moitié de son autorité.

Entre les lits et les fenêtres, il y avait une longue table gluante, commune à tout le dortoir et dont l'usage était réglé par des lois obscures, souveraines.

Du palier qui séparait le dortoir des dortoirs voisins arrivaient les gargouillements de la fontaine où les clients de l'étage venaient parfois prendre un peu d'eau.



Salavin descendit l'escalier sans toucher à la corde qui tenait lieu de rampe et dont les fibres étaient empâtées d'une crasse brune, dense, malléable comme la cire.

Au pied de l'escalier, le patron de l'hôtel se tenait assis dans une minuscule cage de verre, sous un bec de gaz. C'était un Auvergnat grisonnant, aux gros yeux myopes, à la moustache tombante. Les reflets du lumignon dansaient sur sa calvitie. A vivre dans le noir, la fraîcheur et l'engourdissement, il se trouvait envahi par une bouffissure plombée qui n'apparaissait bien qu'au jour cruel de l'Impasse, à l'heure où il sortait pour nettoyer la lampe de l'enseigne. Un homme triste, méthodique, inquiet de la police, soucieux de l'ordre et qui n'était pas sans empire sur le monde de loqueteux à qui, honnêtement, il vendait du sommeil.

Il salua Salavin de cet imperceptible mouvement du sourcil dont il honorait ses clients les

moins fugitifs. Et Salavin se trouva dehors, clignant les yeux, car il souffrait maintenant d'une inflammation des paupières.

Il ne pleuvait pas ; mais la chaussée de l'Impasse Maubert, profondément encaissée dans les masures et peu fréquentée des vents, restait grasse des dernières averses. Entre les toits, palpitait une étroite bande de ciel. Les nuages la franchissaient d'un bond, comme des gens pressés qui portent un message.

Salavin gagna le quai de la Tournelle. Il ne marchait pas comme à l'ordinaire. Le sol lui semblait tantôt élastique et tantôt mol, inconsistant. Le corps même de Salavin n'avait ni poids, ni volume précis ; ses mouvements ne se trouvaient jamais exactement ceux qu'avait décrétés sa volonté. Il haussa les épaules et pensa : « Quelle machine ! Misère ! Quelle machine ! Si je ne souffrais pas, je ne serais même pas sûr d'exister ».

Il se fit peu à peu à ces impressions pénibles. Et, comme des plages d'ombres s'élargissaient dans le champ de son regard, il conclut avec un

calme surprenant : « Il paraît que c'est le régime aujourd'hui. Tant pis! Allons, tant pis! Sûrement, ça vient de l'estomac. Je ne mangerai plus de soupe le soir. Toutes réflexions faites, je ne mangerai plus rien le soir. Autant d'économisé. »

En arrivant à l'angle du pont Sully, Salavin aperçut de loin, venant à sa rencontre, dans la foule clairsemée du matin, un homme grand, légèrement voûté, vêtu d'un ample pardessus marron, coiffé d'un feutre noir, et qui portait des lunettes d'écaille sur une face ronde, rasée, un peu grasse.

Salavin s'arrêta net et eut une seconde d'affolement. Il fit un mouvement pour descendre sur le quai par l'escalier de granit ; puis, saisi d'une autre inspiration, il tourna sur lui-même et entra dans un urinoir. Il y demeura quelques instants, regardant au dehors, à travers les découpures de la tôle, jusqu'à ce que le passant se fût éloigné dans la direction du boulevard Saint-Germain.

C'était un homme que Salavin avait rencontré, un soir, au bar des quarante tonneaux, dans la rue au Lard, près des Halles. Soulevé par un grand

besoin d'abandon, il lui avait confessé toute sa vie, raconté toutes ses angoisses, fait pressentir sa chute. L'homme l'avait écouté, puis lui avait dit maintes choses sympathiques. Salavin croyait encore entendre bourdonner à son oreille la voix sourde, hésitante... Quand donc avait eu lieu cet entretien ? Etait-ce si lointain ? N'était-ce pas la veille au soir, la nuit même ? Salavin se le demanda non sans angoisse.

Quand il arrivait à Salavin de rencontrer, au hasard des rues, cet inconnu, ce confident de ses plus secrètes pensées, il se sentait pris pour lui d'une sorte de haine mêlée de honte et il faisait de grands détours pour l'éviter, pour n'avoir pas même à le saluer, à le reconnaître.

Délivré de ce tourment, il traversa le pont et chemina vers la Bastille, le front bas, ne regardant que ses chaussures souillées de boue, envahi d'une indifférence qu'il jugeait souhaitable parce qu'elle représentait, pour lui, maintenant, le bonheur.

Le boulevard Henri IV lui parut interminable. Tantôt le bruit des voitures résonnait distincte-

ment dans sa tête, tantôt un silence miraculeux se répandait sur le monde et le mouvement même de la terre dans l'infini semblait suspendu. Salavin murmura : « Qu'est-ce qu'il a donc, aujourd'hui, ce boulevard ? Il est interminable ! Je n'en aurai jamais fini avec lui ; il me semble qu'il y a un siècle que je rampe le long de ses trottoirs. Bah ! c'est l'estomac. J'aurai dormi sur le côté gauche sans m'en douter. »

En ce temps-là, Salavin cherchait une place. Il la cherchait en vain depuis déjà bien des mois. Mais un ami de Lanoue, qui remplissait les fonctions d'expéditionnaire chez un huissier du boulevard Richard-Lenoir, étant tombé malade, Salavin avait obtenu d'assurer l'intérim. Il n'était employé que le matin et gagnait ainsi les quelques sous nécessaires à sa subsistance. Il envisageait avec ennui, avec découragement le moment où cette ressource viendrait à lui manquer. Parfois, tournant autour de l'Hôtel-Dieu pareil à une citadelle de chaleur et de confort, il songeait : « Si seulement j'attrapais une fluxion de poitrine ! Je n'aurais plus à m'occuper de moi. Plus qu'à

laisser aller ma tête sur l'oreiller et à patienter jusqu'à ce que mon sort soit réglé. »

Mais il n'attrapait pas de fluxion de poitrine. Rien que ce bobo ridicule, ce mal tenace qui lui rongeait le bord des paupières.

Tout à coup Salavin se trouva sur la place de la Bastille. Il eut comme une nausée : « Toujours les mêmes endroits. Je n'ai pas une misère intéressante. Il y en a que leur malchance emporte au Chili ou au Japon. Moi,je n'ai même pas changé de quartier.Je me corromps sur place.Toujours les mêmes rues. Toujours cette Bastille! »

Il regarda l'heure à la gare de Vincennes. Il se trouvait en avance de vingt minutes. « Si je vais tout de suite au bureau, il me faudra travailler vingt minutes de plus. Si je reste sur un banc du boulevard,je prendrai froid. Si je marche,je vais user mes chaussures. Tant pis ! marchons. »

Il marcha, filant d'instinct vers les régions populeuses dont la cohue est accueillante, vers la rue de la Roquette, la rue de Lappe, grêles vaisseaux dont les parois rapprochées lui procuraient une sensation de chaleur, de soutien.

Tout en marchant, il songeait : « Voilà déjà quinze jours que Gigon est malade. Il n'a qu'une petite grippe. Il sera debout dans le courant de la semaine prochaine et il reviendra tout de suite à l'étude. Et moi ? Que ferai-je, moi ? Il me faudra chercher autre chose. Chercher ! Toujours chercher ! Je ne suis pas présentable, avec ce soulier qui bâille et ce paletot attaché d'une épingle. »

Il fit encore quelques pas et murmura entre ses dents : « Trois mois déjà que j'ai quitté la maison ! Ah ! mais non, non et non ! »

Parfois le désir de revoir sa mère, de revoir Marguerite le traversait, comme ces douleurs qui poignent l'estomac de l'homme au soir d'une journée sans nourriture. Aussitôt, pour la millième fois, il reconstruisait sa vie ; il imaginait des destinées fabuleuses, ineffables, des pardons, des départs, des triomphes, des morts. Mais, toujours, il sentait, à de tels moments, se creuser au fond de son cœur un vide si douloureux, si désespérant, si morne qu'il secouait la tête et disait, en serrant les dents pour, du moins, convenir éner-

giquement de sa faiblesse : « Non, non et non ! »

Il préféra penser à Gigon. Penser à Gigon n'était pas chose défendue. Que risquait-on en s'amusant avec la pensée de Gigon ? Gigon n'avait qu'une grippe fort légère. Gigon était un célibataire d'une quarantaine d'années. Le travail de Gigon chez l'huissier était peu lucratif, mais facile. Gigon portait une loupe sur la tempe gauche. Gigon jouait aux courses. Gigon...

La bouche de Salavin se retroussa sur le côté pour un sourire dédaigneux. Gigon! Gigon! Connu, tout ça. Etait-ce là tout ce qu'on pouvait penser avec Gigon ? Il remuait doucement ces pauvretés dans sa tête comme quelqu'un qui dirait, au fond de lui-même : « Il y a des choses bien plus curieuses, bien plus amusantes à faire, avec Gigon. Mais, attention, attention! Il vaut mieux ne pas trop agiter ces choses-là. »

Il fit encore une centaine de mètres et s'aperçut qu'il était déjà très profondément engagé dans l'affaire Gigon : « En somme, des gens comme Gigon, des gens chez qui le sang est fort, peuvent très bien, à l'occasion d'une petite grippe...

Et puis, quoi de plus naturel ? Une grippe, voilà qui tourne facilement à la pneumonie. En supposant que Gigon prenne une pneumonie, mais, là, une véritable pneumonie, quelque chose de grave, sinon mortel... »

Salavin fronça les sourcils à plusieurs reprises en plissant la peau du nez. Il avait contracté cette manie nerveuse et il épuisait toute son énergie en grimaces pour se donner l'illusion de la volonté. Il grimaça donc : « Allons ! voilà que ça recommence ! Rien à faire de cette cervelle déréglée ! »

Il affectait encore de se juger avec rigueur bien que, depuis longtemps déjà, il goûtât une manière de plaisir douloureux à laisser vagabonder son esprit.

Il fronça les sourcils et plissa le nez, mais n'en poursuivit pas moins son rêve : « A coup sûr, une pneumonie de Gigon représentait à peu près, pour Salavin, trois mois de tranquillité. Trois mois ! Voilà qui permet de se retourner. »

Salavin n'oubliait pas l'heure. Il obliquait doucement, dans le dédale des petites rues, vers

le boulevard Richard-Lenoir. Une seconde, il prit plaisir à une charcuterie dont l'étalage offrait des masses croulantes de viandes fumées aux lueurs d'ambre. Quand il s'en éloigna, ce fut pour constater soudain que l'affaire Gigon avait fait en lui des progrès considérables. Il songeait : « En admettant que Gigon succombe à sa pneumonie... » Il intervint : « Mais Gigon n'a pas de pneumonie. » Peine perdue. L'âme de Salavin était déchaînée : « En admettant que Gigon succombe à cette pneumonie, je deviens titulaire de la place. Je m'achète aujourd'hui même une paire de chaussures chez Latreille. »

Il sourit de pitié : « Allons bon ! Voilà que je tue Gigon pour une paire de chaussures. C'est absurde. C'est misérable. Quand on tue quelqu'un, il faut tuer Rothschild. Moi, je tue un mendiant pour lui voler sa sébile. »

L'autre voix répondit aussitôt : « Ta, ta, ta On ne tue personne avec des idées, tu le sais bien! Si Gigon meurt de cette pneumonie, il meurt d'une mort absolument naturelle. Il est juste que je prenne sa place. Pour marquer l'heureux évé-

nement, je m'achète une paire de chaussures, aujourd'hui même, avec dix francs que j'emprunte au petit clerc. Après quoi, peut-être que ce soir... » Comme d'habitude quand il sentait sa pensée s'engager sur cette pente, il plissa le nez, serra les dents et murmura : « Non, non et non ! » Mais il savait bien que, pour son cœur tourmenté, il n'y avait plus de différence très nette entre le mot « non » et le mot « oui ».

Une sirène, dont il connaissait la voix grasse et enrouée, lui fit soudain presser le pas. Il répétait en débouchant sur le boulevard : « Gigon est célibataire. Un homme que personne ne pleurera, dont personne ne se souviendra dans six mois, pas même moi. »

Du bout des lèvres, il fredonna : « Tout cela n'est d'aucune importance, puisque Gigon n'a qu'une toute petite grippe. » Et il pénétra sous le porche de la maison qu'habitait son huissier.

Il monta, dans un recueillement profond, deux étages d'un escalier obscur dont les murailles portaient, à hauteur d'homme, les traces de mille et mille mains tâtonnantes. Salavin ne pensait

plus à rien de précis. Il se croyait dans un puits de mine, s'élevant, du centre de la terre, vers une lumière bleue, vibrante, peuplée d'abeilles, d'alouettes et de cerisiers en fleurs. A un certain moment, Salavin vit soudain devant lui une chose surprenante : un petit guéridon de tôle, peint en jaune et sur lequel il y avait deux verres vides, avec une lentille d'or au fond. Mais Salavin ne s'en étonna pas outre mesure. Il ne s'étonnait plus de rien. Puis il y eut une grande lacune noire, et la vie de Salavin s'arrêta pendant un siècle. Puis il entendit le timbre de la porte qu'il venait de pousser. A hauteur de son œil, il aperçut la plaque de cuivre, avec le nom : Sanseaume. Puis il gagna, par un couloir, le réduit poudreux où, derrière des monticules de dossiers, travaillait l'expéditionnaire.

Le petit clerc était déjà là, furetant comme un rat dans les paperasses et grignotant une croûte de pain. Il considéra Salavin avec intérêt.

— Ah ! c'est vous, dit-il. Vous savez que le patron viendra ce matin. Il a téléphoné. Il veut vous parler.

Salavin sentit, dans sa poitrine, s'agiter quelque chose de volumineux et de désordonné. Le petit clerc poursuivit en reniflant :

— Et puis, vous savez, Gigon est mort.

— Ah ! dit Salavin d'une voix profonde. Il est mort de sa pneumonie ?

— Oui ! Comment saviez-vous qu'il avait la pneumonie ?

— Oh ! répliqua Salavin, je ne le savais pas. Je le supposais. La grippe, vous comprenez...

Il s'assit tout de suite, pour ne pas laisser voir que ses jambes tremblaient.



A midi, Salavin quitta l'étude. Il avait été reçu par l'huissier qui lui avait donné la place de Gigon, en lui conseillant de s'acheter des vêtements propres. Il avait emprunté dix francs au petit clerc. Il avait copié force assignations et couvert d'une écriture soignée force papier bleu. Mais son esprit n'avait aucune part à ces travaux, non plus qu'aux autres menus soins de sa nouvelle situation.

Comme un nageur qui, sentant soudain croître la distance qui le sépare de la rive, se met, avec vigueur, à faire brasse sur brasse pour remonter le courant qui l'entraîne, Salavin avait concentré toutes ses forces vers un seul but, sur une seule idée. Il pensait : « Gigon n'a qu'une petite grippe. On ne meurt pas d'une petite grippe. Gigon n'est pas mort. »

Parfois, posant sa plume et saisissant des deux mains le bord de la table, pour donner plus de force à son âme, il répétait avec entêtement : « Je ne veux plus que Gigon soit mort. » Mais, s'apercevant de son erreur, il se hâtait de la corriger et, semblable au pianiste maladroit qui souligne une fausse note en reprenant toute la mesure, il disait « Non, non, ce n'est pas ça. Je ne veux pas que Gigon soit mort. Je n'ai jamais voulu que Gigon fût mort. »

A penser de la sorte, une petite sueur lui mouillait les ailes du nez et les tempes. Il s'admirait d'être capable d'un tel effort. Un moment, le grincement de sa plume sur le papier se mit à composer une sorte de chant articulé dans lequel il dé-

mêlait cette phrase singulière : « Je veux ressusciter Gigon. Je veux ressusciter Gigon. »

Il fut si tendu, si constamment appliqué que, vers onze heures, il lui vint soudain un grand calme. Une fraîcheur passa sur son front. Son cœur se mit à battre plus lentement et tous ses muscles se détendirent. Il pensa tout de suite, avec la satisfaction et la simplicité d'un artisan qui vient de mener à bien une tâche difficile : « Ça y est. Gigon est ressuscité ! » Il avait même une telle confiance qu'il s'offrit de réfléchir à quelque chose de tout à fait lointain et nouveau.

Au mur de l'étude était appendu un calendrier colorié, figurant un paysage tropical planté de palmiers et d'aloès. Il essaya de se représenter un palmier, avec des singes parmi la verdure, avec des bananes, un serpent, un long cou de girafe et maints autres détails qu'il ajoutait pour se prouver à quel point il avait l'esprit libre. Au fort de ce divertissement, retentit un coup de timbre. La porte de l'étude venait de s'ouvrir. Quelques secondes plus tard,le petit clerc entrait

dans le réduit aux dossiers. Il avait les joues fraîches, la mine animée, presque joyeuse.

Salavin dit avec élan :

— Alors ? Comment va Gigon ? Mieux ?

Le petit clerc regarda Salavin d'un œil rond.

— Gigon ? dit-il. Vous en avez de macabres, vous. Mais, Gigon, on l'enterre demain. Ce ne sont pas des plaisanteries à faire.

— Etes-vous, prononça lentement Salavin, êtes-vous passé chez Gigon, ce matin ?

— Chez Gigon ? Pour quoi faire ? Ah ! mais, monsieur, il faudra soigner ça.

— Oui, voilà, vous n'êtes pas allé chez Gigon, reprit Salavin en manière de conclusion. Et il se rejeta dans sa besogne.

A la fin de la matinée, Salavin sortit donc et, dès qu'il fut sur le boulevard Richard-Lenoir, il s'orienta. Il se répétait, pour bien graver la chose dans sa mémoire : « François Gigon, rue de Normandie, 5. »

Il vogua parmi le peuple de midi que les usines et les bureaux déversaient sur le trottoir. Il n'était pas inquiet, mais comme exalté et dans l'at-

tente d'un prodige. Il avait donné son grand effort et s'estimait sûr du résultat. Pour détruire Gigon, il n'avait exprimé qu'un très faible désir. En revanche il avait employé à le ressusciter une énergie si soutenue, si considérable, si merveilleuse qu'il ne pouvait mettre en doute son succès.

Brusquement il se trouva devant le domicile de Gigon. Il lui sembla qu'il venait de faire un bond à travers l'espace et le temps. Toutefois la chose lui parut normale et dans l'ordre des phénomènes qui se déroulaient ce jour-là.

Il entra et, trouvant la concierge affairée dans une odeur d'oignon frit et de braise ardente, il demanda le plus naturellement du monde :

— M. François Gigon, s'il vous plaît ?

— Si vous venez pour les pompes funèbres, dit la grosse femme en se torchant les mains, c'est au quatrième étage.

Interprétant le silence de Salavin, elle poursuivit :

— Si c'est pour l'enterrement, revenez demain matin, à neuf heures.

Et elle ajouta :

— Il n'avait pas de famille ; voilà pourtant plus de vingt fois qu'on me dérange depuis ce matin. On voit qu'il avait des amis !

Salavin avait soulevé son chapeau et regagné la rue. Une angoisse insupportable le tenait à la gorge, et l'impression de l'effort inefficace l'accablait de lassitude. Il murmurait des choses incohérentes : « Une pichenette ! Il a suffi d'une pichenette pour le jeter bas. Et maintenant, le consentement du monde entier ne suffirait pas à le remettre debout. »

Il regagna la Seine, vers l'île Saint-Louis, en songeant avec amertume qu'il est facile à un Salavin de tuer Gigon, mais que Dieu lui-même ne parviendrait pas à le ressusciter.



Il forma d'abord la résolution de rejeter l'héritage de Gigon, d'écrire à l'huissier pour refuser la place et reprendre sa liberté. L'idée lui vint presque aussitôt que ce serait se donner à soi-même une preuve de culpabilité. « Non, non ! ju-

gea-t-il, mieux vaut faire bonne contenance, puisque je ne suis pour rien là-dedans. D'ailleurs, laissons Gigon tranquille, une fois pour toutes. »

Il déjeuna d'un cornet de frites et d'une de ces saucisses plates que l'on pique, à la fourchette, dans le réchaud des charcutiers. Puis il passa chez Latreille et fit l'achat d'une paire de chaussures. Malgré les entreprises, les équipées de son esprit, il se comportait quand même à la façon d'un homme ordinaire.

Toutefois, comme l'image de Gigon ne cessait de le harceler, il prit une de ces résolutions saugrenues dont il avait l'habitude : « Pour en finir avec Gigon, pour ne plus penser à Gigon, je n'ai qu'à ne plus penser du tout. Voilà, c'est bien simple : je vais ne plus penser du tout. »

Moins d'une minute après, il constata : « Tout va bien. Je ne pense plus à Gigon. Pas plus difficile que ça. »

Ce disant, il nota qu'il venait de penser à Gigon, puisqu'il avait remarqué qu'il n'y pensait pas. Il en fut douloureusement irrité et se prit à compter : « Un, deux, trois, quatre... Je compterai

— Il n'avait pas de famille ; voilà pourtant plus de vingt fois qu'on me dérange depuis ce matin. On voit qu'il avait des amis !

Salavin avait soulevé son chapeau et regagné la rue. Une angoisse insupportable le tenait à la gorge, et l'impression de l'effort inefficace l'accablait de lassitude. Il murmurait des choses incohérentes : « Une pichenette ! Il a suffi d'une pichenette pour le jeter bas. Et maintenant, le consentement du monde entier ne suffirait pas à le remettre debout. »

Il regagna la Seine, vers l'île Saint-Louis, en songeant avec amertume qu'il est facile à un Salavin de tuer Gigon, mais que Dieu lui-même ne parviendrait pas à le ressusciter.



Il forma d'abord la résolution de rejeter l'héritage de Gigon, d'écrire à l'huissier pour refuser la place et reprendre sa liberté. L'idée lui vint presque aussitôt que ce serait se donner à soi-même une preuve de culpabilité. « Non, non ! ju-

gea-t-il, mieux vaut faire bonne contenance, puisque je ne suis pour rien là-dedans. D'ailleurs, laissons Gigon tranquille, une fois pour toutes. »

Il déjeuna d'un cornet de frites et d'une de ces saucisses plates que l'on pique, à la fourchette, dans le réchaud des charcutiers. Puis il passa chez Latreille et fit l'achat d'une paire de chaussures. Malgré les entreprises, les équipées de son esprit, il se comportait quand même à la façon d'un homme ordinaire.

Toutefois, comme l'image de Gigon ne cessait de le harceler, il prit une de ces résolutions saugrenues dont il avait l'habitude : « Pour en finir avec Gigon, pour ne plus penser à Gigon, je n'ai qu'à ne plus penser du tout. Voilà, c'est bien simple : je vais ne plus penser du tout. »

Moins d'une minute après, il constata : « Tout va bien. Je ne pense plus à Gigon. Pas plus difficile que ça. »

Ce disant, il nota qu'il venait de penser à Gigon, puisqu'il avait remarqué qu'il n'y pensait pas. Il en fut douloureusement irrité et se prit à compter : « Un, deux, trois, quatre... Je compterai

jusqu'à mille, jusqu'à dix mille s'il le faut, comme on fait quand on veut s'endormir. »

Il compta donc ; mais non sans observer que chacun des nombres qu'il prononçait se trouvait fatalement intéressé dans l'affaire Gigon : « Quatre... Gigon habitait au quatrième étage. Cinq... cinq, rue de Normandie. Six... N'était-ce pas le six février qu'il avait fait connaissance de Gigon. Sept. Quelle était donc cette chanson que fredonnait toujours Gigon et où il était question de sept matelots. Huit. Ah ! non ! inutile de continuer. L'arithmétique tout entière était asservie à Gigon. »

Il fut très malheureux : « C'est intolérable, intolérable. Chaque fois que Gigon me traversera l'esprit, je me donnerai un coup d'épingle sur le dos de la main. »

Il tira une épingle du revers de son paletot et, en cinq minutes, il s'infligea une vingtaine de piqûres. « Si ça ne fait pas très mal, dit-il, c'est absolument inutile. Si ça fait mal, c'est peut-être dangereux: avec une épingle rouillée, on ne sait jamais... »

Ses chaussures nouvelles, des brodequins d'occasion qu'il avait payés six francs, lui meurtrissaient le talon. Il estima qu'il avait assez de cette souffrance-là et qu'il était bien inutile de s'endommager le dos de la main. Il jeta l'épingle et conclut en s'abandonnant : « Tant pis ! Il n'y a qu'à laisser faire ce Gigon. On verra bien. En attendant, je vais aller chez Lanoue passer une heure. »

Comme par enchantement, il se trouva délivré de Gigon. Traité par le mépris, Gigon lâcha pied. Toute l'âme de Salavin, pareille à une meute qui change de piste, venait de se lancer dans une nouvelle direction.



Depuis plusieurs mois, Salavin n'était pas retourné chez son ami Lanoue. Il l'avait rencontré dans la rue, à deux reprises, et s'était entretenu avec lui au sujet de l'huissier du boulevard Richard-Lenoir.

La Seine franchie, et pendant qu'il se dirigeait vers la rue Keller, Salavin songea calmement à

Lanoue, à la femme de Lanoue, à l'enfant de Lanoue, au bonheur de Lanoue.

Comme, pour la deuxième fois de la journée, Salavin traversait la place de la Bastille, il ressentit un violent malaise : « Tiens ! dit-il entre ses dents, quelle affaire ! Elle tourne ! »

D'un mouvement d'abord lent et limité, puis de plus en plus ample et rapide, la place de la Bastille s'était mise à tourner. Au centre, la colonne demeurait immobile,tel l'essieu d'une roue, mais tout le reste de la place était emporté dans une giration énorme. Les rues, les boulevards, avec leurs voitures, leurs tramways, leur charge d'hommes,étaient peu à peu gagnées par le tournoiement. Puis on perçut du roulis, une large ondulation périphérique, comme si l'axe du système eût perdu l'équilibre. Pareille à une toupie mal réglée, la place entière oscilla.

« Oh ! dit Salavin avec simplicité, je ne suis décidément pas très bien, aujourd'hui. »

Il eut beaucoup de mal à reconnaître le faubourg Saint-Antoine ; mais, à peine y fut-il engagé, il retrouva l'assiette et le calme. Le navire

entrait au port après une rude tempête. Derrière lui, Salavin sentait encore les rumeurs, les houles et les bonds de la haute mer.

Il chemina sans hâte, entre les boutiques bondées de meubles neufs et hideux qui fleuraient la résine, l'essence et la colle forte. Ses pieds meurtris le rappelèrent à lui-même. Il se reprit à penser avec une sorte de méthode. Eclair isolé, témoin d'un orage en fuite, Gigon, une fois encore, traversa l'âme de Salavin.Ce n'était plus qu'un souvenir incolore. Salavin était tout entier en proie à son ami Octave Lanoue, à Marthe Lanoue, au petit Lanoue, au bonheur de Lanoue, à toutes les formes de l'idée Lanoue.

Il arrivait rue Keller et s'arrêta devant l'école. Ce devait être le temps d'une récréation : à travers l'épaisseur du bâtiment, on devinait la courette grouillante de bambins, hérissée de cris aigus, pareille à un bouquet d'épines. Salavin n'entendait rien ; il regardait à terre, effaçant rêveusement, de la pointe du pied, les traits d'un jeu de marelle dessiné à la craie sur le bitume.

« Peut-être, se disait-il, peut-être vaudrait-il mieux ne pas aller chez Lanoue, aujourd'hui. »

Il se trouvait aussi ému, aussi gauche, aussi bouleversé qu'un homme à qui Jupiter eût, pour une journée, prêté son foudre. Il n'osait remuer un doigt, dans la crainte de voir aussitôt s'écrouler une maison. « Une expérience, s'écria-t-il, vite, une expérience ! Je n'ai qu'à me prouver la vanité, l'inexistence de ce pouvoir. Après quoi, je serai tranquille, tranquille, et je penserai ce qui me plaira. »

Devant une boutique de papeterie, un badaud s'était arrêté, contemplant d'un œil absent les menus objets de la vitrine. Il avait l'air aussi peu existant que possible : un être mou comme le mastic et offert à toutes les empreintes. Salavin le regardait en pensant : « Je veux qu'il enlève son chapeau. Je veux ! »

Il répétait « je veux », comme si la volonté eût été affaire de mots. Il calcula : « C'est un minimum. Si ce pouvoir existe, le chapeau ne pèsera rien pour lui. Un, deux et trois ! Que ce bonhomme enlève son chapeau ! »

Le passant bâilla et s'éloigna sans toucher à son chapeau. Salavin ressentit une impression complexe où il y avait du soulagement et de la déception. « Allons ! Je ne suis qu'un imbécile. J'ai mal dormi et mal digéré. Aussi parfaitement inoffensif qu'un soliveau. Montons chez Lanoue. »

Une dernière hésitation lui vint dans l'escalier : « Suis-je bien sûr, se demanda-t-il, suis-je bien sûr d'avoir voulu, d'avoir tout à fait voulu que ce chapeau fût enlevé ? »

Mais il était trop tard pour arrêter la marche du monde. Les jambes de Salavin, de degré en degré, allaient comme la fatalité. Dans la pénombre de l'escalier, il entrevit soudain, devant lui, pour la seconde fois, un petit guéridon de tôle peint en jaune et portant deux verres vides. « Que me veut donc ce guéridon ? » fit-il sans y attacher autrement d'importance. Et, comme il arrivait devant la porte de Lanoue, il frappa.



Marthe Lanoue vint ouvrir et eut quelque peine à reconnaître Salavin, dans l'obscurité de l'antichambre.

— Oh ! dit-elle enfin, c'est donc vous, Louis ! Comme il y avait longtemps !

Elle le fit entrer dans la chambre qui tenait lieu de salon et l'installa sur le divan. A constater la grande misère de ses nippes, Salavin éprouva de la honte et un serrement de cœur. Marthe ne semblait pas remarquer ce qui préoccupait Salavin. Elle dit avec cordialité :

— Bien entendu, Octave est à son travail. Il ne rentrera pas avant sept heures. Mais vous resterez. On ne vous voit pas souvent, Louis.

Salavin éprouvait une jouissance aiguë à entendre une voix de femme l'appeler par son petit nom. Une impression de bien-être physique, de chaleur, lui venait de cette voix musicale, caressante, veloutée. Il retira son paletot, toute pudeur écartée, découvrant sa jaquette flétrie, et il s'enfonça dans les coussins avec un plaisir ani-

mal, en songeant : «Dieu ! comme c'est doux ! Dieu ! qu'on est bien ! » Puis il demanda :

— Où est le bébé ?

— Chez une voisine, répondit Marthe, qui, occupée de menues besognes, allait et venait par la pièce.

« Bon, murmura Salavin sans trop comprendre ce que ses propres paroles signifiaient. Bon ! Alors nous sommes seuls. »

A la vérité, il semblait à Salavin que cette pensée dévorante qu'il traînait partout avec lui se fût apaisée. Il était comme délivré de son esprit. Seule, la vie de son corps l'animait, seule s'agitait en lui quelque chose qui était comme la pensée de son corps.

— Vous allez vous rafraîchir, dit Marthe en posant devant lui un verre qu'elle emplit d'une bière pétillante.

« Tiens ! se dit Salavin en buvant à longs traits. Comment Marthe a-t-elle pu savoir que j'avais soif ? »

Il avait grand soif. Son déjeuner, pris en déambulant sur les quais, l'avait vivement altéré. Bien

qu'il ne l'eût pas formulée avec des mots, dans son esprit, la soif, depuis quelques heures, était la préoccupation essentielle de son corps. Il y pensait, mais seulement avec sa gorge amère, seulement avec son estomac, avec toutes les fibres de son être.

Il but donc, goûtant une réelle volupté ! « Comme j'avais soif ! Comme je voulais boire ! C'est curieux, il me semble que je n'avais plus qu'une idée : boire. »

La soif cessa. Soulagé, il regarda Marthe. Elle souriait, elle avait l'air de partager le contentement de Salavin. Elle portait ce peignoir à larges manches que Salavin avait remarqué naguère et qui laissait, quand elle levait les bras, entrevoir l'ombre chaude et mystérieuse de l'aisselle.

Salavin eut un léger sursaut. Il se surprit à murmurer : « Ah ! non ! Ah ! non ! » Quoi, non ? Il n'aurait su le dire exactement. Il tournait autour d'un phénomène obscur, en lui, comme un limier tourne autour d'un hérisson, ne sachant par où l'aborder. « Lanoue, prononça-t-il, est mon ami, mon seul ami. » Un peu de temps passa et

cette autre réflexion se fit jour : « Pourquoi introduire Lanoue là-dedans ? Mon cœur est pur. » Il répéta : « C'est vrai, mon cœur est pur. » Et il disait la vérité.

Salavin se leva, glissa les mains dans ses poches et se prit à marcher dans la pièce. Il avait d'abord échangé avec Marthe quelques propos sans importance, sur le temps, le passé, les soucis quotidiens. Bientôt ils ne dirent plus rien ni l'un ni l'autre. Un silence régna, qui devint, en quelques minutes, épais, presque solide, un de ces silences qui ne peuvent s'achever que sur un fracas, sur un déchirement. Plus ce silence durait, plus vaines, plus dérisoires paraissaient les raisons de le rompre.

Salavin allait et venait, serrant les dents et se répétant : « Mon cœur est pur, pur. » Mais il comprenait que le cœur de Salavin n'était pas tout Salavin. Dans les profondeurs de sa substance, quelque chose de puissant se tordait, se dressait. Salavin assistait à ce spectacle en gémissant : « Quoi ? N'y puis-je rien ? »

Une fois, Salavin voulut s'enfuir. Il fit deux ou

trois efforts ridicules et qui lui inspirèrent de la pitié. Il répétait : « Je ne veux pas ! Lanoue est mon ami, mon seul ami. »

Des considérations de cette nature n'empêchent pas le sang de couler, ni le cœur de battre.

Marthe s'était mise à tricoter. Sur sa belle nuque robuste, inclinée maintenant, ses cheveux se tordaient en volutes d'une immobilité nerveuse. Salavin baissa un peu la tête et, alors, il remarqua que Marthe souriait. Ce sourire l'épouvanta. Elle souriait, entr'ouvrant ses lèvres qui étaient humides et qui remuaient. Elle avait l'air d'attendre, d'attendre. Et Salavin connut qu'on peut vouloir avec autre chose que l'esprit.

Pendant plus d'une minute, il se tint debout, derrière la chaise de Marthe. Il avait empoigné le dossier et l'étreignait si fort qu'il sentait le bois frémir, s'animer, se convulser. Marthe ne bougeait toujours pas ; elle ne tournait pas la tête ; pourtant, de toute sa personne, montait comme une supplication, un gémissement entrecoupé, un râle rauque et doux.

« L'esprit n'y peut rien, cria Salavin dans le

fond de lui-même. On ne peut pas ne pas vouloir ! » Et il baissa la tête, doucement, doucement, jusqu'à ce que ses joues fussent au contact des petites boucles. A ce moment, Marthe se retourna, et ce fut une bouche chaude, violente, profonde que la bouche de Salavin rencontra.



La nuit tombait lorsque Salavin quitta la rue Keller. Il éprouvait une lassitude mêlée de désespoir. Son corps ne voulait plus rien. Toute vie, en lui, était remontée à la cime de l'être : sa tête était bourdonnante d'appels, hantée de fantômes. « Quoi, disait-il, Marthe, maintenant ! Et c'est moi, moi qui ai fait cela ! La femme de mon unique ami. Je ne voulais pas ; je n'ai pas voulu. Quelle force, en moi, s'est emparée de tout vouloir. Que vais-je devenir ? Ce matin, il m'a suffi de songer à une chose, et elle est arrivée. Ce soir, ce n'est même pas moi qui ai pensé, c'est moins que moi : mes muscles, mes reins, que sais-je ? Et voilà le crime accompli. Que va-t-il se passer maintenant ? Si j'imagine que ce tramway doit

heurter cet omnibus, vais-je tuer dix malheureux ? Quelle est cette lugubre fortune ? Ne puis-je plus rien désirer, rien rêver, même dans le fond le plus obscur de mon instinct, sans qu'aussitôt l'irréparable se produise ? Qui m'assure cette odieuse puissance? Hélas, ma vie n'était que misérable; voici qu'elle est empoisonnée. »

Il chemina longtemps de rue en rue. Il avait Marthe à sa gauche et Gigon à sa droite. Il poursuivait, avec les deux ombres, un entretien interrompu et languissant comme en ont les débauchés à la fin d'une nuit d'orgie. « C'est vous, disait-il, c'est vous qui avez tout fait. Je suis votre jouet, votre victime. Pourquoi vous, Marthe, avez-vous cédé, vous que je respectais, vous la femme de mon cher ami ? C'est vous qui avez ordonné. Je n'ai fait qu'obéir. Et toi, Gigon, pourquoi es-tu mort ? Suffisait-il d'un souffle, d'un regard ? Tenais-tu si mal sur tes jambes ? Ah ! tu es mort pour m'ennuyer. Comme c'est intelligent ! Comme c'est charitable ! »

Mais la femme répliquait à voix basse : « Non, non, je ne pensais à rien. C'est ce tremblement de

ta main, cette flamme trouble au fond de tes yeux, cet appel au fond de ta voix, ce rythme de ton haleine, ton cœur que j'entendais battre de loin. Tout cela ne trompe pas. Voilà ce qui m'a perdue. A toi la faute, à toi seul! » Pour l'homme, il parlait aussi, avec son sourire vert : « J'étais confiant, tranquille. J'avais une vie bien simple, bien laborieuse. Tu m'as dérobé tout ce que je possédais, avec cette pensée qui va comme le faucon, cette pensée qui ne respecte rien. » — « Non, c'est vrai, concédait Salavin, elle ne respecte rien, même pas son maître. Elle n'a pas de maître, elle n'a qu'un repaire, un gîte : moi, moi, Salavin ! Ah ! mais assez, vous autres ! Assez ! Je vous chasse, hou ! hou ! »

Vers le milieu de la rue de Rivoli, il perdit de vue les deux ombres. Quelque temps, leurs voix le suivirent et le harcelèrent encore; puis il fut seul, seul dans l'univers chaotique de son âme. Il s'engagea dans la rue de l'Oratoire, dont l'ombre lui parut rafraîchissante. Devant lui, marchait un homme vêtu d'une pesante pelisse de fourrure. Salavin ne l'aperçut que de dos et ne

lui prêta aucune attention. Une idée nouvelle venait de l'assaillir : « Je suis pauvre, disait-il. Je ne possède rien. Voilà pourquoi je désire tout. Si j'étais riche, je serais gavé de jouissances. Je ne désirerais plus rien. Je serais sauvé, désarmé, inoffensif. Oui ! Oui ! Si seulement j'étais riche ! »

Salavin s'arrêta. Il venait de poser le pied sur un objet mou et plat. Il n'eut pas une hésitation : « Déjà ! dit-il, Eh bien, ça n'a pas été long. Et pourtant, cette fois il m'a suffi d'une hypothèse, et je n'ai désigné personne. Je frappe aveuglément, comme le destin. Allons, ça va bien. »

La rue de l'Oratoire était à peu près vide. L'homme à la pelisse de fourrure allait disparaître au coin de la rue Saint-Honoré. Il disparut. « En dix secondes, songea Salavin, je peux le rejoindre et lui rendre son portefeuille. Mais, à quoi bon ? Je recommencerai ce soir, je recommencerai demain. Autant céder tout de suite. »

Il souleva son pied, avec précaution, comme s'il l'eût posé sur un animal dangereux. Il ramassa le portefeuille et le devina, rien qu'en le palpant, rien qu'à sa consistance, gonflé de billets de

banque. D'ailleurs, inutile de regarder à l'intérieur : Salavin savait à quoi s'en tenir. Il était las de contrôler son pouvoir.

Il plaça le portefeuille dans la poche de sa jaquette et regagna la rue de Rivoli. Une foule épaisse, pâteuse, y circulait avec lenteur et débordait, en bavant, sur les rues voisines. « Tous ces hommes-là, dit Salavin, sont des hommes heureux, puisqu'ils ne sont pas moi. Ils peuvent penser ce qu'ils pensent, et ça n'a, par bonheur, aucune importance. Ils peuvent nourrir des passions, cultiver des désirs, choyer des projets. Ils peuvent, dans le fond de leur âme, regarder s'agiter les idées comme les bêtes d'un aquarium. Si leur volonté se roidit, elle rencontre des obstacles. Tandis que moi... »

Salavin s'arrêta devant les magasins. Il examinait le contenu des vitrines et murmurait : « Je peux acheter tout ça, si l'envie m'en prend. » Il n'avait envie de rien. Dormir, seulement dormir ! Il décida : « Je vais retourner à l'hôtel de l'Impasse. Demain, j'aurai les idées plus claires. » Mais il ne quittait toujours pas la rue de Rivoli,

dont le mouvement lui procurait une ivresse presque agréable.

Il vit des maisons de banque. Derrière les vitres, des billets bariolés étaient piqués sur des planches, comme autant d'insectes curieux. Il y avait aussi des pièces d'or dans des sébiles. La foule stationnait interminablement devant ces objets morts qui représentaient des châteaux, de la vitesse, de l'amour, des fruits, des viandes, des horizons. Les hommes et les femmes de la foule, en vérité, ne regardaient ni les papiers ni les monnaies, mais, au delà, très loin, à l'intérieur d'eux-mêmes,ces mille choses merveilleuses que l'on peut librement imaginer.

Un peu plus loin, Salavin vit un établissement de phonographes. Les clients jetaient deux sous dans une boîte et s'appliquaient sur les oreilles des instruments par lesquels, au moyen d'un tube de caoutchouc, une machine cachée leur versait dans le cœur les musiques préférées. Certains de ces hommes se tenaient les épaules basses, la tête penchée, comme pour brouter leur rêve. D'autres contemplaient la rue en souriant ; mais leur

regard, étrange, irréel, était plongé, à travers la rue, dans un monde invisible, à eux seuls entr'ouvert.

Plus loin encore, Salavin passa devant la boutique d'un armurier. Rangés avec art sur des glaces, il y avait là des instruments qui servent à donner la mort. Devant ces vitrines, s'arrêtaient beaucoup d'hommes; et l'on n'osait pas imaginer leurs pensées. Salavin demeura de longues minutes à considérer un petit revolver dont l'acier bleu et brun évoquait la carapace de quelque reptile redoutable. Puis Salavin s'aperçut qu'il venait d'ouvrir une porte et de pénétrer chez l'armurier : « Oh ! Oh ! se dit-il, ai-je donc déjà pensé à cela ? Ou bien, vais-je, maintenant, au-devant de mes pensées ? »

Il se fit montrer le maniement du revolver et demanda une boîte de cartouches.

— Il nous est interdit, monsieur, intervint le commerçant, d'autoriser nos clients à charger ici même les armes qu'ils achètent.

L'armurier enveloppa séparément les deux objets en regardant Salavin d'une manière qui le

fit rougir. Il n'eut pas le loisir de s'attarder à réfléchir sur ce point ; il venait de tirer le gros portefeuille et s'aperçut qu'il l'ouvrait aussi naturellement que si l'objet lui eût appartenu de longue date. Il prit un billet dans une liasse, paya et s'en fut, sentant sur son dos, juste entre les omoplates, le regard du marchand, comme une tige flexible et acérée.

Il quitta la rue de Rivoli et fit plusieurs détours fantaisistes, dans la crainte d'être poursuivi. Après quoi, par le pont le plus proche, il regagna la rive gauche. Il eut, un moment, l'idée de chercher un restaurant et de manger, car il avait faim. Mais il trancha net : « A quoi bon, maintenant ? »

Malgré de nouveaux « à quoi bon ? » il entra dans un bureau de tabac et acheta quatre cigarettes, qu'il paya de son argent personnel ; l'idée de puiser une seconde fois au gros portefeuille lui faisait horreur. Il alluma une cigarette ; elle était âcre, piquante ; elle ne ressemblait pas du tout à la cigarette qu'une seconde plus tôt il avait fumée en imagination. « Comme c'est drôle, se

disait-il, je trouve une fortune et elle ne m'aura servi, en tout et pour tout, qu'à l'achat de ce revolver. » Il ajouta presque aussitôt : «Qu'ai-je dit ? Elle ne m'aura servi... Voici que les mots devancent l'esprit. C'est donc pour ce soir. Tant pis ! Tant mieux. Oh ! comme je suis fatigué ! »

Salavin souffrait en effet d'une fatigue si profonde qu'il lui parut que l'éternité tout entière serait insuffisante à son délassement. Il marchait les reins ployés, les épaules basses. Ses bras pendaient, inertes, déjà morts. Il sourit de compassion : « Je suis le seigneur du monde. Qui le dirait ? »

Il dut s'endormir en remontant le tronçon de rue Monge qui joint les quais à la place Maubert, car il n'eut aucune notion de ce parcours. Rien qu'une lacune noire. Pas un bruit, pas un souffle, pas une étoile. La place Maubert le réveilla. L'Impasse était là, soufflant sa fraîche et noire haleine de caveau. Il eut un mouvement de recul : « Je rendrai le portefeuille, je rendrai... » Mais aussitôt : « Que rendrai-je à Lanoue ? Que rendrai-je à Gigon ? Allons ! on ne remonte pas

le fleuve du temps. Ce qui est fait est fait. Ce qui est pensé est pensé. » Et il pénétra dans l'Impasse Maubert en murmurant : « Oh ! comme je voudrais recommencer tout, recommencer le monde, me recommencer, recommencer seulement ce que je viens de faire, seulement cette respiration, seulement ce regard ! »

Le dortoir était vide. Pour être plus sûrement tranquille, Salavin s'en fut charger le revolver dans un cabinet où l'on rangeait de la literie hors d'usage. Salavin n'était pas adroit : il laissa choir deux ou trois cartouches qui roulèrent sur le carreau et qu'il ne ramassa même pas. Enfin le barillet fut plein et Salavin regagna son lit. « Je pourrais choisir cet instant, comme il est d'usage, paraît-il, pour revoir toute ma vie. Vrai, elle n'en vaut pas la peine. La souffrir une fois de plus, avant de la perdre ! »

D'ailleurs, il se sentait en proie à une hâte qui n'était pas fébrile, mais sereine, mais majestueuse comme la chute extatique des planètes dans l'infini. « Exact comme le soleil ! Me voici ! me voici ! » dit-il en introduisant entre ses dents le canon du

revolver qui lui parut très dur et de saveur acidulée.



Salavin nota que la détonation ne se produisait pas dans sa tête, mais assez loin, du côté de ses pieds. Une voix maussade et basse lui parvint, à travers une cloison d'étoupe. Elle disait :

— Ah ! mais ! Si vous cassez les verres, maintenant !

Quelqu'un l'avait pris par l'épaule et le secouait rudement. Il cria presque :

— Exact comme le soleil !

— Le soleil ! Pas pour aujourd'hui, mon vieux. Mais la pluie, à discrétion. La pluie !

Salavin ouvrit tout à fait les yeux. Un homme d'une cinquantaine d'années, face bouffie, manches retroussées, serpillière bleue sur un gros ventre, se tenait debout près de lui. Il grogna :

— La patronne a défendu de vous réveiller, parce que votre dégaine lui revenait,qu'elle a dit. Mais si vous cassez les verres...

Devant lui, Salavin aperçut un de ces petits guéridons de tôle peints en jaune qui meublent les débits de boisson. Sur le guéridon, un verre vide. En s'agitant, Salavin venait de faire tomber un second verre dont les morceaux grinçaient sous ses pieds.

Il se leva en frissonnant et demanda :

— Qu'est-ce que je vous dois ?

— Juste le verre : six sous, répondit l'homme. Pour les consommations, c'est payé.

— Par qui ?

— Pas par moi, pour sûr. Ah ! mais, vous n'êtes pas bien réveillé, mon garçon. C'est payé par votre copain. Le gros type rasé, à lunettes et à pardessus marron, à qui vous avez dégoisé vos histoires jusque vers deux heures du matin.

— Où est-il ? demanda Salavin hébété.

— Est-ce que je sais, moi ! Il vous a écouté une partie de la nuit. Quelle patience ! Allons, rappelez-vous. Après ça, chacun son tour, il a parlé. Et pendant qu'il parlait, vous vous êtes mis à ronfler. Alors il a payé et il est parti. Voilà ! Voulez-vous prendre un petit café ? Non ? Vous avez

tort. Il fait froid. Alors, allez-vous-en, parce que je vais laver par terre. Dans une demi-heure, il fera jour. C'est dur, ces bistros qui travaillent la nuit. Allez, au revoir !

Salavin sortit en grelottant du petit bar de la rue au Lard. Il fit quinze pas et tomba dans la rue des Halles, encombrée de voitures, de légumes amoncelés, de cris, et que hantait un relent d'oranges corrompues. « Oh ! dit-il, rien n'est vrai, ni le dortoir de l'Impasse, ni ce Gigon — où diable, ai-je pris ce Gigon ? — ni Marthe, ni le portefeuille, ni le revolver. Alors, alors... »

Il pleuvait, Salavin retomba dans l'engourdissement et marcha sans penser à rien. Vingt minutes plus tard, il comprit, à sa fatigue, qu'il abordait la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, laquelle est, comme l'on sait, montante et mal pavée.

UNE EXPÉDITION

UNE EXPÉDITION

Nous buvions de la bière avec le juge Bocquet et le docteur Vendredi.

— La science ! Oui ! disait Vendredi, on croit que c'est ça et ce n'est pas ça du tout.

— La science ? Oui ! hum ! fit le juge. Et il s'endormit.

Il n'avait pas une belle bouche, le vieux Bocquet. Deux lèvres flétries, boursouflées de veines violâtres. Il en sortait un mince tuyau de pipe,

luisant de salive. Hélas ! ce vilain détail d'une personne honorable ne m'est point sorti de l'esprit, en dépit des années. J'ai recherché avec passion l'intimité des belles choses du monde ; mais leur fréquentation n'a pas chassé de ma mémoire le souvenir de cette ridicule laideur. Et pourtant le juge était un brave homme.

C'était l'heure où la chaleur céleste réduit les pires passions humaines : les cartes venaient de nous tomber des mains. Toutes persiennes fermées, le café Péchin semblait se contracter pour conserver un peu de fraîcheur, au milieu de l'infernale illumination. Il y régnait une torpeur de ville investie. Parfois, une mouche, étourdie par les vapeurs spiritueuses, donnait un frêle coup d'archet sur le silence, puis plus rien. Je regardais le sable humide, épandu sur le carrelage; il avait une odeur de cave et sa vue faisait grincer les dents.

— Oui ! la science ! poursuivit le petit docteur, il y aurait bien des choses à dire là-dessus.

Gaspard, pinçant entre deux doigts le plastron de sa chemise, le tirait et le repoussait alternati-

vement, pour amener un peu d'air contre sa poitrine en sueur. Le Biel cassait méthodiquement des allumettes et contemplait les cartes emmêlées sur la table. L'aspect du sable m'irritant, je pris le parti de regarder aussi les cartes. Elles étaient finement crasseuses ; les figures vous considéraient avec candeur, puis, dès que vous cessiez de les épier, elles se mettaient insensiblement à virer sur elles-mêmes, chaque buste tournant à la poursuite du buste qui lui servait de train d'arrière. J'avais bu dix ou douze bocks, pour le moins. Cette grande quantité de bière formait, au milieu de mon corps, une poche froide que tout l'univers cernait avec colère et conspirait à réchauffer. Tout à coup, je cherchai le docteur Vendredi ; j'eus le temps de l'apercevoir qui se passait un doigt mouillé derrière l'oreille, et mes yeux s'égarèrent : je versai doucement dans le sommeil.

Il y avait déjà toute une éternité que le café Péchin voguait, comme une arche ténébreuse, sur des flots parfumés d'absinthe et de tabac, quand un souffle torride sur ma face me tira de l'abîme.

— Qu'est-ce que c'est ? disait le docteur. Qu'est-ce que vous voulez, Bizouarne ?

Dans l'éblouissement de la porte ouverte, se dessinait à contre-jour la silhouette du garde champêtre. La lumière était si active à l'entour qu'il me parut qu'elle allait attaquer et dissoudre ce corps étranger.

— Monsieur le juge de paix, disait l'homme...

— Il dort, vous voyez bien qu'il dort, dit à mi-voix le docteur.

— Je... je vous demande bien pardon, docteur, soupira Bocquet, je... je ne dors pas. Qu'est-ce que vous voulez, garde ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Monsieur le juge de paix, dit Bizouarne, il y a qu'on a tué un homme au Ban-de-Moussy.

J'étais complètement réveillé et tout à l'horreur de mon estomac qui m'emplissait l'esprit d'un relent de bière aigrie. L'arrivée du garde-champêtre, la gravité de la nouvelle jetée dans le silence du café Péchin, tout cela disparaissait pour moi devant une nécessité urgente : il fallait fermer immédiatement cette porte ouverte sur la fournaise.

— On a tué un homme au Ban-de-Moussy.

— Fermez donc la porte, dit alors le juge ; et j'eus l'impression que je parlais par la laide bouche de M. Bocquet.

Le garde ferma la porte avec humeur et embarras. L'énormité de son message n'engendrait jusqu'alors que d'insignifiantes conséquences. Il en ressentait du malaise et ne le cachait pas. Il se tenait maintenant au centre de la salle ; la crosse de sa canne reposait sur un moignon crochu qui lui tenait lieu de main gauche ; de la main droite, il agitait fébrilement sa casquette. De larges gouttes de sueur tombaient de son visage sur le sol sablé.

— Asseyez-vous, Bizouarne, asseyez-vous, mon ami : il faut boire quelque chose.

Et le juge se souleva, maîtrisant mal une sifflante respiration d'asthmatique.

Le docteur tripotait les cartes d'une main nerveuse. Une sorte de gravité bouffonne venait de s'emparer de son visage. Ayant rassemblé tout le jeu de cartes, il en donna, du tranchant, sur la

table, un coup sec qui fut décisif, et, pour le silence, mortel.

— Eh bien, vous avez entendu, monsieur le juge de paix ? On a tué un homme au Ban-de-Moussy.

— Et c'est une vilaine affaire, à coup sûr, ajouta Bizouarne.

Le garde venait de comprendre que la nouvelle apportée tombait dans une oreille vivante. Il en ressentait une émotion comparable à celle de l'homme qui laisse glisser une sonde dans un gouffre et qu'une secousse informe du succès de son entreprise.

— C'est toujours une vilaine affaire, dit M. Bocquet, c'est toujours une vilaine affaire quand un homme en tue un autre. Prenez donc quelque chose, Bizouarne.

Brusquement, des profondeurs du sol, jaillit la ronde personne du cafetier Péchin. Il apportait de la bière, et une curiosité ardente, sans retenue.

— Ouais ! dit le Biel, elle est bonne, cette histoire de meurtre ! Pensez-vous qu'on songe à s'égorger, par une température comme celle-ci ?

Gaspard ne disait rien. Il regardait tout le monde, avec son sourire bleu pâle. Il n'avait pas l'air de s'ennuyer.

— Encore une fois, accentua le docteur d'une voix haute et nette, vous avez entendu, monsieur Bocquet, ce que dit le garde ? Il vient de se commettre un meurtre au Ban-de-Moussy.

— Un meurtre ! dit Péchin, et il disposa sur la table une charge de pots écumeux.

Le juge battit des paupières. Il enfonça dans sa barbe une main couverte de taches de rousseur et parut réfléchir.

— J'ai entendu, j'ai bien entendu, docteur. On a tué un homme au Ban-de-Moussy. C'est abominable ! Mais... Mais qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

A ce moment, la porte s'ouvrit vivement et on vit paraître M. Lestrange, qui était le greffier de la justice de paix. La figure du docteur exprimait une exaltation croissante qui n'en masquait point la jovialité naturelle. Il s'écria :

— Entrez, monsieur le greffier, entrez et fer-

mez la porte. Il paraît qu'on a tué un homme au Ban-de-Moussy.

Graduellement, mon malaise faisait place à l'événement. Un flot de sueur tiède jaillit de toutes les régions de ma face, comme expulsé par les sentiments nouveaux qui prenaient possession de l'intérieur de mon être. Je regardai Bizouarne, le juge, le docteur, mes jeunes camarades, le sphérique Péchin, le greffier, et je me sentis attentif, rafraîchi, en proie, sans savoir pourquoi, à une douce et stimulante gaieté.

— Monsieur Bocquet, dit le docteur, vous m'étonnez.

Puis, se retournant vers Lestrange, il poursuivit :

— Monsieur le juge de paix prétend se désintéresser de l'affaire. C'est à n'y rien comprendre.

— Mais, mon ami, hasarda le juge...

— Permettez, permettez ! Et le docteur se leva d'un bond. Il apparut alors, debout, beaucoup plus petit qu'il ne paraissait sur son siège ; nous étions faits à ce phénomène, mais ne laissions pas d'en éprouver de l'étonnement.

— Permettez ! fit-il, qu'est-ce qui se passe lorsqu'un crime vient d'être commis ? Le parquet se transporte sur les lieux. Voilà ! Lisez les journaux et vous verrez, à n'importe quelle page : on a tué une femme à Chapieux, on a tué toute une famille à Précy, et le parquet s'est transporté sur les lieux, voilà !

— Oui, oui, parfaitement, approuva M. Lestrange, qui avait une jolie moustache et lui donnait des soins incessants avec des doigts courts et gras.

— Eh bien ! oui ! Mon Dieu, oui ! le parquet, c'est bien sûr, soupira le juge.

— Permettez, cher ami, permettez ! On dit : le parquet s'est transporté sur les lieux, avec le docteur Machin ou le docteur Chouette, chargé de procéder aux constatations d'usage. Dit-on ça, ou ne le dit-on pas ?

— On le dit, affirma Péchin.

— Oui, oui, parfaitement, dit M. Lestrange en soulevant d'un doigt sa moustache pour ne pas la laisser tremper dans la bière de son bock.

Les coudes sur la table, les yeux brillants, Gas-

pard, Le Biel et moi fixâmes sur le minuscule Vendredi des regards pleins de gratitude. Peu à peu, la chaleur du jour se retirait de nous ; nous la sentions refoulée à distance, dans un remous circulaire, comme la mer rouge devant les Juifs. Une raison de vivre et de ne plus dormir était entrée dans la salle, et le docteur la greffait profondément, avec soin, sur son auditoire. Nous lui en savions un gré infini.

— Dites-moi, — et le docteur mit un index devant son nez, — dites-moi ce qu'est le parquet, ici, à Moussy.

— C'est que, précisément, il n'y a pas de parquet à Moussy, râla Bocquet avec un regard suppliant.

— Il n'y en a pas ? répéta le docteur d'une voix douce et triomphante. Il avait fait deux pas et plaça l'extrémité d'un doigt sur le gilet blanc du juge.

— Eh bien ! Il y en a un ! Le parquet, à Moussy, c'est vous, monsieur le juge de paix, c'est vous, tout d'abord...

— Moi ! moi !

— Et c'est monsieur le greffier, ici présent. Tous deux assistés soit de la gendarmerie, soit du garde Bizouarne, que voici. Et le docteur Machin, le docteur Chouette, comme on dit, eh bien! c'est moi-même, en l'espèce, moi-même à la disposition de la justice, pour procéder aux constatations d'usage. Ce qui veut dire qu'il faut nous transporter sur les lieux.

— Sur les lieux ! Vous n'y pensez pas ! dit le juge à voix basse.

Il fouillait péniblement sa mémoire et cherchait à délimiter ses attributions. Ce travail intérieur lui coûtait une peine inouïe et lui ridait le front qu'il avait haut, large et pourtant stupide.

— Mon pauvre ami, il fait grandement chaud et c'est dimanche, prononça le docteur avec solennité ; mais, au-dessus de tout cela, il y a nos devoirs envers la société.

— Oui, nos devoirs, parfaitement.

Ainsi parla M. Lestrange.

— Monsieur le docteur, je vais vous dire, commença Bizouarne. Ça s'est passé ce matin, au petit jour, à ce qu'on croit, dans un champ de

blé contigu au communal, un champ qui appartient aux Cornet.

— Nous allons nous transporter sur les lieux, mon ami, dit le docteur en boutonnant son gilet.

— L'assassin supposé est le fils Chemolle ; il est au Ban-de-Moussy, à l'heure actuelle ; on le tient.

Le garde champêtre ne semblait plus pouvoir maîtriser son enthousiasme. Comme un incendiaire qui regarde flamber la grange où il vient de jeter un brandon, il contemplait ce groupe d'hommes en sueur qu'il avait surpris enlizés dans l'abrutissement de l'été et qui, maintenant, lui devaient une vie véhémente.

— On a la serpe avec laquelle ce mangrelou lui a fait son affaire.

— On a la serpe ? Bien ! Bien ! ponctua Vendredi. Mais patientez, Bizouarne ; vous ferez votre déposition en temps et lieu.

— Oui, oui, et Bocquet se leva. Vous ferez votre déposition.

Le juge avait pris son parti de l'aventure. Il venait de sentir qu'il ne pourrait résister à Ven-

dredi qu'au prix d'un effort intellectuel dont il se jugeait incapable et qui serait encore plus à redouter qu'une promenade au Ban-de-Moussy, dût-elle s'accomplir au cœur de la canicule.

— Transportons-nous sur les lieux, dit-il.

— Je vais faire atteler la tapissière, n'est-ce pas, monsieur le docteur ? fit Péchin qui louait des voitures.

— Faites atteler, Péchin, approuva le docteur Vendredi. Faites atteler sans surseoir. Jeunes gens, ajouta-t-il en se tournant vers Le Biel et moi qui nous étions rués sur nos chapeaux, jeunes gens, je vais quérir ma boîte à autopsies. Je ne peux pas opérer seul, et votre grade d'étudiant en médecine vous permet de me seconder dans mes fonctions.

Nous acceptâmes avec joie. Une année d'études nous avait rendus tout à fait aptes à ne douter de rien. Nous décidâmes d'emmener Gaspard ; il préparait l'École centrale et n'était aucunement qualifié pour nous suivre, mais nous n'entendions pas en être séparés.

Au moment de monter dans la tapissière, un

incident surgit. Le docteur Vendredi s'était installé le premier, flanqué d'une boîte remplie d'instruments fantaisistes ; le juge Bocquet se hissait sur le marchepied, au bruit d'une respiration orageuse, et Péchin rassemblait les guides quand parut M. Demaistre, le percepteur.

Il marchait, comme à l'habitude, en s'appuyant d'une main sur une canne et, de l'autre, sur une chaise qu'il traînait partout avec soi. A chaque pas, il lançait ses pieds à droite et à gauche de façon désordonnée; il était ataxique, mais homme de bonne compagnie et on lui portait de l'affection.

Il parvint jusqu'à la voiture et parlementa. Il avait eu vent de l'affaire et voulait être emmené. Personne n'y vit d'inconvénient et on le jucha, tant bien que mal, sur la banquette ; mais, lorsque le greffier et le garde se furent casés, il se trouva qu'il ne restait plus qu'une seule place. Malgré la chaleur, Gaspard, Le Biel et moi décidâmes d'aller à pied, et nous partîmes.

Une trentaine de personnes s'étaient rassemblées devant le café Péchin ; elles saluèrent d'une

vive rumeur le démarrage de la tapissière. M. le juge de paix se découvrit en souriant. Un tourbillon de poussière s'éleva, et c'est ainsi que débuta cette expédition dont tout le départemen- parle encore et qui devait, par la suite, complitquer curieusement les travaux de la justice et les opérations de messieurs les médecins légistes.



Le Ban-de-Moussy est un village situé sur la hauteur, à cinq kilomètres au nord du canton. De Moussy, on peut aller au Ban dans l'espace d'une grande heure, par les sentiers ; mais la route carrossable fait de longs détours et monte sur presque tout son parcours. Nous abandonnâmes la voiture pour suivre les coursières.

La chaleur changeait de caractère, sans cesser d'être extrême ; avec les progrès du jour, elle devenait orageuse. Nous la trouvions plus irritante qu'accablante, ce qui n'était peut-être dû qu'aux nouvelles dispositions de nos esprits. De gros nuages enflammés se mouvaient insensiblement

dans le ciel, sans que jamais aucun d'entre eux vînt se placer devant le soleil, ce qui nous valut une après-midi sans accalmie, toute de flamme et d'exaspération.

Nous nous hâtions, dévêtus et haletants. A deux reprises, nous croisâmes la route où nous retrouvions la voiture. Elle montait au pas, dans un bruit de grelots et dans un nuage de poussière. Nous apercevions le juge qui, les membres en pleine résolution, se livrait aux exigences de la carriole ; on l'eût dit secoué d'un hoquet furieux. Le docteur avait disposé ses instruments sur les genoux du greffier. Il nous fit, au passage, un signe affectueux, avec une main qui se trouvait armée de grandes pinces brillantes.

— Du courage, mes enfants ! nous cria-t-il de loin. Tout n'est pas rose dans la science.

Nous filions, baignés de sueur, sans rancune contre l'honnête Demaistre qui occupait indûment une large place dans la tapissière. On pouvait le voir, assis dans un coin, comme un fantoche ; sa bonne figure trahissait de l'inquiétude et de la satisfaction.

A huit cents mètres du Ban-de-Moussy, à l'endroit où la route devient plate et s'engage entre deux files de peupliers, nous rattrapâmes une fois encore la voiture qui se trouvait arrêtée.

Une vieille femme, la tête couverte d'un journal plié en coin, les pieds nus dans des souliers d'homme, avait saisi les rayons d'une des roues et s'y accrochait de toutes ses forces .

— Ils vont le tuer, monsieur le docteur. Ils lui ont mis un bat-flanc sur le cou et une chaîne entre les jambes. Je vous dis que c'est une pitié. Et ce n'est pas lui, bon dieu ! ce n'est pas lui qui a tué ce manouvrier.

— Qu'est-ce que vous faites ici, madame Chemolle ? dit sévèrement Vendredi.

— Ils vont le tuer, je vous dis. Je ne peux même pas rentrer dans le village. Ils m'ont chassée à coups de bouse de vache. Tenez, monsieur, tenez, j'en ai encore plein la tête. Jamais je n'oserai retourner là-bas.

— Permettez, ma brave femme, dit Vendredi, permettez ! Si vous avez votre conscience pour vous...

— Moi, monsieur, moi, c'est égal ; je n'ai que du vieux cuir et je peux coucher dans la caillasse. Mais mon garçon, ils vont le saigner comme un porc ; ils vont le griller, dans cette cabane, comme un poulet ; ils lui ont arraché des pleines mains de ses cheveux. Faut pas laisser faire ça, voyez-vous ! Mon garçon est un imbécile d'homme, mais c'est pas le quart d'un méchant. Et je vous dis qu'il ne le connaissait même pas, ce manouvrier.

— Est-ce qu'on va rester là longtemps ? demanda Péchin.

— Ne faites pas attention, monsieur le juge, hasarda le garde ; cette femme Chemolle lève le coude... et voilà.

— Moi ? dit Bocquet en sursaut, moi ? Bien sûr que je ne fais pas attention.

— Allons, madame, allons, lâchez la roue, écartez-vous, ordonna Vendredi. Si votre fils est innocent, il ne lui sera fait aucun mal.

— Puisque je vous dis que le mal est fait et qu'ils l'ont plus qu'à moitié tué.

— Ayez confiance en la justice, cria le docteur. Marchez, mon ami, on nous attend.

— C'est ça, répéta Bocquet, ayez confiance en la justice, ma brave femme.

La voiture partit au trot. Nous entendions la voix du docteur qui répétait : « Mais, allons donc ! quand on a sa conscience pour soi ! » La vieille s'assit au bord de la route et commença d'arracher des touffes d'herbe qu'elle jetait devant elle avec colère. Il me semble que, jeunes tous trois, nous étions enclins à la pitié ; mais le bruit que fit la voiture en s'éloignant nous tira du doute et, comme la pauvresse ne nous regardait point, nous partîmes au pas gymnastique.

Le Ban-de -Moussy était presque désert. Nous débouchâmes sur la petite place presque en même temps que la voiture. M. Audemard, l'instituteur, se tenait sur le perron de l'école pour recevoir les autorités. Il abaissa le marchepied et tendit le poing au juge de paix avec une parfaite courtoisie. Toute la troupe acheva de mettre pied à terre. Gaspard et moi prîmes à cœur de recevoir l'ataxique dans nos bras et de l'installer sur un banc que le maître d'école avait disposé dans un cadre d'aristoloches et de pois de senteur.

— Vous accepterez des rafraîchissements, messieurs ?

Et Mme Audemard apparut sur le seuil, en peignoir à volants et en coiffure d'intérieur.

— Plus tard, madame, il nous faut d'abord procéder aux constatations.

M. Bocquet eut un mouvement de la mâchoire plein de soumission et nous nous éloignâmes, sous la conduite de l'instituteur et du garde.

En face de l'école, un petit groupe de paysans armés de gourdins semblait garder le four public. On avait poussé contre la porte une meule hors d'usage.

— Le coupable est sous les verrous, dit M. Audemard.

— La justice actionnera, répondit le docteur.

M. Lestrange portait une élégante serviette de moleskine. Nous avions revêtu nos vestes, eu égard à la dignité du cortège. Le docteur Vendredi conservait sous son bras la boîte d'instruments dont il n'avait pas voulu se dessaisir. Il était fort en peine de la serrure qui fonctionnait

mal et qui menaçait de laisser perdre une à une les pièces de la précieuse ferraille.

Le sentier que nous suivions chemine à flanc de coteau. La présence du vieux juge ralentissait notre marche. De temps à autre, et malgré la gravité du moment, je glissais hors de l'événement, j'échappais aux circonstances, et, pendant une seconde entière, j'apercevais l'horizon boisé, la vallée ruisselante de chaleur, les pâturages avec leurs troupeaux minuscules, et, très loin, dans un brouillard ardent, un gracieux aqueduc aux jambages frêles et roses comme les pattes d'un échassier.

— Est-on sûr qu'il ne s'agisse pas d'un suicide? interrogeait le docteur.

J'écoutais attentivement; mais, dès la minute suivante, je me sentais détendu par une bienheureuse paresse et, regardant à mes pieds les touffes de potentille et de lotier, je ne pensais plus qu'à elles et aux silex enflammés du chemin.

Une rumeur nous avertit que nous arrivions sur les lieux du crime.



C'était un champ de blé carré, longé par des sentiers sur deux de ses côtés, et attenant, par les deux autres, à un pré communal encombré de chardons et de bardanes. Toute la population du Ban-de-Moussy s'était répandue sur les chemins et dans le pré, formant autour du champ une palissade mouvante et bruyante.

D'abord, nous ne vîmes rien. On était au début du mois d'août, les blés étaient debout et mûrs. A notre arrivée, il se fit un silence bref et profond pendant lequel j'entendis très bien le craquement des épis travaillés par la chaleur. Puis le murmure des voix reprit, s'enfla, gagna tout à l'entour du champ et, dès lors, ne cessa plus.

Était-ce effroi de la mort, crainte d'être compromis dans l'affaire, ou respect du froment, mais personne n'avait pénétré dans les blés. On distinguait, au travers de leur masse, une tranchée à moitié effacée qui se terminait vers le centre ;

là, les céréales étaient versées, foulées, comme si l'orage s'y fût acharné.

Toute la troupe s'engagea sur cette trace. Et on ne tarda pas à découvrir le cadavre qui gisait, le ventre en l'air.

— Écrivez, monsieur le greffier, dit le docteur, écrivez : « Le cadavre a été trouvé étendu sur le dos. »

— Mais je n'ai pas d'encre, observa M. Lestrange avec aigreur.

— Eh bien ! écrivez au crayon.

Une nuée de mouches vertes, occupées sur la tête du mort, venaient de s'élever à notre approche.

— On aurait dû prendre des précautions contre les insectes, s'exclama Vendredi; les diptères vont infecter ce corps de leurs larves.

Nous formions cercle autour du cadavre. Un moment de silence et d'indécision régna, pendant lequel chacun prit contact avec l'événement et s'efforça d'éprouver autre chose que des impressions.

— C'est dégoûtant, dit tout à coup M. Les-

trange, et il alluma une cigarette, soi-disant pour l'odeur.

— Toi, tu n'as jamais vu de macchabée ? dit Le Biel à Gaspard.

— Si, répondit Gaspard, avec hésitation. J'ai vu mon oncle.

— Un oncle, ce n'est déjà plus un macchabée, remarqua Le Biel. Comment trouves-tu ça ?

— Je ne sais pas... je trouve ça épatant.

Et Gaspard nous regarda tour à tour, avec son beau sourire paisible.

Le juge était appuyé sur sa canne. Son souffle strident ravageait les silences. Soudain, il parut s'étrangler.

— La main, mon dieu ! La main !

La main droite du mort était fermée sur une poignée de paille qui tenait encore au sol par les racines.

— Eh bien ! Qu'est-ce qu'elle a, la main ? demanda Vendredi.

— L'autre, l'autre, murmura le juge.

Tout le monde regarda cette main ; elle était

coupée au niveau du poignet et ne tenait plus que par un lambeau de peau.

Un peu de confusion suivit cette remarque ; on cessait de voir l'ensemble pour s'emparer des détails ; la veste était empesée d'un sang noir et desséché ; il y avait plusieurs plaies béantes sur le front ; la chemise ouverte laissait à nu un coin de peau blanche, avec un tatouage sous le téton.

— Voilà la serpe, dit Bizouarne, en poussant du pied une forte lame emmanchée de bouleau.

— Écrivez : « On a trouvé l'instrument présumé... » Non ! n'écrivez rien pour le moment, dit le docteur. Il faut emporter le corps. Monsieur le juge, faites emporter le corps.

— Mais, mon bon ami, c'est impossible.

— C'est tout à fait possible. Appelez un homme.

— Eh ! là ! fit le juge en regardant un paysan.

Le paysan, qui se tenait debout au bord du communal, ébaucha un mouvement d'épaules et se glissa derrière les autres.

— Les mouches, dit le juge, les mouches l'emporteront par morceaux avant qu'on trouve quelqu'un pour l'enlever d'ici.

Le Biel fit observer.

— Vous avez le droit de réquisitionner du monde.

— Eh ! là ! l'homme, cria Bocquet. Eh ! donc, je vous réquisitionne.

Cette phrase produisit son effet. L'air honteux et indécis, un paysan entra dans le champ de blé. Derrière lui, tout le village se rua, d'un seul coup, et le champ n'eut plus rien de mystérieux, ni de sacré.

— Circulez ! Circulez ! grognait Bizouarne.

On avait trouvé une brouette et on s'occupait d'y placer le cadavre.

— Circulez, bon dieu ! répétait Bizouarne, et il agitait ce moignon de main gauche qui lui avait valu sa place et une pension.

On ne savait comment disposer sur la brouette le corps de la victime. Je suggérai de le coucher en travers, ce qui fut fait.

Deux, puis quatre, puis six paysans s'étaient mis à la besogne. Après avoir refusé leurs services, tous maintenant voulaient toucher le cadavre et prendre part à l'aventure.

Un vieillard surgit qui était, à ce qu'il parut, Octave Cornet, le propriétaire du champ.

— Moi, je vois qu'une chose ; voilà mon blé par terre. Ça ne se passera pas comme ça.

— Laissez faire la justice, dit le juge.

— En avant ! cria le docteur Vendredi.



On fit un détour pour retrouver la grand'route. Tout d'abord venait Bizouarne. Sa casquette à la main, il allait d'un pas ferme et régulier, manœuvrant sa canne comme un suisse d'église sa hallebarde

Derrière Bizouarne, s'avançait la brouette mortuaire, poussée par le cantonnier. Le cadavre était si contracté qu'on avait pu le placer en travers ; il y demeurait, roide comme une poutre, dépassant largement l'étroit véhicule à droite et à gauche et en menaçant l'équilibre. On ne put pas, ou on n'osa pas ramener le bras gauche contre le corps. Pendant tout le trajet, il demeura ballant ; la main coupée traînait et rebondissait, tantôt sur la paume et tantôt sur le dos.

Nous marchions derrière le corps, comme à une cérémonie funèbre. Le docteur avait allumé une petite pipe et ne cessait de cracher. Il racontait des histoires macabres, riant à tout propos et hors de propos.

M. Lestrange, fatigué, tenait sa serviette à deux mains, comme un écolier ; il fumait d'un air maussade. L'instituteur portait un pantalon de velours ; la marche froissait l'étoffe qui lâchait un cri musical et régulier. Je l'entendais pendant les silences et me souvenais l'avoir entendu déjà en cheminant à côté d'un terrassier ou d'un paysan.

Derrière nous, venait toute la population du village. Elle formait un bouchon serré qui obstruait la route, entre les peupliers. De temps en temps, le cantonnier criait :

— Hep ! là-bas !

Alors tout le monde s'arrêtait, chaque groupe conservant ses distances et ses caractères.

Le cantonnier s'asseyait une seconde sur un des brancards de la brouette et crachait dans ses mains. Puis il disait :

— Hep ! allons-y ! et il repartait.

Derrière lui, le cortège se remettait en marche. La brouette sautait sur les cailloux et le corps répondait à toutes les secousses. La roue jetait, à chaque tour, un grincement lamentable qui eut bientôt, pour toutes les oreilles, un caractère rituel et quasi liturgique.



Il fut impossible de trouver une table pour opérer l'examen que le docteur croyait devoir appeler l'autopsie.

— Monsieur le juge, ne vous éloignez pas, enjoignit le praticien.

— Mais, cher docteur, vous n'allez pas ouvrir le ventre à ce bonhomme aujourd'hui même !

— Il y a certaines constatations qu'il est d'usage d'effectuer sur l'heure, trancha Vendredi.

Le cadavre attendait, devant l'école. Debout dans les brancards, le cantonnier buvait un verre de vin. Un beau soleil couchant éclairait la place publique où s'était rassemblée la foule.

La maison d'école étant le seul lieu communal, dans ce hameau qui ne possède point de mairie, on poussa la brouette dans la cour où les enfants jouent entre les classes.

— Personne ne voudra prêter de table, dit le garde champêtre. J'ai demandé au café-billard, j'ai demandé à la ferme ; mais c'est comme si on pissait dans un violon.

— C'est bon, dit le docteur. On va dégonder la porte.

Il y avait, auprès de l'école, une maisonnette dans laquelle on remisait la pompe à incendie. Un des battants de la porte fut enlevé et transporté dans la cour de récréation. Le docteur avait quitté sa jaquette et retroussé ses manches de chemise ; il était inlassable et loquace. On disposa la porte sur deux tonneaux.

— Il faut savoir faire feu de tout bois, disait Vendredi, cependant qu'on hissait le cadavre sur cette table improvisée.

Le juge de paix, le greffier et l'instituteur prirent place sur des chaises. Le percepteur fit son entrée au bras de Gaspard. Il s'installa sur les de-

grés de la maison, écartant deux jambes maigres dont il ne maîtrisait pas les soubresauts. Peu à peu, la cour se remplit ; une vingtaine de paysans affectaient d'y avoir affaire et d'y être utiles. On entendait sans cesse claquer la porte des latrines ; les hommes y entraient à tour de rôle pour se donner une contenance.

La cour d'école n'était séparée des vergers voisins que par une claie d'échalas. Les femmes s'entassèrent derrière cette frêle barrière et, comme les enfants leur tiraient la jupe et se querellaient pour la place, elles commencèrent à distribuer des gifles et à pousser des cris.

— Il faudrait faire circuler la foule, proposa M. Bocquet.

— Monsieur le juge, répliqua Bizouarne, ils sont chez eux, ils sont dans leurs jardins, il n'y a rien à dire.

Le Biel releva ses manches, j'en fis autant et on ouvrit la boîte à autopsies.

— Vendredi, vous n'allez pas vider ce bonhomme-là devant nous ?

— Sans doute, monsieur Bocquet, sans doute,

fredonna le docteur ; mais je vais faire mes constatations. Écrivez : « Le sujet est dans la force de l'âge. » N'écrivez rien encore. On va le déshabiller.

Il fallut fendre la chemise et le pantalon.

— C'est tout de même malheureux de couper un bon pantalon comme ça, disait Bizouarne, mécontent.

Une rumeur s'éleva de l'autre côté de la clôture. On entendait des cris, et de temps en temps, des rires.

— Ah ! mon Dieu, malheur !

— Ah ! quelle misère !

— Ils ne lui laissent rien sur le corps, disaient les femmes.

Et elles mettaient devant leur figure un pan de tablier, ou leurs mains dont elles écartaient les doigts.

— Écrivez, écrivez, dit le docteur.

On chercha M. Lestrange, mais il avait disparu. Gaspard fut prié de noter le procès-verbal. Nous relevâmes neuf plaies sur le corps de la victime. J'étais imbu d'un langage de métier et je dictais sans hésiter :

— Plaie linéaire de la face postérieure du tiers moyen de l'avant-bras ; plaie contuse de l'extrémité du médius droit.

Le docteur découvrit une dixième blessure, à la racine des cheveux.

— Mettez : plaie... petite... moyenne... plutôt petite, de la région antéro... antéro... — Il hésitait — elle est à gauche ? Eh bien ! mettez antéro-gauche du front, des cheveux, enfin du cuir chevelu, na !

— C'est admirable, disait l'instituteur, c'est admirable : autrefois, un meurtre comme celui-ci aurait été complètement étouffé.

Nous considérions l'une des mains du cadavre, celle qui ne tenait presque plus au poignet ; elle était enduite de poussière ; le traitement qu'elle avait subi pendant le transport l'avait comme limée et couverte d'écorchures. Le docteur dit :

— Les artères sont coupées, la mort est due à une hémorragie foudroyante.

Délicatement, il trancha la peau déchiquetée du poignet, pour rechercher l'orifice des artères qu'il ne parvint pas à découvrir.

Nous fûmes distraits de nos occupations par les réflexions des paysans. Ils considéraient les bottes du mort et l'un d'eux murmurait :

— Ç'a de bonnes bottes.

Une grande plaie du bras intriguait le docteur.

— Apportez la serpe, fit-il.

Son regard erra de l'instrument à la blessure. Il murmura :

— Jamais cette serpe n'a pu faire pareille entaille.

Il y eut un moment d'anxiété, puis le docteur dit à voix haute :

— Un homme de bonne volonté pour porter un coup sur le cadavre avec l'instrument présumé du meurtre.

Un gringalet à poil rouge sortit de la foule.

— C'est la reconstitution du crime, fit observer le juge de paix.

L'expérience montra que la grande plaie pouvait très bien être le fait de la serpe, et le docteur triompha :

— C'est fini, messieurs.

C'était déjà fini! Il y eut comme un désappoin-

tement général. L'obscurité tombait ; on discuta pour savoir où serait placé le cadavre. L'instituteur, hésitant, allait donner les clefs de la salle d'école, lorsque Mme Audemard parut à la fenêtre. Elle s'était composé une volumineuse coiffure toute emmêlée de rubans.

— Gaston ! Gaston ! A aucun prix ! Je ne veux pas de cette horreur-là chez moi. Tu veux me faire mourir.

M. Audemard se retrancha derrière le refus de sa femme.

— Vous savez comme elle est nerveuse, répétait-il.

Et il fut convenu qu'on placerait le corps dans le local de la pompe à incendie.

On nous apportait une bassine pleine d'eau pour que nous puissions nous laver les mains.

— Halte-là, mes enfants !

Le docteur tira de son gilet un paquet de poudre antiseptique. « Enfoncés, les microbes ! » dit-il en faisant mousser le savon sur ses avant-bras charnus.

Comme on enlevait le cadavre, un incident se

produisit ; le garde champêtre réclamait la main coupée, qui avait disparu. On la retrouva finalement sous la table, entre les tonneaux.

— C'est une pièce à conviction, dit M. Bocquet.

On réunissait les hardes qui avaient appartenu à la victime. Bizouarne enveloppa la main dans un bout de journal et l'introduisit dans une des poches de la veste. Tous ces débris furent poussés sous la pompe et on remit la porte sur ses gonds.



— Messieurs, dit l'instituteur, vous accepterez une coupe de champagne ?

— Ce n'est pas de refus, accorda M. Vendredi.

Les Audemard avaient, au rez-de-chaussée, une salle à manger qui servait de salon. On y voyait un piano chargé de cache-pot en faïence, et une vitrine pleine de colifichets. Les murs étaient couverts par des daguerréotypes et des diplômes de gymnastique.

Nous retrouvâmes là M. Lestrange. Il lissait sa belle moustache avec application et paraissait

un peu pâle. Personne ne fit allusion à sa mystérieuse absence.

J'introduisis le percepteur, convoyé par Gaspard et Le Biel. L'obscurité croissante faisait perdre au malheureux Demaistre tout sentiment de l'équilibre ; il contemplait ses pieds avec des yeux égarés dont les pupilles n'étaient point égales.

On déboucha le champagne. La détonation fut comme un signal. Tout le monde chercha des yeux le bouchon qui demeurait perché dans la galerie du buffet ; à cette occasion, les traits des visages se détendirent et demeurèrent empreints d'une aimable gaieté. Le second bouchon partit dans un flot de mousse. Comme une batterie d'artillerie qui fait sa mise au point et régularise son feu, le champagne atteignit le but dès le second projectile. La dignité générale, trouée en deux endroits, craqua comme un navire blessé dans ses œuvres vives.

Mme Audemard faisait avec une grâce rougissante les honneurs de son logis.

— On aurait pu souhaiter une occasion moins

lugubre, disait l'instituteur ; mais c'est beaucoup de plaisir et d'honneur pour nous que de voir ces messieurs réunis au Ban-de-Moussy.

— L'occasion aurait pu être plus mauvaise, répondit le juge. L'essentiel est d'être ensemble et d'y trouver de l'agrément, maintenant que le devoir est accompli.

— Qu'avez-vous fait de cette canaille de Chemolle ? demanda Vendredi.

— On l'a enfermé provisoirement dans le four public. Les paysans montent la garde.

— J'ai soigné ce garçon-là pour une angine, dit encore le docteur. Qui pouvait penser qu'il en arriverait à l'assassinat ?

La fenêtre ouverte donnait sur la place qui était pleine de bruits et de mouvements. Sur le ciel, inondé d'une lumière vive, on voyait des silhouettes d'arbres balancées par la brise du soir.

— Allume les bougies vertes, dit M. Audemard.

— Messieurs, prononça le juge debout, buvons à la prospérité du Ban-de-Moussy.

Tout le monde se leva. La pièce en fut soudain

comme rapetissée. La chaleur, remuée, eut des tourbillons et des remous. Le juge de paix clignait de l'œil devant la suspension. L'instituteur s'en aperçut et la fit tourner légèrement pour interposer entre la lampe et la vue de son hôte une de ces petites plaques de biscuit sculpté qui donnent, par transparence, une image noire et blanche. Le juge avait l'air ému et sa lèvre inférieure tremblait.

— Dites quelques mots, monsieur le juge, lui souffla Vendredi à voix basse.

— Pas encore. Tout à l'heure, répondit M. Bocquet.

On mit à sec les bouteilles de champagne. La conversation se fragmenta, devint irrégulière et houleuse.

— Fais descendre Solange, murmura l'instituteur à sa femme.

Mme Audemard disparut et revint, poussant devant elle une petite fille qui souriait d'un air honteux.

— Mais, c'est notre musicienne, s'écria Vendredi. Je l'ai sauvée de la fièvre typhoïde.

La fillette se trouva tout à coup assise devant le piano, entre les bougies vertes. Elle avait l'air d'une mouche dans une lumineuse toile d'araignée. Elle joua le *Corso blanc* et *Dans les blés*. Le percepteur ne dissimulait pas son enthousiasme. Il battait la mesure avec son fume-cigarette. Toute la société applaudit frénétiquement. On voulut faire boire du champagne à l'artiste ; mais il n'y avait plus de champagne. M. Audemard envoya chercher de la bière.

— Il faut couper la boisson, dit Mme Audemard en offrant des gâteaux secs.

— Dites quelques mots, monsieur Bocquet, ordonna presque le docteur.

— Pas encore, pas encore, murmura le juge.

Et il devint taciturne en pensant à ce qu'il allait avoir à dire.

La bière arriva. M. Lestrange montra un moyen de la faire mousser en heurtant le bouchon contre le verre de la canette. En un clin d'œil, la bière fut volatilisée.

— Le champagne a frayé le chemin, disait M. Demaistre.

— Mon cher Audemard, fit le docteur, vous allez me laisser offrir une tournée d'apéritifs.

Le docteur était assis près de la fenêtre ; il héla un gamin et lui jeta des ordres et de l'argent.

— Docteur, je ne le permettrai pas, dit très haut l'instituteur.

— Vous nous désobligez, monsieur le docteur, ajouta Mme Audemard.

— Laissez-moi faire ! et le docteur éclata de rire.

C'était une bouteille de fraisette. Un tel hourra l'accueillit qu'on pensa que la fiole allait éclater sous la pression des voix.

— Mais c'est trop ! dit l'instituteur avec reproche.

— Vous n'êtes pas raisonnable, gronda Mme Audemard.

— Vous savez que je suis contre l'alcool, fit observer Vendredi. Mais ça, ce n'est pas toxique.

Le Biel avait entrepris M. Demaistre. Il lui parlait à voix basse avec animation. Il frappa soudain la table avec le pied de son verre et cria :

— Monsieur le percepteur va chanter quelque chose.

Le percepteur était fort rouge et souriait en affectant la confusion.

— Mais non ! je ne chante que dans l'intimité.

— Mais nous sommes dans l'intimité, ici, s'écria Vendredi.

—Nous vous écoutons, monsieur le percepteur.

— *Le Cœur de Mimi*, réclama Le Biel avec une insistance rythmée.

— C'est ça ! *Le Cœur de Mimi !*

— Vous n'aurez pas la paix ou vous chanterez.

— On connaît vos talents.

Toutes les volontés de la salle s'étaient orientées. M. Demaistre avait l'air d'un prisonnier entre des lances. Il fit un geste, comme pour en écarter les pointes, et le silence tomba. Le percepteur mit les coudes sur la table et chanta *Le Cœur de Mimi*. Depuis qu'il était ataxique, il chantait assis et personne ne s'en étonnait.

Au dernier refrain, la salle entière démarra et tout le monde se mit à fredonner. Le juge, pourtant, restait soucieux. Son discours le préoccu-

pait et, dans l'animation générale, il faisait songer à une souche arrêtée au milieu d'un torrent. La société en prit vite son parti, et le torrent, ne pouvant l'entraîner, lui passa par-dessus la tête.

La petite Solange, qui avait de l'oreille, tapait avec un doigt, sur le piano, les notes du *Cœur de Mimi.*

C'est alors que M. Lestrange se révéla. Il avait gardé jusque là un air de supériorité hautaine et semblait se réserver. Mais le percepteur dit, en terminant :

— A vous, Lestrange !

M. le greffier s'exécuta tout de suite. Il chanta tout ce qu'on voulut bien lui demander. Il connaissait tout, même les choses les plus nouvelles. Il provoqua l'étonnement général en détaillant *la Valse frivole* que Paris venait à peine de faire connaître à l'univers.

— Il est fantastique, ce gaillard-là ! disait le docteur que la musique trouvait toujours sensible.

Mme Audemard improvisait des sandwichs, avec du beurre et du pâté de foie gras. Elle sortit un

carafon de kirsch ; mais personne ne s'étonnait plus de rien.

Les verres étaient vides, avec une grosse perle rouge dans le fond. M. le juge de paix écrasait sur la table ses index repliés.

— Silence, s'il vous plaît, s'écria le docteur.

Le juge commença, d'une voix humide et mal timbrée. On voyait des larmes dans l'ombre de ses sourcils touffus.

Après quelques mots de préambule, il parut céder à un grand trouble intérieur.

— Ah ! s'écria-t-il, si seulement Rivaud était parmi nous !

Sa respiration devint anxieuse et il dut s'asseoir.

— Remettez-vous, mon bon ami, dit doucement le docteur.

— Si seulement, répétait le juge, si seulement Rivaud était parmi nous !

Nul n'osa l'engager à en dire davantage. Toute la société applaudit poliment et le juge serra, en tremblant, les mains qu'on lui tendait de toutes parts.

La chaleur devenait intolérable; j'avais manœuvré assez heureusement pour atteindre la fenêtre. J'y trouvai Gaspard qui me prit par le cou avec une tendresse excessive. L'ivresse n'altérait pas la lumineuse candeur de son regard.

— Regarde, me dit-il, et vois comme ces gens s'entendent à la joie.

La vue de la place publique me causa une vive surprise.

Il y avait, entre la route et l'école, une aire couverte de trèfle et de gazon. Le débitant avait sorti des tables et servait du vin. Dans l'ombre, au delà, on apercevait le four communal, gardé par des hommes qui fumaient, riaient et se donnaient des bourrades. Des maisons voisines, les gens sortaient, portant leur bol de soupe qu'ils venaient manger sur la pelouse. Les enfants, circulant entre les groupes avec vivacité, étaient comme le sang de cette chair. La nuit, fort belle, devenait sombre; on alluma des lanternes et des lampes; on illumina de tous côtés. Gaspard me dit:

— Si ces bougres-là ne se mettent pas à danser, je veux te payer un cigare.

Ils ne dansèrent point; mais on surprit tout à coup le halètement d'un accordéon. On l'entendait sans le voir. Il jouait une valse, et l'on eût dit que l'obscurité tout entière riait et gémissait tour à tour.

Pourtant, en me haussant sur la pointe des pieds, je devinais, au delà du village, la campagne nocturne pleine d'insectes et d'étoiles.

Ainsi que la voix du canon domine les rumeurs d'un combat, un billard, captif dans quelque salle basse, martelait le tumulte avec son bruit de mitraille.

Comme les paysans ne dansaient point, je dis à Gaspard :

— Tu me dois un cigare.

M. Audemard vint s'appuyer sur nos épaules.

— Il n'y a pas de fête patronale ici, nous dit-il tout à coup, le pays est trop petit.

Nous comprenions. Le Ban-de-Moussy avait sa fête. Il n'avait pas choisi l'occasion ; mais il n'entendait plus la laisser échapper. Il festina même une bonne partie de cette nuit mémorable, et les gens des villages voisins qui regagnaient

tardivement leur demeure durent s'arrêter, boire et participer à l'événement.

J'éprouvais un irrésistible besoin de me dégourdir les jambes. Je gagnai la porte et m'engageai dans le petit corridor. Le contact d'un air pur de tabac et de fumées spiritueuses suffit à me faire concevoir la solitude, en dépit du bruit. Mais je sentais déjà les marches du perron sous mes pieds et je descendis, incapable d'accorder à mes sentiments les bienfaits du temps et du calme.

Ébloui par l'obscurité, je n'avais pas fait trois pas que je faillis trébucher et reçus une grêle de coups de pieds dans les jambes.

— Aide-moi à me relever, mon garçon, disait la voix du bon M. Demaistre.

Je donnai tout de suite au phénomène une juste interprétation. Le percepteur avait voulu sortir tout seul et, les ténèbres lui étant fatales, il était tombé sur la pelouse, parmi le trèfle et les pâquerettes. Il était incapable de retrouver son assiette et agitait ses membres comme un hanneton mis sur le dos.

Je lui rendis la station verticale et le conduisis

jusqu'au banc. Assis côte à côte, nous demeurâmes sans parler. A quarante pas de nous, les lumignons scintillaient, éclairant la face des buveurs. Entre ce vacarme et notre retraite, l'ombre et le silence coulaient, comme une rivière majestueuse et limpide. Nous restâmes là de longues minutes. L'arome des pois de senteur tombait sur nos épaules et nous environnait de suavité. Je ne pensais à rien et jugeais qu'il en était de même pour mon compagnon. Toutefois, il me frappa doucement sur la cuisse, à un certain moment, et dit à mi-voix :

— Comme c'est drôle ! comme c'est drôle ! Quand le moment de rire est venu, il n'y a pas... faut rire.



La voiture vint s'arrêter devant le perron.

Les lanternes éclairaient la croupe du cheval ; elles allongeaient en avant deux cônes de lumière rouge qui furent soudain comme deux nasses pleines de moustiques et de papillons de

nuit. L'ombre, en arrière, était plus profonde et plus fraîche.

Le garde champêtre devait passer la nuit au Ban-de-Moussy. Nous pûmes, avec beaucoup de bonne volonté, nous entasser tous dans la tapissière. Je me trouvai serré entre le juge et Gaspard. Le Biel monta sur le siège,à côté de Péchin, qui avait passé sa soirée chez le débitant, mais qui « tenait la boisson ».

— Vous reviendrez nous voir, cria Mme Audemard.

Et la voiture se mit à rouler, d'abord sur le gazon, puis sur le gravier crépitant.

Au bout de cinq minutes, la descente commença. Le frottement des freins nous enveloppa comme d'un cocon ; à travers ce bruit, nous parvenait le chant des grillons, qui ne cessait pas et qui semblait la propre voix de la campagne ténébreuse.

La conversation languissait. J'entendais, dans un demi-sommeil, le docteur et le percepteur échanger leurs vues avec cette gravité que donne la fatigue. Les mots société, crime, justice, ins-

jusqu'au banc. Assis côt[illegible] autres, revenaient mes sans parler. A [illegible] juge, pris à partie, ré- mignons scintilla[illegible] phrases. veurs. Entre ce[illegible] surgit dans mon esprit et, et le silence [illegible] la voiture, avec ses secous- tueuse et [illegible] était une manière de tarare. Les minutes [illegible] comme des épis, se vidaient dans sur n[illegible] entre les corps ; là, les mots sau- Je r[illegible] rebondissaient et se heurtaient les uns m[illegible] autres. Une forte brise s'élevait alors, et f[illegible] c'était bien cette haleine furieuse qui sépare le grain de la paille et de la poussière. Le vent passait et emportait tout ; il ne restait plus rien sur le crible.

Je m'éveillai avant d'arriver dans la vallée. La voiture descendait toujours, chargée de sommeil comme d'un fourrage touffu. Les guides flottaient sur les reins du cheval, qui connaissait la route et ses devoirs. L'air était vif, et la pleine lune courait entre les herbes, au ras du sol.

LA CHAMBRE DE L'HORLOGE

truction, solidarité, et quelques autres, revenaient à intervalles réguliers. Le juge, pris à partie, répondait des bribes de phrases.

Une comparaison surgit dans mon esprit et, peu à peu, s'imposa : la voiture, avec ses secousses incessantes, était une manière de tarare. Les cerveaux, agités comme des épis, se vidaient dans l'espace libre entre les corps ; là, les mots sautaient, rebondissaient et se heurtaient les uns aux autres. Une forte brise s'élevait alors, et c'était bien cette haleine furieuse qui sépare le grain de la paille et de la poussière. Le vent passait et emportait tout ; il ne restait plus rien sur le crible.

Je m'éveillai avant d'arriver dans la vallée. La voiture descendait toujours, chargée de sommeil comme d'un fourrage touffu. Les guides flottaient sur les reins du cheval, qui connaissait la route et ses devoirs. L'air était vif, et la pleine lune courait entre les herbes, au ras du sol.

LA CHAMBRE DE L'HORLOGE

LA CHAMBRE DE L'HORLOGE

J'ÉTAIS encore un enfant, aux jointures délicates, à la poitrine fragile; mais un homme déjà par l'expérience de la honte et de l'inquiétude. J'avais treize ans, peut-être. Ma mère, veuve et pauvre, habitait le bourg de Montoisel, où je suis né, et où la retenaient les souvenirs d'un bonheur fugitif, depuis longtemps consumé. Je passais le meilleur de l'année sous la férule d'un maître qui m'apprit une bonne part du peu que je sais, avec

tant de mauvaise grâce toutefois et tant d'humeur qu'il empoisonna, pour moi, les sources de la connaissance et me priva du plus précieux des sentiments auxquels aspire un jeune cœur : la gratitude.

Au fort de l'été, je prenais mon congé. Je l'employais à entourer de menus soins ma mère dont la société demeurait ma seule joie véritable et mon bien le plus cher. Ma mère était blanchisseuse ; elle avait formé le dessein de me faire instruire et apportait à la réalisation de ce dessein le courage des femmes, ce courage auquel notre espèce doit peut-être d'avoir triomphé du désespoir et d'elle-même. Ma mère s'est usée à la tâche, entre le froid et le chaud, les jambes gonflées par l'humidité du lavoir, la tête appesantie par l'ardeur des braises. Pour moi, je dois à cette pieuse folie d'être devenu propre à mieux embrasser les raisons de toute détresse. Ainsi travaille le destin.

Dans notre salle basse, nous passions les matinées dont la fraîcheur aidait à supporter l'haleine du réchaud. Un livre entre les mains, je rê-

vassais, accroupi sur les marches de l'escalier qui montait à l'étage. L'odeur moite de la lessiveuse était comme exaltée par celle d'une loque roussie que le fer trop chaud mordait d'empreintes ogivales. Les joues en feu, ma mère s'agitait dans la vapeur. De minute en minute, le fer, manié d'un poing vigoureux, assenait sur la table des coups sourds qui marquaient alors le rythme de mes pensées et qui, maintenant encore, retentissent au fond de mon âme dès que s'assoupit la rumeur du monde.

Après le déjeuner, que nous prenions un peu à la hâte, sur le coin de la huche, en parlant d'un passé dont je n'avais point souvenance et d'un avenir qui ne s'est jamais réalisé, nous partions à la fontaine. J'aidais ma mère à faire cheminer une pesante brouettée de linge humide ; mais elle, toujours :

— Laisse donc, Antoine. Toi, tu n'es pas tourné pour travailler des bras.

Je ne cédais pas tout de suite, par pudeur. Pourtant l'inquiétude maternelle ne tardait pas à me gagner. Je poussais la brouette en rougissant et

en pâlissant tour à tour, comme un homme qui a reçu quelque mission délicate, secrète, et qui la compromet par des actions inconsidérées.

Le lavoir public s'élevait à la porte du bourg. C'était un petit bâtiment de brique au toit béant et qui semblait accroupi sur un ruisselet qu'il buvait presque entièrement sans étancher sa soif. L'eau demeurait toujours laiteuse des derniers savonnages et les herbes du fond paraissaient chargées d'un frimas bleuâtre. A la surface, semée de bulles irisées, tremblait un rectangle de ciel, tantôt trouble et tantôt flamboyant, comme le cœur.

Par les après-midi de grosse chaleur, je prenais plaisir à l'odeur de cave et de marais qui régnait là. Assis dans la paille d'une de ces « boîtes à laver » où les buandières enfoncent leurs genoux, je lisais avec passion ou nonchalance, selon que j'étais délivré ou accablé de moi.

Parfois, le lavoir était désert. Ma mère, sans ralentir un instant le mouvement de ses bras, m'entretenait de mon travail, des chemins merveilleux que l'étude ouvrirait à mes pas. Elle par-

lait avec une fière humilité de ces livres qu'elle ne connaîtrait point, mais dont rien ne devait m'être refusé. Elle avait résigné toutes joies pour la joie suprême de me pousser dans un monde dont jamais elle ne pourrait franchir le seuil à ma suite.

J'écoutais ma mère, hochant un peu la tête en signe d'approbation. Cependant le battoir faisait gicler l'écume savonneuse ; l'eau, soulevée, clapotait bruyamment sous les planches du bord. Bientôt la voix de ma mère ne me parvenait plus que comme un bourdonnement, une mélopée basse et berceuse. Pareilles à des fantômes humains, les formes de toile ondulaient, en flottant sur le bassin couleur d'opale. Pourquoi ces dentelles délicates au bord de ce drap ? Que signifiait, sur ce linge, cette tache rousse ? Ce mouchoir-là était-il trempé de larmes ? Quelles larmes ? Celui-ci de sueur ? Quelle sueur ? Comme cette camisole était humble, misérable ! Comme cette autre semblait gonflée de morgue ! Je m'inventais mille histoires. Le monde entier, le monde des hommes, avec ses passions effrayantes, ses

drames, ses joies terribles, palpitait dans le rectangle de ciel, entre les planches délavées. Mon livre me tombait des mains.

Elevée dans la crainte de Dieu, ma mère avait perdu la foi par amour pour un époux dépourvu de toute croyance. Le veuvage, hanté de trop chers souvenirs, ne l'avait point ramenée à l'autel. Bien qu'elle ne parlât jamais de Dieu et ne fréquentât point l'église, bien qu'elle ne récitât plus jamais de prières, bien qu'elle ne fût point loquace en face du mystère, elle était et resta jusqu'au dernier moment la personne la plus naturellement religieuse qu'il m'ait été donné d'approcher. C'est là une impression que je serais en peine d'expliquer.

Nous étions rarement seuls dans le lavoir. Le plus souvent, maints battoirs embrouillaient leurs rythmes entre les murs sonores. Alors ma mère se taisait, pour vivre seule avec ses pensées et certaine belle image de moi qui n'était pas moi.

Le lundi et le mardi, il y avait lessive à l'asile de la plaine. Ma mère s'y rendait, dès l'aube, pour y travailler tout le jour, et je l'accompagnais, mes

livres sous le bras, car je n'aimais guère demeurer seul à la maison.

L'asile des vieillards avait été fondé, jadis, sous la Restauration, par un trafiquant mort sans postérité. Cet homme dur et vain, souhaitant, sur la fin de ses jours, contraindre à la reconnaissance le peuple qui ne l'aimait point, avait consacré une grande part de sa fortune à ce bâtiment, sous la condition expresse qu'il porterait son nom. Il s'appelait Laplaine. L'or ne suffit point à sauver une mémoire ; la renommée n'avait pas ratifié les dispositions de l'orgueilleux testateur. Comme l'asile s'élevait sur le plateau, les habitants du canton l'avaient bientôt appelé non plus asile Laplaine, mais asile de la plaine. L'inscription de la façade avait été repeinte plusieurs fois, et l'usage prévalant, le nom sans vraie gloire était retombé dans l'ombre.

On parvenait à l'asile par une longue avenue montante. Je marchais à côté de ma mère et toujours un peu en arrière. Il tombait des arbres une multitude de papillons engourdis, mous, d'une blancheur neigeuse. Je marchais dessus malgré

moi, tant ils étaient nombreux, et j'en éprouvais du dégoût.

La route, peu à peu, sortait du vallon, se dégageait de ses arbres, puis avançait, toute nue, vers l'asile.

C'était une sorte de caserne, à plusieurs étages, d'un seul bloc, sans ailes. Des pavillons accessoires, ajoutés au fur et à mesure des besoins, se groupaient au petit bonheur dans son ombre, comme la couvée autour de la poule. Un vaste jardin, clos d'épine, entourait ces constructions. Au delà, s'étendait le plateau, sablonneux, aride, sans un bosquet jusqu'à l'horizon ; de ce terrain dont on dit, chez nous, que l'arpent vaut quarante sols quand il y a un lièvre dessus.



Lorsque nous arrivions à l'asile, le matin, il était toujours sept heures au cadran d'une grosse horloge que l'on apercevait, enchâssée dans une lucarne, sous le comble de l'édifice. Elle datait de la fondation. Noires sur le disque crayeux, les aiguilles en étaient énormes et visibles de fort

loin. Ainsi triomphait, dès la façade, l'emblème du temps qui anéantit toute ambition.

Nous passions près du réfectoire et des cuisines. On percevait une rumeur confuse : les voix des vieillards attirés là, dès le saut du lit, par l'odeur du café, comme les mouches par la lumière.

Ma mère gagnait aussitôt la buanderie et se mettait à la besogne, assistée de deux antiques sorcières moins infirmes que les autres et d'une femme de charge, Léocadie. La buanderie s'élevait dans un angle de la propriété, au milieu d'une coudrette poudreuse, totalement dévorée par les chenilles de juin et qui s'efforçait, en plein été, de refaire une verdure misérable. L'eau venait d'un réservoir de tôle haut perché et, pour l'y monter, un cheval aveugle tournait, pendant des heures, autour d'un puits aux mécaniques gémissantes.

Je ne séjournais guère dans cette buanderie dont l'odeur m'indisposait. J'errais tantôt dans le jardin, tantôt dans la demeure où l'on me tolérait.

Les vieux, cherchant l'ombre maigre, commençaient de se répandre par les allées bordées de

tilleuls étêtés. De loin, le troupeau des vieillards faisait songer à une fourmilière, mais à une fourmilière paralytique dont tous les individus n'eussent remué qu'avec une extrême lenteur.

Le plus souvent je parcourais le potager et le verger, à la recherche du jardinier Charlemagne dont la compagnie m'était agréable. Entré à l'asile comme tâcheron, alors qu'il était encore jeune, Charlemagne avait, depuis longtemps, dépassé l'âge moyen des pensionnaires sans résigner à d'autres des fonctions dont il tirait juste orgueil.

— Ce n'est pas le travail qui tue, remarquait-il, puisque me voilà.

En fait, il était tordu comme une souche, mais vigoureux et obstiné. Parlant des gens de l'asile, il disait « les vieux », et il ne souffrait pas qu'on le considérât comme un vieillard, puisqu'il travaillait. Il me faisait songer à un chêne verdoyant et vivace isolé dans une futaie foudroyée. Sa vue me procurait un précieux réconfort et dissipait l'accablement, la mélancolie qui me venaient à fréquenter cette maison. Je marchais sur ses pas,

dans les carrés de foin, cependant qu'il maniait sa faux, tout pareil, par la majesté de ses mouvements, à l'image du temps besognant parmi les hommes. Il s'arrêtait parfois et disait, en s'épongeant le front, une phrase simple, droite comme un rejet de noisetier :

— La rosée est mangée : l'herbe devient coriace. Il n'est, pour faucher, que de se lever matin.

Il disait encore, fier des richesses qu'il arrachait à cette terre ingrate :

— Ça pousse bien dru! Si l'on jetait une assiette là-dedans, elle se tiendrait à plat sur la pointe des herbes.

Parfois, je m'accroupissais dans l'ombre d'un if, regardant Charlemagne composer une corbeille et dépoter les géraniums dont le pied n'était plus qu'une pelote de racines tétant des débris de terreau. Il avait de grosses mains rugueuses, dont il se montrait fort adroit et qui humiliaient mes doigts d'écolier, mes doigts fluets, sans délicatesse pourtant. Au seuil de la mort, il était si gaillard et si joyeux que j'en ressentais de la honte, moi déjà las de n'avoir rien fait encore. Je réflé-

chissais à ces choses en toussotant et en bâillant. Alors Charlemagne me regardait, non sans malice.

— Antoine, disait-il, tu as avalé un moucheron. Prends une prise.

Il me râpait dans le creux de la main une prise de marron d'Inde. J'éternuais vingt fois et Charlemagne riait en m'assurant que j'allais être dégagé.

La maison était gouvernée par une poignée de religieuses dont on voyait passer et repasser sans cesse les robes sombres et les coiffes d'une blancheur plombée. Elles s'efforçaient de concilier les exigences de la règle et celles de leur charge. Prises entre Dieu et le monde, elles semblaient toujours dérober à l'un le temps qu'elles consacraient à l'autre. L'une d'elles, pourtant, était une créature à part. Elle s'appelait mère Saint-Jean-de Dieu ; une véritable paysanne, petite, ronde, très vieille et très active, et peut-être la plus noble figure qu'il m'ait été donné d'apercevoir sous cet habit. Elle m'avait connu tout jeune et me traitait encore comme un bambin, ce dont je ne songeais point à m'offenser, car, dans son visage flétri, la mère Saint-Jean-de-Dieu laissait

fleurir un regard tout à fait puéril et si tendre qu'il m'illuminait le cœur. Le mouvement de ses vieilles petites jambes, presque insensible sous la robe à fronces, lui donnait une allure de jouet mécanique. Elle venait vers moi, s'arrêtait net, me regardait avec un sourire merveilleusement gai et, détachant le trousseau de clefs qui brimbalait à sa ceinture, elle m'en énumérait les vertus, entremêlant avec volubilité son discours de menus propos divertissants :

— Voici la clef de la chapelle que je n'ai pas encore balayée aujourd'hui, folle que je suis. Voici la clef des confitures, celle du vin, celle du fruitier. Voici la clef qui ouvre la chambre de l'horloge, Antoine ! Voici la clef de la droguerie. Viens m'aider à laver les fioles, Antoine. Nous les laverons à la soude, sans ça, elles gardent toujours un petit sentiment. Allons, laisse ton livre, Antoine, tu en sauras toujours assez pour le démon.

J'allais donc rincer les bouteilles. Après quoi, la mère Saint-Jean repartait vers d'autres soins, agitant son trousseau et disant :

— Si tu es bien sage, tu viendras avec moi, un jour : je te montrerai la chambre de l'horloge.

Pour lui faire plaisir, je demandais :

— Est-ce donc si beau ?

Elle répondait, en arrondissant sa bouche au milieu d'un fouillis de rides :

— C'est magnifique !

Je n'avais d'abord éprouvé aucune curiosité à l'égard de cette horloge. A force d'en entendre parler la religieuse, je commençai d'y songer avec une certaine insistance. C'était d'ailleurs une des rares chambres où je ne me fusse pas encore aventuré. Je connaissais les cuisines, aux cuivres miroitants, les réfectoires, les dortoirs, la chapelle, l'infirmerie et la salle austère ou siégeait, chaque trimestre, le conseil d'administration.

Pareils à des écoliers cacochymes, les vieux obéissaient à la cloche et observaient une discipline rigoureuse que la mère Saint-Pierre-d'Alcantara, la supérieure, entretenait avec soin. « Le vieillard qui aime son lit, disait-elle, ne le quitte plus que pour la tombe. » Et les vieux se levaient tôt. La prière faite, le déjeuner pris, ils gagnaient

le jardin. Délivrés pour un temps de la servitude commune, ils ne songeaient qu'à se fuir mutuellement. Ils ne formaient presque jamais de groupes et il n'était pas rare de voir deux vieillards assis sur un banc à double siège, se tourner le dos pendant plusieurs heures sans s'adresser la parole. N'était-ce pas assez que de dormir et de manger ensemble ? Que leur restait-il à se confier ? Comme des naufragés sur une même épave, ils se lançaient des regards chargés d'hostilité. Ils s'isolaient dans une solitude farouche, voisine du sommeil et déjà semblable à la mort. L'oisiveté, les ans, les chagrins, l'impotence les plongeaient dans une hébétude profonde et il semblait d'abord que toutes passions se fussent assoupies, en eux, sous les cendres d'une longue existence. Mais la main qui fouillait cette poussière la découvrait brûlante et toute prête à de nouvelles flammes.

Vers dix heures du matin, on voyait les moins engourdis se rapprocher, par un cheminement presque imperceptible, d'un banc au milieu duquel était assis l'ancien instituteur Jousselin.

C'était l'heure du journal. Jousselin tirait ses lunettes et commençait la lecture. Il avait la voix faible,mais séparait bien les mots. Les vieux et les vieilles se pressaient autour de lui; ceux qui étaient un peu sourds tendaient le cou et ramenaient en avant, avec la main, leurs oreilles feutrées de poils blancs. Certains, qui avaient eu de menues querelles avec Jousselin, se tenaient ostensiblement à distance, la mine digne et indifférente, écoutant tout sans avoir l'air d'entendre.

Quand la voix de Jousselin baissait, les vieux retenaient leur haleine et s'arrêtaient de tousser; quand la voix s'élevait, ils branlaient la tête et lâchaient de sourds grognements. Puis, la lecture finie, ils s'éloignaient comme ils étaient venus, avec lenteur et sans rien dire.

Jousselin demeurait sur son banc et entamait, chaque jour, une sorte de discussion avec Fulbert, un ancien verrier qui avait résisté par miracle aux épreuves d'un état meurtrier. Leurs opinions, comme leurs membres, étaient hors d'usage; ils ne parvenaient point à se représenter les transformations du monde et apportaient, à juger

l'époque, les partis qu'ils avaient adoptés jadis, alors que leur cœur était prompt.

Non loin de Fulbert et de Jousselin, deux autres vieillards se tenaient toujours assis, les écoutant avec un respect béat. C'étaient deux frères jumeaux qui avaient grandi dans la même misère, travaillé cinquante ans, côte à côte, dans la même usine et cédé, finalement, aux mêmes infirmités. La vie se charge, en général, de jeter quelque disparate sur de tels couples ; mais, à quatre-vingts ans, les deux hommes se ressemblaient encore si exactement qu'on avait dû, pour les distinguer l'un de l'autre, les traiter comme des objets et coudre, sur l'uniforme de l'un d'eux, un petit bout de galon noir. Chacun semblait attendre, pour mourir, que l'autre donnât le signal. Ils étaient si modestes, si effacés, si pauvres qu'ils n'avaient qu'un seul prénom pour eux deux. Et quand l'un disait d'une voix brisée : « Tu viens, Léon ? » l'autre répondait d'une voix toute pareille : « Oui, Léon. »

A onze heures, la cloche rassemblait les vieux qui, par une progression lente et préalable, se

trouvaient déjà massés à proximité du réfectoire. Ils mangeaient lentement, traitant chaque morceau au gré de leurs gencives désarmées. Ceux qui avaient reçu quelque friandise la gardaient pour eux et la dévoraient en se cachant à moitié, car la générosité est surtout vertu de l'âge tendre, et qui ne l'a pratiquée toujours ne l'apprend guère au terme d'une vie misérable. Puis venait le café, puis la joie de se laisser fondre un canard sur la langue. Les vieux hommes aiment le sucre.

Après le déjeuner, les vieillards retournaient au jardin, fumer un bout de pipe. Des femmes s'assoupissaient sur les bancs, les unes contre les autres, en tas. La torpeur de midi s'abattait sur le troupeau.

J'allais retrouver ma mère et, assis sur deux baquets renversés, nous prenions une collation, à l'ombre de la buanderie. Le visage de ma mère me reposait et me remplissait d'un amour exalté. Je songeais : « Oui, oui ! Je veux travailler, apprendre, savoir. Tu auras une vieillesse honorée, noble, humaine, point semblable à celle des bêtes. » Mais je ne disais jamais rien de mes pensées

et ma mère, me voyant un regard soucieux, passait dans mes cheveux des doigts caressants dont la peau était blanche et toute plissée par la lessive.

Notre repas terminé, je m'allais réfugier dans un bouquet de troënes à l'ombre odorante. J'entendais, au-dessus de moi, bourdonner comme un tuyau d'orgue l'essaim des mouches occupées parmi les fleurs. Allongé sur la terre dure, je regardais tantôt le ciel, à travers la frondaison, tantôt mon livre et tantôt la grosse horloge encastrée dans le toit comme l'œil au front d'un cyclope. La plus longue des deux aiguilles était aussi haute qu'un homme ; je la voyais, de minute en minute, osciller et avancer en cahotant, comme si le vent l'eût poussée. Pourtant il n'y avait aucun souffle sur le plateau brûlant et, seul, le temps remuait l'aiguille. J'imaginais alors la mécanique délicate et monstrueuse qui maîtrisait et dévidait ainsi les heures. Parfois la mère Saint-Jean-de-Dieu passait devant ma retraite et, m'apercevant parmi les branches, disait :

— Tu regardes le cadran, Antoine ? Patiente un

peu et nous monterons, un jour, voir la chambre de l'horloge.

La mère Saint-Jean-de-Dieu tutoyait presque tous les pensionnaires et les traitait avec une bonhomie brusque et souriante. Bien qu'elle fût aussi âgée que la plupart d'entre eux, elle leur vouait une sollicitude quasi maternelle et qui s'exprimait avec candeur. Un misérable gémissait-il, en proie aux tourments de la podagre, la mère Saint-Jean me jetait un regard de détresse et disait :

— Qu'est-ce que je vais devenir, s'il continue à souffrir comme ça ?

Devinait-elle, à l'allure d'un barbon, quelque chagrin caché, quelque souci difficilement avouable, elle posait, aussitôt, en bougonnant, mais avec une astuce déroutante, les questions nécessaires. Et, si le vieux refusait de s'ouvrir et affirmait n'éprouver nul besoin, la mère Saint-Jean avait une façon intraduisible de murmurer en remuant le menton et en levant les épaules :

— C'est peut-être vrai, ce qu'il dit là.

Elle avait pris sous sa protection particulière

Léocadie, la femme de charge. Léocadie avait une quarantaine d'années ; elle était un peu simple et ne savait point résister aux sollicitations de l'homme. Elle traînait à ses cottes une marmaille que l'asile nourrissait, par charité, et dont les cris réjouissaient faiblement le silence sépulcral de la vieille demeure. Sans la mère Saint-Jean, Léocadie, objet de la réprobation générale, eût peut-être été jetée à la rue, avec sa couvée. Mais la religieuse tenait à sa brebis et ne désespérait point de la miséricorde divine : « Le royaume de Dieu lui appartient, disait-elle en considérant la pauvre fille. Des créatures comme celles-ci ne pèchent point, faute de jugeote. »

Léocadie ne savait que pleurer, rire et s'échiner à la peine. Elle était propre de sa personne et portait un caraco bien lavé, sous lequel tremblaient des mamelles prodigieuses. Elle avait un visage béat, criblé de son, et des cheveux jaunes, tirés sur un crâne minuscule.

La mère Saint-Jean-de-Dieu regardait Léocadie marcher, droite et robuste sous sa hotte de linge, et disait en hochant la tête :

— Le démon de quarante ans est plus rude que l'autre, plus rude que celui de la jeunesse.

Léocadie m'inquiétait. Je voyais sans cesse virer autour d'elle un affreux petit vieux qu'on appelait le « demi-monsieur », à cause de l'extrême brièveté de sa taille. Il avait un visage truffé de ces larges plaques noires que l'âge développe sur la peau. Quand il regardait passer la grosse fille, ses yeux, bordés de rouge, s'enflammaient soudain et le tremblement de ses doigts devenait si intense que j'en éprouvais du malaise.

Un jour, je le vis entrer, à la suite de Léocadie, dans une dépendance de la basse-cour, sorte de cabane encombrée de paille et de fagots, derrière laquelle m'avait conduit le hasard de ma promenade. Aussitôt, j'entendis comme un bruit de lutte et la voix de Léocadie qui tantôt pleurnichait et tantôt riait aux éclats. Je restais immobile, collé contre les planches de la cabane, en proie à une émotion où il y avait de la curiosité, de la honte et de la terreur. Ils sortirent enfin. Léocadie gémissait :

— Vous êtes bien avancé, maintenant.

Et le « demi-monsieur » répétait en ricanant :

— Faudra ! Faudra ! Chaque pot trouve son couvercle.

Je fus plusieurs jours à me remettre de l'angoisse où m'avait plongé cette scène. Pendant longtemps je ne cessai d'y penser. Je redoutais et j'espérais à la fois la venue du lundi et du mardi de chaque semaine. L'asile ne fut plus, pour moi, une cité morte ; ma jeune imagination se mit à la besogne. Qu'avaient donc fait ces vieux hommes pour être, à ce point, fripés, noueux, courbés et comme torturés dans toutes leurs fibres ? Quelles pensées couvaient encore au fond de leurs regards décolorés ? Quels rêves rôdaient donc, la nuit, dans les dortoirs à l'odeur aigrelette et fade ? Pourquoi ces malheureux affectaient-ils de se mépriser les uns les autres et de se fuir ?

Ces questions que je me posais ne recevaient point de réponse. Les vieux se cachaient-ils de moi ? Le plus souvent je ne comprenais rien à leurs propos et ce que j'en surprenais ne parvenait qu'à irriter ma curiosité. Fulbert racontait-il une histoire ? Aussitôt Jousselin s'éloignait à

petits pas, haussant les épaules et grognant :

— Il y en a qui ont toujours vu cent loups.

Si je venais m'asseoir sur un banc, près de deux matrones au parler nourri de réticences, j'entendais l'une d'elles soupirer :

— Clotilde a tort de crier à cause qu'on ne me donne que six francs par mois. Son père est resté à peine vingt-deux ans à l'usine...

J'avais treize ans et ma vie me semblait déjà bien longue. Etait-ce pour se moquer que ces deux sorcières parlaient ainsi frivolement des années ?

Quant à Mlle de Hodenc, elle était folle, à coup sûr ; mais n'aurait-on pu la soigner, la soulager, la désabuser ?

Mlle de Hodenc, que l'on appelait Mademoiselle tout court, par un reste de politesse teintée d'ironie, était une personne très âgée, au visage grave, beau, paré de minces bandeaux blancs. Elle avait, jadis, laissé toute sa fortune aux mains des aigrefins. Je ne sais quelle passion, quels projets avaient aussi sombré dans ce naufrage. Demeurée seule au monde, ruinée, trahie, cette femme avait vieilli

dans la détresse, et, finalement, échoué à l'asile de la plaine. Chaque matin, sa toilette faite, ses bandeaux lissés, ses vêtements brossés avec soin, elle mettait une paire de gants de fil blanc qu'elle lavait et reprisait elle-même et s'en allait à la grille. Elle demeurait là, quel que fût le temps, et elle attendait. Elle attendait tout le jour.

Certains soirs, elle rentrait à la maison, les traits empreints de désespoir, les lèvres serrées sur ses mâchoires sans dents. A ceux qui lui demandaient par dérision : « Quoi de nouveau, Mademoiselle ? » elle répondait : « Il n'est pas venu. » Il arrivait aussi qu'on la vît reparaître avec un regard extatique et le visage inondé de félicité. Parmi les passants de la route elle avait cru reconnaître un cher fantôme et l'avait longtemps salué de sa petite main gantée de blanc. Parfois, mis en gaîté par ces démonstrations innocentes, le passant agitait son chapeau ou lançait quelque réflexion joviale. Ces jours-là, Mlle de Hodenc rayonnait : « Il a été bien gentil, vraiment bien bon, aujourd'hui, disait-elle : il m'a souri. » Mais Mademoiselle traversait des crises tragiques, et le

concierge de l'asile racontait l'étonnement des voyageurs apercevant, du haut de la diligence, par un soir d'hiver, une vieille femme à genoux dans la neige et qui, tendant les mains entre les barreaux de la grille, criait d'une voix déchirée: « Reviens ! Reviens ! »

Hélas ! qui s'intéressait à Mlle de Hodenc ? Ses compagnons n'avaient-ils pas assez de leurs misères, de leurs souvenirs ? Quand une pluie d'orage assaillait le plateau, on voyait la mère Saint-Jean-de-Dieu courir à la grille et jeter un plaid sur les épaules de Mademoiselle. A part cela, la mère Saint-Jean avait bien d'autres soucis. Pour la mère Saint-Pierre-d'Alcantara, la supérieure, elle n'adressait à la vieille demoiselle que des paroles chargées de mépris et, semblait-il, de colère.

Mère Saint-Pierre-d'Alcantara était une personne de haute taille, aux mains maigres et aristocratiques. Sa cornette encadrait un visage hautain, froid, non sans beauté, dont le regard bigle m'effrayait. Elle semblait détachée de tout et je ne me rappelle d'elle ni un geste, ni un mot

qui exprimât l'indulgence ou la compassion. Elle portait l'habit avec majesté. Personne ne lui donnait plus de trente-cinq ans.

Un jour, la mère Saint-Jean me pria d'un léger service et je dus, pour m'acquitter de ma tâche, parcourir toute la maison. Il faisait une soirée orageuse ; la lumière tombée des nues s'insinuait partout avec une ardeur corrosive. J'allais le long des corridors et, trouvant une porte entrebâillée, je la poussai doucement et glissai la tête. Je vis l'intérieur d'une chambre nue, carrelée, obscurcie par un store de grosse toile. Une femme était là, qui me tournait le dos. Elle était assise devant une vitre et je compris qu'elle s'y regardait comme dans un miroir : elle portait des cheveux gris, embroussaillés, coupés courts, maladroitement, à coups de ciseaux; j'aperçus, dans la vitre, un visage qui n'était plus ni froid, ni hautain, mais ravagé de mélancolie. Le regard bigle était si triste que je le reconnus à peine.



Un autre jour, j'explorai le grenier. Tout y était poudreux et brûlant. Des fils de fer étaient tendus, sur lesquels on faisait sécher la lessive en hiver. Quand il m'arrivait de frôler un de ces fils, tous rendaient une vibration plaintive. Au milieu du grenier, il y avait une cellule de sapin, hermétiquement close, grande comme une chambre et qui faisait saillie dans le vaisseau. La porte, fermée à clef, portait une plaque de cuivre avec ce mot : Horloge.

Je passai de longues minutes à inspecter cette boîte étrange. Un trou à peine suffisant pour admettre un doigt était percé dans la paroi. Il en sortait un fin câble d'acier qui se réfléchissait deux fois, sur des poulies, jusqu'à la poutre faîtière et retombait, portant comme un fruit un gros saumon de fonte.

Je songeais : « Qu'y a-t-il donc dans cette chambre ? Se peut-il qu'elle contienne quelque chose de vraiment beau ? Tout est si laid, dans cette maison ».

J'appliquai mon œil à l'orifice en partie obstrué par le câble. Je ne vis rien qu'une lueur bleue qui m'éblouit. Alors j'appliquai mon oreille. Je distinguai d'abord un tic tac solennel, puis un bourdonnement mystérieux qui me remplit la tête et brouilla toutes mes idées.

A ce moment, un autre bruit naquit et s'enfla, comparable au râle d'un chat furieux. Au-dessus de ma tête, la cloche du toit sonna trois coups.

J'étais trop fier pour aller trouver la mère Saint-Jean et pour lui dire, en lui prenant la main comme un enfant : « Mère, ouvrez-moi la chambre de l'horloge ! » Je m'échappai du grenier et ne dis rien.



Le bâtiment principal portait, sur toutes ses faces, au ras du sol, une série de soupiraux grillés qui éclairaient et aéraient les caves. En cheminant le long de la muraille, j'aperçus, un jour, par une de ces baies, dans l'ombre d'en bas, un regard humain qui montait vers moi. Je m'age-

nouillai devant les barreaux de fer, en dépit de mon appréhension, et, protégeant des deux mains mes yeux pour les accoutumer à la ténèbre, je scrutai cette profondeur. Je vis une face toute blanche, avec une barbe longue et légère. J'appelai : « Qui êtes-vous ? » La face ne remua pas les lèvres, mais se prit à osciller légèrement et continua de me regarder.

Pendant plus d'une heure, je parcourus le jardin, en proie à mille désirs contraires. Enfin, passant pour la dixième fois devant la porte du sous-sol, je remarquai qu'elle était ouverte. Toutes mes hésitations tombèrent. Je m'engageai, à pas de loup, sur l'escalier.

Il y avait des monceaux de charbon, des caisses, des barriques, un peuple de bouteilles vides. Des cloisons de brique, des piliers de maçonnerie, maints autres obstacles rendaient ma recherche hésitante. Mon cœur battait si bruyamment que j'en étais comme assourdi. A chaque seconde, je décidais de prendre la fuite, de remonter au jour, à l'air libre, et je n'en poursuivais pas moins mon exploration. Un léger bruit de voix frappa

soudain mon oreille. J'approchai sur la pointe des pieds.

Deux grands paravents aux toiles lacérées isolaient, tant bien que mal, du reste de la cave, une couchette de fer. Sur le bord de cette couchette était assis un vieillard aux membres gourds. La sœur infirmière était occupée à lui enlever sa chemise. La mère Saint-Pierre-d'Alcantara, toute droite, tenant du bout des doigts un large anneau chargé de clefs, regardait ce spectacle avec une indicible expression de dégoût. Elle m'entendit, se retourna, distingua mes traits dans l'ombre et retint mal un geste d'impatience.

— Que faites-vous ici, Antoine ? dit-elle d'une voix rauque de colère. Que faites-vous ? Ne savez-vous pas qu'il est interdit...

Elle s'arrêta et haussa les épaules à plusieurs reprises. Durant le silence, on entendait, pareille à une plainte, la respiration du vieillard.

— Au moins, reprit la mère Saint-Pierre-d'Alcantara, au moins, rendez-vous utile. Aidez la sœur Saint-Félix.

Je m'approchai et fis de mon mieux pour aider

la sœur Saint-Félix, religieuse grasse et indolente qui bavardait en traînant sur la dernière syllabe des mots, selon certaine coutume ecclésiastique.

— Eh là ! disait-elle. Pauvre Menoux ! Voilà plus d'un an qu'il est paralysé. Nous pensions qu'il allait mourir et nous l'avons descendu ici, pour soulager les autres. Mais il ne meurt pas, Antoine, il ne se décide pas à mourir. Pauvre Menoux...

Le vieillard était nu, maintenant, et nous lui passions à grand'peine une chemise propre. Il était raide et muet ; son regard allait, gravement, de la sœur Saint-Félix à la mère Saint-Pierre. Quand il se posait sur moi, je baissais la tête et me sentais saisi de honte.

— Allons, dépêchez-vous, dit la supérieure, immobile et de nouveau maîtresse d'elle-même.

Pendant que nous recouchions le vieux, elle ajouta :

— Voilà plus d'un an qu'il demande à mourir. Mais Dieu ne l'entend même pas.

Je ne compris que beaucoup plus tard qu'il y avait, dans cette voix, du désespoir et de la haine



Je passai le reste de la journée à faire des projets pour intéresser au sort de Menoux la miséricordieuse mère Saint-Jean. Je ne sais plus quelle pudeur puérile m'arrêta; quelle crainte aussi, car la mère Saint-Pierre-d'Alcantara m'inspirait une véritable terreur.

Au reste, la mère Saint-Jean était accablée de soins. Outre ses fonctions régulières, elle acceptait toutes les besognes pénibles dont personne n'eût voulu se charger. Souvent, elle m'abordait, laissait paraître une multitude de rides sur sa face ronde et me faisait des confidences :

— Antoine, Antoine ! Que j'ai de tourment avec le pauvre Odobey !

Je n'avais jamais vu cet Odobey, reclus depuis plusieurs années dans une chambre et dont on parlait comme d'un homme extraordinairement gros.

J'étais, un soir, retiré dans mon bosquet de troënes quand une persienne claqua. Je vis paraître la cornette de la mère Saint-Jean.

— Antoine, criait-elle, monte, monte vite ! J'ai besoin de toi.

Je me précipitai vers la maison, inquiet de ce qu'on m'allait demander et fier d'être jugé propre à quelque travail. La mère Saint-Jean-de-Dieu m'attendait dans le couloir. Elle dit à voix basse :

— Il ne faut pas avoir l'air étonné, mon Antoine... Le père Odobey est le plus gros homme du monde, bien sûr, mais ce n'est pas sa faute. Non, bien sûr, ce n'est pas sa faute, à ce malheureux. Viens m'aider.

J'entrai donc et vis tout de suite le père Odobey qui semblait remplir toute la pièce, comme ces fruits qu'on a fait pousser à l'intérieur d'une carafe. Ma première pensée fut : « S'il ne sort plus d'ici, c'est que la porte n'est plus assez large. » Et j'avais peut-être raison. Jamais je n'avais vu et jamais je ne vis depuis créature aussi monstrueuse. Odobey avait une honnête figure aux cheveux gris, taillés en brosse, au nez rond, très peu développé, aux yeux bleus, pleins de candeur ; mais, dès le menton, commençait le règne de la

graisse et le reste du corps n'était plus qu'une masse informe où l'on avait peine à distinguer des linéaments humains. Au pied du lit, il y avait une construction de bois figurant un fauteuil et dans laquelle on installait Odobey naguère, alors qu'il pouvait encore se lever. Du plafond pendait une corde qu'il empoignait pour se mouvoir un peu sur sa couche.

— Antoine, me dit à mi-voix la mère Saint-Jean, il faut que tu m'aides à faire passer son ventre de l'autre côté du lit, car il va s'essaver.

Je remarquai alors que le ventre d'Odobey ne se tenait pas droit, comme une montagne, mais qu'il s'était entièrement écroulé sur un des côtés. Nous fîmes notre possible pour le changer de place. Le gros homme jetait sur son corps des regards navrés et murmurait : « Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu ! »

La mère Saint-Jean s'évertuait de son mieux en m'encourageant : « Pousse bien ! Pousse, mon Antoine ! Ce n'est pas sa faute : il ne mange rien, pour ainsi dire. Hélas ! tout lui profite, même l'air qu'il respire. »

Je sortis de la chambre en même temps que la sœur. Elle saisit une de mes mains et l'embrassa. Comme je retirais ma main en rougissant, la bonne vieille dit soudain :

— Viens avec moi. Je vais te donner un peu de « sent bon » pour te nettoyer.

Elle me versa dans les paumes une larme d'eau de Cologne et dit avec simplicité :

— Hélas ! Je suis bien triste, car je pense que le pauvre Odobey va mourir.

La même idée m'était venue, mais je ne parvenais pas à en éprouver de la tristesse. D'ailleurs, quand un des vieux mourait, ses compagnons n'en semblaient point affectés. Navigateur solitaire, chacun d'eux voguait sur l'océan de son existence, trop loin du départ pour s'intéresser encore aux rumeurs d'un autre monde. Les plus valides accompagnaient le défunt jusqu'au cimetière. Ils revenaient en fumant leur pipe et en racontant, de leur voix titubante, des histoires sans intérêt ou que, du moins, je jugeais telles.



Ce fut le même soir que je visitai, enfin, la chambre de l'horloge.

— Tu as été bien complaisant, me dit la mère Saint-Jean-de-Dieu, je vais te montrer la chambre de l'horloge.

Elle prit un balai,un plumeau et monta l'escalier devant moi, s'arrêtant toutesles dix marches, car elle avait le souffle court. Elle m'expliquait :

— Tu verras les belles roues de cuivre, le câble et toutes les machines luisantes. Pour trouver pareille horloge, il faut aller à plus de vingt lieues de Montoisel.

La mère Saint-Jean chercha longtemps la petite clef, la glissa dans la serrure et poussa la porte dont le bois craqua sec.

Un bourdonnement prodigieux nous accueillit. Un nuage de mouches s'éleva et toutes ces bestioles remplirent la chambre de leur vol affolé. Au milieu de la pièce se dressait, sur un socle, un appareil d'horlogerie robuste, grossier, aux rouages couverts de poussière. La muraille correspon-

dant au cadran était percée de deux menues lucarnes qui répandaient une aveuglante clarté bleue. Devant les vitres, un million de mouches dansaient. Autant de petits cadavres desséchés gisaient sur le sol, autour de la machine qui, de seconde en seconde, lâchait un tic tac impassible.

— Eh là ! disait la sœur consternée, par où cette vermine a-t-elle pu entrer ? La chambre est bien close.

C'était vrai : la chambre était bien close. Il y avait, pourtant, un tout petit trou, celui par lequel glissait le fil d'acier. Toutes les mouches étaient passées, une à une, par ce pertuis pour venir bourdonner et mourir autour de la machine mystérieuse.

La mère Saint-Jean chassa les survivantes à coups de plumeau et balaya les cadavres.



Nous regagnions Montoisel à la chute du jour. Ma mère était lasse ; heureuse néanmoins d'avoir achevé sa tâche. Elle proposait :

— Nous passerons par la sapinière ?

C'était le chemin des écoliers ; mais on y goûtait une fraîcheur parfumée et l'esprit se plaisait au murmure des arbres.

Un peu avant d'atteindre le bourg, ma mère disait encore :

— Nous verrons travailler les verriers. C'est un métier beau et terrible.

La verrerie flamboyait à l'orée du bois et le chemin de sable et de cendre serpentait entre les pavillons. Je donnais le bras à ma mère et, parfois, la retenais un peu pour m'arrêter et regarder.

Au centre de chaque rotonde,grondait un four. Perchés sur une galerie de brique et de fer, les verriers s'agitaient lentement, dans une lumière d'incendie. Ils retiraient de l'ouvreau leur canne à l'extrémité incandescente et ils soufflaient, défigurés par l'effort. Nul cri, nulle parole : la bouche humaine,ici, n'a pas trop de tout son vent. Des enfants recueillaient les cannes fleuries d'une bouteille rouge sombre et les plaçaient sur leur épaule, comme un fusil. Eux non plus ne parlaient

pas et ils marchaient avec une lenteur calculée : le verre est fragile. L'activité de toutes ces créatures était terrible, contenue, comme enchaînée. Par-dessus le râle des fours, on percevait le crépitement des bouteilles manquées qui se brisaient en refroidissant dans des cuves.

Ma mère disait en m'entraînant et en frissonnant :

— Toi, tu n'iras pas à la verrerie : tu n'es pas assez fort. Toi, tu sauras tout ce qu'un homme peut savoir. Ce sera ta façon d'être fort.

Et, comme toujours, ma mère parlait avec ferveur du bonheur et de l'avenir. Je n'écoutais pas ma mère. Levant au ciel des yeux brouillés de larmes, je songeais : « Pourquoi donc avez-vous abandonné les hommes ? Ne ferez-vous point miséricorde à tous ces hommes malheureux ? »

Telle était ma pensée, cependant que je marchais à côté de ma mère ; mais je n'aurais pu dire à qui s'adressait cette muette supplication.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

LE VOITURIER.. 7
ON NE SAURAIT TOUT DIRE..................... 35
L'ÉPAVE.. 75
ORIGINE ET PROSPÉRITÉ DES SINGES.......... 107
LE BENGALI.. 151
NOUVELLE RENCONTRE DE SALAVIN............ 169
UNE EXPÉDITION.................................. 221
LA CHAMBRE DE L'HORLOGE..................... 273

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le quatorze octobre mil neuf cent vingt et un

PAR

MARC TEXIER

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

